

Prix Louis Guilloux des Jeunes

CHRISTOPHE GUILLOUX

ANNAÏK LE DOUARIN

CAROLINE PERNÈS

LAURELINE GIRARD

LLEWELYN MADERN

LAUREN VAPILLON

AZHAR HEYA-SARA

ERWAN PLURIEN - COLIN COURBÉ

POL JAOUEN - JULES JENNY - TIMOTHÉE MAIGNEN

BERTILLE THOREUT

ÉDOUARD JAUSSIONS

ÉLÉONORE BOGUENET - LAURE GELEBART

FLORIAN BOSCHER - KELIG DAGORNE
CINDY DORFLINGER - GWENDAL TESSIER

HÉLOÏSE ROSPAPE

SAMUEL VIVIER

EURYDICE COSTOPOULOU

2014 - 2015 - 2016 - 2017 - 2018 - 2019

Prix Louis Guilloux des Jeunes

CHRISTOPHE GUILLOUX

Carré rouge

Prix Jeunes adultes 2014

ANNAÏK LE DOUARIN

Pensez condamné!

Prix Lycées 2014

CAROLINE PERNÈS

Alors, tu vas partir ?

Prix Collèges 2014

LAURELINE GIRARD

Un. Deux. Trois.

Prix Lycées 2015

LLEWELYN MADERN

Voyage en Angleterre

Prix Collèges 2015

LAUREN VAPILLON

Jaddaty

Prix Lycées 2016

AZHAR HEYA-SARA

À la recherche du refuge de l'Espérance

Prix Collèges 2016

ERWAN PLURIEN - COLIN COURBÉ

Nous irons nous faire pendre ailleurs

Prix Collectif Lycées 2016

2014 - 2015 - 2016

Prix Louis Guilloux des Jeunes

POL JAOUEN - JULES JENNY - TIMOTHÉE MAIGNEN

Voilà deux semaines ...
Prix Collectif Collèges 2017

BERTILLE THOREUT

Ma petite étoile
Prix Lycées 2017

ÉDOUARD JAUSSIONS

Autour des trains des Côtes-du-Nord
Prix Lycées 2018

ÉLÉONORE BOGUENET - LAURE GELEBART

Maman (*Lettres*)
Prix Collectif Lycées 2018

FLORIAN BOSCHER - KELIG DAGORNE
CINDY DORFLINGER - GWENDAL TESSIER

Le petit train des lettres
Prix Collectif Collèges 2018

HÉLOÏSE ROSPAPE

Mon très cher ami
Prix Lycées 2019

SAMUEL VIVIER

Le poète de Sein
Prix Lycées 2019

EURYDICE COSTOPOULOU

Équations
Prix Jeunes étrangers 2019

2017 - 2018 - 2019

20^e Prix Louis Guilloux des jeunes

La Société des Auteurs
organise son vingtième
des Jeunes, avec
objectifs de faire
écrivain et d'amener
à lire son œuvre

Sujet proposé :

Étienne, 19 ans, va rendre visite à Monsieur Merlin alias Cripure. Le jeune homme s'interroge sur le sens de la vie et de la mort et pense que son ancien professeur de philosophie l'aidera à y voir plus clair en lui-même à la veille de son départ à la guerre en 1917.

Cripure dit :

– Vous partez ?

Étienne voulut répondre qu'il n'y avait plus autre chose à faire. Mais il ne dit rien encore et Cripure leva sur cette ombre un regard étonné... Cripure ne voyait plus ses traits : rien qu'une silhouette mince d'adolescent à la tête rase.

– Je dois vous dire que vous êtes le seul homme à qui je désirais parler. Je... Je ne sais pas pourquoi je vis, monsieur.

... Dans le silence total, il ne perçut que le souffle court du jeune homme.

– Vivre ! murmura-t-il, comme se parlant à soi-même. Il releva le front : « Vous êtes bien jeune... »

... Le silence se prolongea encore, cruellement. Puis il dit :

– Vivre est difficile. Un instant plus tard, il ajouta : « Pour tout le monde... »

Étienne leva lentement une main, sans parler. Puis la main retomba ; ses deux poings blêmes se fermèrent... et son menton trembla.

... « Votre question, dit Cripure, ... « Votre question, reprit-il, lentement, bah ! ah ! ... C'est la question précisément... »

– Je ne sais pas non plus pourquoi je meurs. »

Louis Guilloux. *Le Sang noir*, 1935.
Folio. Éditions Gallimard, pages 49-51.

2014

CARRÉ ROUGE

« Il y a bien longtemps, je perdis un chien de chasse, un cheval bai et une tourterelle. Je suis toujours sur leurs traces. »

Henry David Thoreau in *Walden ou la vie dans les bois*

Montréal, soir de printemps 2012

Je marche. Au milieu de la rue, dans la foule, les cris et l'ombre, je marche comme tous, étudiants. La nuit est noire, les lumières de la ville sont des lueurs inespérées et les enseignes, des néons, sont plus rassurantes que les lampadaires de la municipalité. Je marche un temps, déconnecté du monde. Je ne ressens rien sous mes pieds. C'est un slogan ou un chant qui me réveille. Mon paysage s'éclaire. À côté de moi, Caroline hurle. J'ignorais qu'elle pouvait hurler comme ça, aussi fort. Dans cette foule incandescente de rouge, dans l'ombre, tous me sourient. Je vois ce sourire sur toutes les lèvres, une sorte de signature, un commun accord, une sorte de salut de connivence : nous sommes là pour la même chose. Et pourtant. Pourtant, c'est dans les regards qu'il y a la différence, où l'on perçoit les catégories de ceux qui, momentanément, espèrent et ceux qui, momentanément, craignent. Il y a l'obstination, certains visages sans nom, furtifs, familiers à la seule rétine de mes yeux et il y a la fatigue de ceux qui espèrent sans rien attendre. Je prends mon appareil photo. Je ferme un œil de manifestant, un temps, pour garder ouvert un œil d'étranger. J'appuie sur la détente et j'enregistre le visage d'une fille avec son panneau. Dans le viseur, je la vois. Elle tient en vérité un tableau. Je ne comprends pas vraiment cette pancarte, là, au milieu de toutes les pancartes amateurs, de toute l'ironie, de ces mots revendicatifs, graves ou humoristiques. À la peinture est représenté le portrait en noir et blanc d'une jeune femme. Elle tient devant elle un livre qui cache la moitié de son visage. Je prends un temps pour regarder ce panneau et comprendre ce regard. Il est tout à la fois malicieux et neutre, sûr et inquiet. Il me donne l'impression de manquer d'informations, de ne pas tout savoir.

Je regarde et je cherche, et, finalement, me vient cette question qui, je le sais, subsistera toujours, persistera quand je regarderai plus tard la photographie : est-ce elle, cette manifestante qui tient ce tableau, qui est représentée ici et que fait-elle derrière ce livre qui ne peut être que rouge ? De l'objectif à la réalité, je rouvre mes yeux, lâche mon appareil photo et, par respect je crois, regarde cette fille. Elle me sourit.

– Regarde !

Devant l'université anglophone Mc Gill, Caroline me montre une statue de bronze de la reine Victoria en majesté drapée de rouge et bardée de panneaux manifestant son royal désaccord à la hausse de 75 % des frais de scolarité.

Caroline semble heureuse. Je pense que, comme moi et des milliers d'autres, il y a ce sentiment de liberté qui euphorise. Par exemple, marcher au milieu d'une route exclusivement réservée aux voitures, aux bus et aux camions ou taper sur des casseroles à minuit ou même une heure du matin. Nous sommes des centaines, des milliers et une chose est sûre : nous avons raison.

On est plus que cinquante. Cinquante. Comme s'il y avait un seuil d'acceptabilité, comme si la prise de parole publique et spontanée devenait dangereuse par décret, par loi, à partir du moment où le sujet ou l'émotion rassemble plus de quarante-neuf personnes. Tout était pourtant simple. Des étudiants québécois refusant une hausse de leurs frais de scolarité. « Juste part ». Il y a ces mots. Des mots dits, des mots écrits, enregistrés puis diffusés. « Il faut que les étudiants paient leur juste part. » Ils sonnent à leurs oreilles, aux oreilles de cette foule, des milliers d'oreilles comme des mots insupportables. Et un jour, des casseroles pour couvrir collectivement ces mots. On est bien plus que cinquante contre une loi dite 78, un premier ministre sourd, 26 autres membres du gouvernement, 64 députés libéraux, contre 1625 dollars canadiens de plus pour nos études, contre une offre indigne.

J'entends chanter loin devant. Caroline veut me prendre en photo dans la manifestation. J'échange mon appareil avec son panneau, un manche à balai sur lequel est fiché un cageot en carton portant l'inscription « Pour une fois que je vote NON ». Elle prend la photo et déjà je songeais à la façon dont pourra être perçu ce cliché plus tard, chez moi. Il y a des histoires de

votes différentes dans toutes les démocraties, des oui et des non plus forts que d'autres. Cocher *non* est exceptionnel dans l'esprit d'une jeune souverainiste québécoise. En France, le dernier référendum sortait un *non* à la constitution européenne. Je suis là dans cette foule, solidaire, invisible car manifestant parmi les manifestants. Nous marchons et derrière nous l'injustice. Le monde ne se fera pas sans nous. Mon regard prend du lointain et se perd à l'horizon, le paysage redevient flou et je prends la silhouette de Caroline pour guide à côté de moi.

– À quoi penses-tu ? me questionne Caroline.

Je lui souris pour mieux lui répondre.

– Il y a une lettre. Une lettre qui n'existe pas. À un professeur de philo. Je ne l'ai pas écrite. Car j'ai décidé de ne pas l'écrire. Je pense à cette lettre. On m'a dit : « Si tu veux lui écrire, c'est maintenant. » J'ai refusé. Maintenant je me demande, maintenant qu'il y a toutes ces choses que je vis, que je voudrais comprendre, qu'aurais-je pu lui dire ou lui demander ?

– Que t'a-t-il appris ?

– J'ai peur d'oublier.

– Mais qu'as-tu retenu de lui qui fasse que tu crois avoir besoin de lui maintenant ?

– Il m'a dit un jour sur la terrasse d'un café, qu'il faut faire son miel de tout.

– De tout ?

– Oui et que ce n'est pas important de tout comprendre. Qu'on n'est pas obligé de tout comprendre.

– C'est intéressant.

– Intéressant ?

– On passe beaucoup de temps à chercher à comprendre. Apprendre, l'école, l'université, au travail et finalement lorsque j'aime un livre, un film, une pièce de théâtre ou même un cours magistral, je ne suis pas persuadée d'avoir tout compris mais je suis sûre d'y avoir appris quelque chose et sans doute quelque chose d'important pour moi. C'est donc ben' drôle. Tu cherches à comprendre alors qu'il t'a appris que ce n'était pas obligatoire, que ce n'était pas important de tout comprendre.

Je ris.

– Il m'a aussi appris à aimer penser.

J'ai pris du temps avant de prendre conscience de tout ce qui se passe ici. J'ai pris du temps pour m'apercevoir de tout ça, ce mouvement, cette détresse et cette lutte. Je n'ai pas été des premiers à arborer le carré rouge. Désormais il est là, ornant fièrement ma poitrine. Un carré de velours. Un carré rouge de velours. Dans le noir, les carrés rouges sur les torsos doivent ressembler à une nuée d'insectes volants, une nuée de cibles faciles. Je lui trouve une dimension poétique, signe de lutte, de reconnaissance. J'avoue aussi le trouver beau, tout simplement. Je me suis pris d'affection pour mon carré rouge. Sur son manteau, Caroline y a accroché le sien. Avec une simple épingle, il est là, de façon presque négligée mais bien visible. Il est un symbole arboré par les milliers d'étudiants contre la hausse et désormais par tous ceux qui les soutiennent dans cette lutte. Il y a aussi ceux qui s'opposent à la loi spéciale pour forcer l'arrêt de manifestations et le retour en classe. Je mets ma main dessus. Le bout de mes doigts touche le velours déjà fatigué. Il vieillira, je le sais. Mais déjà je sens qu'il ne sera jamais perdu. Ici, dans cette foule et quelle que soit l'issue de cette nuit, l'issue du mouvement étudiant québécois, quelle que soit l'issue des débats à l'assemblée, les décisions du gouvernement, je sais déjà que mon carré rouge sera important pour moi. Je sais déjà que cette année d'études se fera jusqu'au bout dans la rue. Que c'est ici qu'il y a tant de choses à apprendre, autant qu'à l'université. Ce carré rouge, c'est ce qui fait de moi autre chose qu'un étranger. Ce carré rouge fait de moi un compagnon. Je suis le compagnon de manifestation de Caroline. Quand nous le pouvons, nous nous retrouvons pour aller manifester. Je crois qu'à cette heure de la nuit, nous n'avons jamais veillé aussi tard dans la rue, avec cette foule quotidienne qui se rassemble place Émilie Gamelin, à deux pas de chez Caroline.

Nous formons un cortège solide. Il n'y a pas d'itinéraire prévu. Place Émilie Gamelin. Rue Berri. Boulevard Maisonneuve Est. La Main. Avenue des Pins. Rue University. Se perdre dans Mc Gill. Retourner à l'Est. Au hasard. Nous marchons et donnons de la couleur à toutes les rues, du boulevard René Levesque au boulevard Saint-Laurent, en empruntant les plus petites rues, dans l'ombre où il n'y a ni façade, ni porte, ni enseigne, ni lumière. À de nombreux coins de rue, deux ou trois véhicules des services de police de la ville attendent, tentant de prévoir et jalonner ce parcours insensé. Lorsque la foule bifurque par surprise, les gyrophares bleus

s'empressent de devancer le trajet incertain, cherchant à rejoindre la tête de file anonyme et imprévisible en terrain connu.

Il y a ce sentiment de transgression. Un sentiment presque performatif d'expression, celui de marcher au milieu de la rue et de le faire comme un convoi exceptionnel. Bien sûr aucun feu n'est respecté. Dans les manifestations québécoises, on marche vite. L'allure est assez régulière, on ne cherche pas à faire durer la marche mais à dévaler la ville, la parcourir de toute son immensité. Aucun feu n'est respecté. Sauf celui-là.

Au croisement Rue Sherbrooke/Boulevard Saint-Laurent, tous les étudiants s'arrêtent. Pendant un temps, le temps d'un souffle, tous deviennent silencieux. La ville offre à nouveau son environnement sonore à toutes les oreilles qui veulent bien l'écouter un instant. Sur la ligne d'arrêt du feu, avant le croisement, des étudiants se massent et s'immobilisent sur Sherbrooke. Sur le Boulevard Saint-Laurent, un chien de chasse, une tourterelle posée sur le dos d'un cheval bai traversent la rue remontant le Boulevard Saint-Laurent. Les animaux vont lentement. Ils ne tiennent pas compte de la manifestation, de la police, ils continuent leur route et disparaissent.

Une lumière rouge. En escalade sur le poteau un jeune homme porte ces mots sur un écriteau : « Je pleurerai avec vous sur les enfants des riches quand vous pleurez avec moi sur les enfants des pauvres. » La marche reprend. La rue Sherbrooke. Une des plus longues rues de Montréal, je crois. Je l'ai parcourue. En bus, beaucoup, à pied, souvent. Parce que c'est possible, il m'est arrivé de me lever tôt le matin, à trois heures et demie, ou même de ne pas me coucher, de préparer un sac à dos avec seulement quelques biscuits et un peu d'eau, au cas où, pour partir. À quatre heures, dehors, la ville dort encore. Il y a un silence étrange, un silence porté tout au long des rues jusqu'en haut des gratte-ciels, jusqu'au sommet du Mont Royal. Attendre là, patient et immobile le lever du soleil, voir une seule heure la nuit et le jour.

– Je me souviendrai Caroline.

– De ?

– De tout cela. De toi. Des manifestations, de tout ça. Je suis encore là mais je sais que je pourrai emporter cela. Partir c'est peut-être changer.

– Tu penses quoi de l’issue ?

– Je pense qu’il n’y en a pas. Je pense qu’il y a un sens, un sens seulement. Je repense. C’est drôle, comme votre devise « Je me souviens ». Je vois tout ça et je me souviens de notre devise. Liberté un temps, égalité un souffle, fraternité et c’est tout. C’est tout.

« Votre manifestation est déclarée illégale. »

Tout est plus sombre, la nuit est plus noire encore. La foule se fatigue. Les agents de police aussi. Un rendez-vous quotidien. Des manifestants et des policiers qui se côtoient de plus en plus. Il y a avec – peut-être par – cette fatigue, la tension qui monte, la colère. Nous sommes là, génération qui, dit-on, vivra plus mal que les précédentes, nés dans un monde que nous n’avons pas choisi et, dit-on, nous ne pouvons rien ou peu pour le changer. Nous sommes là. Nous occupons l’espace. Nous ne savons rien de ce qui arrivera mais nous existons et nous avons raison. Nous sommes là et derrière nous l’injustice.

« Votre manifestation est déclarée illégale. »

Derrière nous l’injuste et devant nous le doute. Le doute et la peur. Je vois toutes ces personnes avec leurs yeux, leurs voix, debout. Il faut remettre de la justice. Nous avons le désir d’être justes et surtout... Surtout nous avons raison. J’entends chanter. J’entends crier. « Gratuité scolaire ». J’entends les noms des ministres que l’on appelle à l’éveil. J’entends des casseroles tinter. J’écoute et j’emplis ma mémoire de tout. Je fais un effort de conservation pour enregistrer car j’ai peur, peur d’oublier, d’oublier non pas ce que je vis mais tout ce qui fait que je le vis, les sons, les odeurs, les couleurs, les lumières, les regards et les paroles échangées. Je songe déjà à cette peur, celle d’oublier ce que je suis en train de vivre à l’instant même. J’écoute. Une voiture de police transporte des enceintes de diffusion sur son toit.

*« Votre manifestation est déclarée illégale,
nous pourrions procéder à des arrestations. »*

Les cris se font plus intenses, certains se font provocateurs. Je me tourne vers Caroline, elle ne sourit plus. Sa bouche est fermée et derrière ses lunettes je remarque à quel point sa peau est blanche. Elle est inquiète.

*« Votre manifestation est déclarée illégale,
nous pourrions procéder à des arrestations. »*

On attend sans bouger. On reprend les slogans qui sont lancés à l'écho de la rue. « La loi spéciale on s'en câlisse. », « À qui la rue ? À nous la rue. », « Charest Wouhou ! », « On veut étudier, on veut pas s'endetter ». Puis soudain, la foule fait demi-tour. Caroline essaie de voir ce qu'il y a devant. On se met à courir avec les autres, on panique. On entend des tirs, des mégaphones inintelligibles. Le goût des lacrymogènes, du poivre de Cayenne, le son des bombes assourdissantes. Oui, nous aurons appris tout cela. Maintenant, des arrestations. Des bus de ville vides, leur affichage électronique faisant scintiller le mot « réquisitionné ». Je m'adresse, d'une voix posée, à Caroline.

– Que fait-on ?

Sa tête tourne sans cesse, dans tous les sens, je vois ses yeux et je comprends. Elle cherche à savoir ce qui se passe. Je vois ses yeux et je ne vois qu'une seule chose, tout est unanime, c'est la confusion. Je retente mon interrogation. Je n'ai pas de réponse. Caroline est professeure d'école.

– On reste ?

Je n'attends plus de réponse. Je lui souris. Je prends mon appareil photo. Je ferme un œil de manifestant, un temps, pour garder ouvert un œil d'étranger.

CHRISTOPHE GUILLOUX
Prix Jeunes adultes 2014

PENSEZ CONDAMNÉ !

Je m'appelais Étienne, Étienne Fleury. Enfin, vous me direz, c'est idiot, je m'appelle toujours Étienne ! Mais bon, vous savez, peu m'importe désormais. Car il vous apparaît évident à vous de savoir comment vous vous appelez, de vous identifier par votre nom. Tout le monde sait comment il s'appelle mais ce que j'aimerais savoir c'est comment vous vous sentiriez si votre propre nom ne vous correspondait plus. Si celui-ci ne vous appartenait plus ou s'il n'avait même plus un semblant de sens. J'ai le sentiment que mon nom ne vaut plus rien et aujourd'hui je ne sais plus quoi dire, penser, croire, faire, essayer.

D'ailleurs, à quoi bon porter un nom puisqu'ici il ne correspond plus à rien ; puisqu'ici nous ne sommes que des pions, un entassement, un regroupement de ce qu'on a pris l'habitude de nommer des Hommes. Mais nous n'en sommes plus. Nous sommes des bêtes, des brutes qui s'entretuent pour un pays, une idée, une nation comme ils disent. Comme le disent si bien ceux qui disent nous aimer, nous protéger et qui nous passent la corde au cou. Je ne sais même plus qui je suis, vous imaginez ? Je ne sais même plus si je suis quelqu'un, quelque chose. Qu'est-ce qu'être de toute façon ? Je ne sais même plus ce qu'être signifie, moi qui ne suis plus qu'un chiffre, un matricule, un code ... enfin appelez cela comme vous le souhaitez. Pour tout vous dire je ne suis qu'un pion dans un immense jeu de guerre, tout comme l'étaient ces petits personnages en plastique dur, vert kaki avec lesquels nous jouions enfant. Durant cette enfance perdue, une enfance où la guerre n'était en rien réelle, n'était en rien un fléau, mais seulement un jeu. Nous l'avons perdue cette enfance où les petits soldats aux mille vies ne mouraient jamais, où les balles semblaient toucher sans jamais nous traverser, nous blesser, encore moins nous tuer. Je ne me reconnais plus et ne reconnais plus mon nom. Je me demande quel est son sens, sa signification désormais puisqu'il n'est plus mon synonyme, puisque je ne suis plus rien et que j'ai ce sentiment étouffant de ne jamais avoir été.

Sauf peut-être te souviens-tu quand nous jouions enfants. Toi qui étais si petite, si fragile. Si petite que tes pieds ne touchaient pas le sol quand tu montais sur la balançoire. Cette vieille balançoire verte, d'un vert forêt, d'un vert sapin. Je me rappelle combien nous nous amusions tous les deux, installés sur cette balançoire qui grinçait, tu criais, tu m'appelais : « Étienne !!! ». J'entends encore ta petite voix aiguë, ta petite voix d'enfant. Moi j'arrivais toujours, en courant, dévalant la longue pente verdoyante pour venir te pousser. Je te faisais balancer, tu étais si petite qu'on aurait dit que tu volais, je te faisais balancer et toi tu riais, tu riais si fort. On ne réfléchissait pas enfants, on s'amusait si bien.

Mais aujourd'hui je ne peux m'empêcher de m'interroger, j'ai besoin de comprendre. La question qu'il est nécessaire de se poser est : « Suis-je mort ? » Je répondrais sincèrement que je ne crois pas. Comment pourrais-je encore m'exprimer et penser sinon ? Ce serait insensé ! Mais ce que je sais, ce dont je suis certain c'est que je ne suis pas vivant non plus. Il est impossible que je le sois réellement, ça ne peut pas être ça être vivant, ça ne peut pas être ça la vie, la vraie vie. Il est inimaginable que vivre, que ma propre vie se résigne et se résume en mon devoir de tuer. Dites-moi que c'est impossible ! Serait-ce alors cela le but de ma vie, mon rôle : essayer de survivre en tuant ; tuer pour sauver ma peau ? Ma vie ne peut se résumer à cela, c'est impossible, impensable. Serait-ce pour cela qu'on nous a appris toutes ces belles choses à l'école, toutes ces réflexions, ces pensées, ces interrogations, ces recherches, ces problèmes, ces questionnements ? Il semblerait que nous soyons soumis à un destin. Il semblerait que ce soit réel. Nous sommes peut-être tous contraints de faire, d'agir en fonction de ce que la vie, Dieu, la Nature, la Raison ou je ne sais quoi, auraient choisi pour nous. J'aimerais que ce soit faux. Comme j'aimerais y croire encore ! Croire que ce n'est que mensonge, je vous le jure ! J'aimerais être capable à nouveau de croire en une nouvelle conception de la vie, croire une nouvelle fois que l'homme pourrait être maître de sa vie et de lui-même ; mais je ne peux plus, je n'y arrive plus. J'en suis tout simplement devenu incapable. J'aimerais croire en la beauté de l'humanité et de sa condition mais comment pourrais-je ? Dites-le-moi, comment pourrais-je face à un tel désastre ? Face à ces paysages autrefois colorés et vivants qui sont devenus cendres, pourriture, cris et larmes. Face à tous ces hommes qui meurent. Face à tous

ces corps entassés qu'on ne reconnaît même plus, qu'on ne considère même plus. Face à toutes ces tortures infligées pour un mot, une aide, une dénonciation. Face à toute cette haine dans le regard des hommes. Face à cette violence continue, qui jamais ne semble s'arrêter. Comment pourrais-je ? Cela m'apparaît comme impensable, improbable, inimaginable.

De toute façon, peu m'importe, je ne crois plus en rien. Je ne crois plus en ce Dieu qui serait censé nous donner la vie et nous protéger. Je n'y crois plus. Pourtant je l'ai eu ce doute, j'ai connu cette mince illusion qu'il pouvait réellement exister. J'ai eu ce semblant d'espoir qu'il puisse véritablement être au-dessus de nos têtes à surveiller, veiller. Mais aujourd'hui, perdu au milieu de cette fosse qui agonise, allongé ici je ne doute plus, vous comprenez. Je ne doute plus de son invention. Il n'existe pas, ou du moins n'existe plus, plus pour moi dans tous les cas : pardonnez-moi. Vous savez, j'ai quand même essayé de lui parler, j'ai crié seul. Il n'y avait personne pour me répondre, ni même pour m'écouter, mais j'ai crié. Je lui ai demandé, les yeux rivés sur le ciel qui s'assombrissait, ce ciel chimique, lourd, pesant même ; je lui ai crié : « Où es-tu maintenant, hein ? ! Que fais-tu pour nous sauver ? C'est ça que tu voulais ? ! Nous voir souffrir et mourir ? Ben tu as tout gagné ! J'espère que le spectacle est beau vu d'en haut ! ! ... Et moi ? ... Et moi maintenant ? Qui est-ce qui va venir m'apaiser ? ... »

J'énonce tout cela en m'adressant à qui en réalité, je ne saurais dire. Il y a bien des personnes à qui je pourrais m'adresser aujourd'hui, toutes les personnes que j'ai croisées, vues, aperçues, rencontrées, admirées ou celles que j'ai connues, choyées, désirées et aimées. Mais je ne sais même plus s'il y a un sens à tout cela. Je me sens tellement abandonné, je le suis d'ailleurs, tout comme les autres : on nous a abandonnés. Je le sais, cet abandon est certain désormais. Je me suis fait attraper, impuissant, je me sens grignoté. Lentement, grignoté par la solitude et par ce froid qui me démange, me détruit. Un froid, un hiver glacé un peu comme celui d'il y a cinq ans. Te rappelles-tu ? Nous étions sortis car la neige était tombée, le sol, les arbres, les maisons, tout était recouvert, tout était blanc. Nous étions sortis construire un bonhomme de neige, mais le vent soufflait si fort, te souviens-tu ? Le vent puissant était glacé, nos visages pourtant emmitouflés étaient rouges, nos mains décolorées commençaient à s'immobiliser.

Je me souviens que maman nous avait ordonné de rentrer, mais toi tu ne voulais pas car dès que tu t'éloignais du bonhomme de neige, ses petits bras en bois de noisetier, se décrochaient et s'envolaient. Tu te souviens ? J'ai dû te rattraper, t'attraper et c'est les yeux humides, la mine bougonne et les membres gelés, installée sur mes épaules qu'on a enfin réussi à te ramener à la maison.

Mais si vous saviez, si vous saviez comme il fait froid ici ! J'ai tellement froid. J'ai cette horrible sensation que mes muscles gèlent peu à peu et qu'ils pèsent de plus en plus lourds. C'est une sensation réellement, oui vraiment désagréable. Je ne sais si vous pouvez, si vous êtes aptes à l'imaginer. C'est comme une sorte de picotement, un frisson qui n'en finit pas, qui m'envahit. Il me semble que mon propre corps s'extériorise, comme s'il me quittait et ne m'appartenait plus. J'ai l'impression que mon sang commence à être dans l'atroce incapacité de nourrir, d'irriguer ou même de traverser mon corps. Vous savez, il y a par la même occasion, une drôle de sensation, peut-être une impression, que dans mon corps gelé reste malgré tout une partie qui continue de brûler, comme si elle s'acharnait. C'est une chaleur, comme une brûlure qui me ronge et me consume à l'endroit précis de l'impact. À cet endroit, là où la balle a formé un trou noir dans ma peau, comme une porte grande ouverte à la douleur. C'est comme un barrage qui n'est plus, un barrage défaillant, je ne sais si vous voyez. Dès qu'on ouvre un barrage, l'eau n'hésite en rien, elle s'écoule, s'en va, sans se poser de question, sans réflexion : c'est physique. Et bien, il en est du même principe ici, la petite balle de plomb noir a percé ma coquille, ma peau, ma protection, mon barrage et elle laisse mon corps s'affaisser, s'oublier. Elle laisse ce sang, mon sang s'enfuir, couler, s'évader. C'est une torture, vous savez, de se sentir se vider lentement, c'est une sensation terrifiante. Et c'est long. Long et douloureux. J'ai l'impression que le reste de mon sang s'est enivré de fainéantise, qu'il n'a plus le courage de circuler, qu'il ne me laisse à portée de mains qu'un corps dont même les doigts sont devenus des incapables. Mes doigts sont devenus, en effet, blancs, presque jaunes, ce sont des membres jaunâtres incapables de se plier, de se mouvoir, de remuer, ne serait-ce que d'exister. Je n'ai plus que des doigts incapables, dénués de toute vie, comme morts.

Il y a quelque chose dont je me souviens. Je m'en souviens parfaitement comme si c'était hier. Je me souviens, c'était un lundi, à la fin du cours, un de mes professeurs dont je ne saurais dire le nom, m'avait interpellé et demandé de rester un instant. Je me rappelle ses paroles, je m'en rappelle même mot pour mot, il me semble. Il m'avait dit : « J'aime votre réflexion et votre façon de voir les choses Étienne. Vous irez loin, oui très loin, jeune homme, j'en suis persuadé. » C'était un vieil homme au crâne dégarni où ne restaient que quelques cheveux blancs ; j'aimais les cours de ce professeur de philosophie. Voyez cependant où j'en suis. Je ne suis nulle part. Je ne suis pas allé bien loin ; ou peut-être trop loin justement, puisque je ne suis plus rien. En repensant à ces paroles, je me dis que même l'homme que l'on admirait le plus au monde, que l'homme en qui je croyais le plus, pouvait lui aussi se tromper, commettre ou dire des erreurs. Je me rends compte que tout le monde en vérité peut faire fausse route. Vous savez, Monsieur je ne dis pas ça contre vous, je ne vous en veux pas, vous n'avez pas à vous en faire, bien au contraire ! Le simple fait que vous ayez eu pour moi cet espoir, que vous ayez cru en moi et que vous avez, semble-t-il, vu en ma jeune personne quelque chose de différent, de beau peut-être, cela me rend, l'espace d'un instant, heureux. Ce qui me rend malheureux, c'est le simple fait que cet espoir ne fut et n'était en réalité qu'illusion. Oui, car ce qui me désespère c'est là, c'est maintenant, ici, tout de suite, c'est l'instant présent. Ma réalité actuelle me torture, elle me brise, m'achève, elle me tue. Je ne peux m'empêcher de me demander sans cesse : comment ai-je pu en arriver là ? Comment avons-nous pu en arriver là ? Monsieur ! Madame ! Quelqu'un ! Peu m'importe, dites-moi comment ? ! Dites-moi pourquoi ? Pourquoi ? ...

Pourquoi ne pourrais-je pas être encore avec vous, avec toi ? Je m'en veux tellement de t'abandonner, je m'en veux tant. J'aimerais te dire que je serai toujours là, dans ton cœur, mais à partir de maintenant tu devras avancer toute seule, je sais que tu y arriveras. Je crois en toi, j'ai confiance en toi. Promets-moi juste de ne pas te laisser effondrer, sois droite, sois forte, il y a une partie de moi qui toujours restera avec toi. Je le sais car il n'y a personne sur cette planète que j'aime plus que toi. Crois-moi. Crois-moi et pardonne-moi.

Je ne comprends pas. Pourquoi, comment me suis-je retrouvé dans cet enfer ? J'y ai vu tellement de choses. Tant de choses qu'on ne devrait pas voir, que je n'aurais jamais voulu voir. J'ai vu trop de choses, bien trop. J'ai vu des jeunes hommes mourir avant même que j'aie pu avoir la chance de connaître leurs prénoms. J'ai vu des femmes, des sanglots plein la gorge, les yeux noyés de voir leurs fils, leurs pères, leurs maris ou leurs frères partir d'un pas voulu vaillant mais tremblant à la morgue. J'ai vu tes larmes à toi aussi. J'ai vu des lettres écrites s'envoler sans jamais être envoyées, des lettres restées sans destinataire. J'ai vu tant de sang couler, tant de corps s'affaisser, tant de têtes tomber. J'ai vu des yeux grands ouverts qui ne pouvaient plus voir, ces yeux de jeunes hommes aux visages enfantins, encore imberbes, des barbes qui commençaient à peine à pousser ; je les ai vu mourir. Je les ai vu mourir, crier, pleurer, enveloppés dans leurs uniformes, une arme posée sur l'épaule droite. J'ai vu des hommes, rêveurs, pleins de courage, qui nous racontaient de belles histoires, des contes promettant amour et paix et j'ai vu ces affabulateurs abandonner toute lutte, tout but en se jetant dans la gueule du loup. J'ai dû continuer ma marche malgré des corps meurtris à escalader, malgré des villages pillés à traverser, malgré des villages souillés, des corps torturés à éviter. J'ai vu des femmes droites et courageuses bafouées, torturées, violées qui, en tenue d'infirmière se sont vu tuer par des soldats acharnés, devenus fous à lier. J'ai vu des hommes devenir fous, la photo de leurs enfants contre le cœur, courant en hurlant joues détrempées, visages embourbés, tomber comme des masses à mes pieds. J'ai vu des hommes pleins d'espoir osant s'aventurer dans cette fosse aux lions, je les ai vus tous ces hommes, je les ai vus tomber. Je les ai vus devenir des brutes, perdre ce qu'on appelle leur humanité. Je les ai vus devenir des prédateurs sanglants, les plus humbles, les plus aimants, devenir de vrais tortionnaires, des pilleurs. J'ai entendu des promesses se perdre dans le vent, des promesses de pères à leurs enfants, des « je reviendrai, je te le promets » qui ne sont qu'illusions. Ces promesses résonnent dans ma tête, elles me hantent, comme un écho, un souffle stagnant dans l'air : omniprésent.

Cela résonne, tu sais tout comme quand nous chantions le long du petit sentier. Toutes ces fois où Maman nous amenait, toi et moi, faire une promenade. Elle entamait toujours à un moment ou l'autre cette chanson

aux drôles de paroles. J'entends encore sa voix enjouée. Oh ! combien elle aimait aller marcher. Je l'entends encore chantonner « Le petit chemin qui sent la noisette ! » Elle nous faisait rire, nous répétions alors à tue-tête tout le long du trajet cette petite mélodie. Tu te souviens, nos deux voix mélangées formaient comme un écho, nos voix semblaient se graver dans tous les éléments sur notre passage. J'avais cette impression qu'avec toi, qu'avec nos deux voix, il y avait toute la nature qui chantait. Elles semblaient comme incrustées au paysage, aux arbres, aux jeunes pousses, aux fleurs, au sentier tout entier. C'était pour moi comme si nos voix avaient pénétré chaque brin d'herbe, avaient imbibé chaque goutte d'eau, c'était magique. C'était comme si la chansonnette continuait de vivre, d'exister, de flotter derrière nous même après notre passage. Ce souvenir me fait sourire : oui j'ai vécu.

J'ai vécu, j'ai vu des horreurs, des atrocités. J'en ai aussi fait, j'y ai participé : pardonnez-moi s'il vous plaît, pardonnez-moi. Vous savez, c'est comme cela, une fois que vous y êtes, jeté dans l'arène, on ne réfléchit plus, instinctivement survivre est notre unique préoccupation. C'est ce que je voulais : survivre ... Alors j'ai tué. J'ai tué ! J'ai tué ... Vous avez fait de moi une brute, un être insensible, sans cœur, un tueur. Vous avez fait de moi un meurtrier, comment pourrais-je vivre après cela ? Alors que j'ai tué. J'ai tué des personnes, je le sais. Je sais que des vies ont été ôtées de mes mains. Comment pourrais-je vivre avec cela ? Je pense que la pire punition, le réel châtement qu'on pourrait me donner serait de me laisser vivre avec ces morts, ces actes dans ma conscience. Vivre en sachant que des hommes sont décédés de ma seule faute serait la pire torture à m'infliger. Mourir. Mourir serait plus apaisant. Je ne pourrais vivre en paix avec moi-même alors que j'ai oublié tous mes principes, mes valeurs, ma morale et que, meurtrières, mes mains sont rouges, sanglantes. Comment ai-je pu ? Je suis un assassin ! Un monstre ! Une atrocité. Ils ont fait de moi un monstre, vous avez fait de moi un monstre ... J'ai fait de moi un monstre. L'humanité est devenue monstruosité.

Je n'ai jamais voulu tout cela, pourquoi ? POURQUOI ? Il ne me sert plus à rien de me lamenter, c'est déplorable, pathétique de s'apitoyer ainsi sur son propre sort. J'aurais pu refuser, y échapper, m'enfuir, rester avec

toi, pourquoi? Mais pourquoi?... Pardonnez-moi. Oh! Je vous en prie pardonnez-moi. J'imagine tous ces pleurs d'enfants que je n'entendrai jamais, qui pourtant semblent résonner dans ma tête qui s'affaisse. Je me sens comme noyé dans ces cris, je me sens perdu, j'ai froid, j'ai du mal à respirer. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point c'est oppressant. Sentir ma respiration qui essaye mais ne tient plus et ce corps, mon corps qui voudrait bien mais ne peut plus. Et ce monde, ce monde qui vous entoure... Mes yeux commencent à être pesants, il se brouillent, s'échappent. J'essaie de lutter afin de les garder ouverts mais ils sont fatigués. Ils sont mouillés, des larmes approchent, je les sens sous mes yeux qui commencent à se former, elles glissent lentement, arpentent mes joues sales, effleurent mon nez gelé puis humectent mes lèvres gercées. Elles coulent. Elles tombent. Cela me fait frissonner, mon corps frigorifié est traversé d'un long, trop long frisson qui me paralyse. Il y a bien longtemps que je n'avais pas pleuré et aujourd'hui je le fais! Oui, regardez! Je pleure, repensant à vous, à toi et à mes dix-sept ans passés. Dix-sept années que je n'ai pas vu arriver, que je n'ai pas vu s'écouler. Dix-sept années dont je n'ai pas su profiter, que je n'ai pas su vivre pleinement. J'ai l'horrible impression qu'elles se sont faufilees entre mes doigts glissants; je me sens las, je me sens lâche de ne pas avoir su les retenir. Maintenant laissez-moi partir, je vous en supplie. Pourquoi est-ce long? Pourquoi est-ce si douloureux? Mes pensées se troublent. Le paysage devient comme flou: devrais-je essayer de me battre pour survivre encore quelques instants?... À quoi bon? Je n'ai plus de raison, de volonté, d'envie de survivre puisqu'ici la vie m'est tout simplement stérile. Ce paysage morne disparaît peu à peu. Tout y semble dépassé, comme décoloré, délavé, repassé, irréel. Tout est fade ici, tout est morne, tout est défait, tout est néant.

Mes yeux se ferment, le noir m'envahit désormais, je ne vois plus rien, je ne sens plus rien. J'ai l'impression de partir, de ne plus être, de ne plus exister. Mais je ne veux pas mourir ainsi, pas ici. Attendez! Je refuse. Donnez-moi encore quelques instants, offrez-moi encore une minute de courage, s'il vous plaît. Permettez-moi de la voir une dernière fois. Je ne veux pas mourir au milieu de ces corps gémissants et sanglants. Je ne veux pas mourir au milieu de ce paysage qui n'est plus, qui pourrit. Je veux, je voudrais mourir là-bas. Loin, rappelle-toi! Aide-moi! Oui c'est là-bas,

je le revois ! Viens avec moi, s'il te plaît. Il est là ce paysage, ce lieu dont j'ai tant rêvé. Je le revois : c'est tellement beau. Je nous revois. Tu es là ! Je nous revois toi et moi, on est pressés, on court, impatients. Je nous revois courant une dernière fois, heureux au travers des herbes folles, des arbres entremêlés, tressés. Regarde il est là ; elle est là. Notre clairière, notre idylle, notre vieux banc en bois, je le revois, ce petit cercle de lumière au milieu de la forêt sombre. Notre clairière ... Je nous revois parfaitement, toi et moi, l'odeur des violettes, le jaune flamboyant des pissenlits, les rayons du soleil sur tes longs cheveux. Je le revis ce rêve. Mon idéal. C'était cela mon monde, c'est cela la vraie vie. Vivre, c'est avec toi, Zoé, petite sœur. C'est avec toi, main dans la main que je dois partir. Accompagne-moi. Merci, merci d'être venue, Zoé. Merci d'être là encore une fois, une dernière fois. D'être là, rien que pour moi. Ta main me lâche tendrement ... Les images disparaissent peu à peu au rythme de ton rire qui s'éloigne. Merci. Merci de m'avoir sauvé, moi, Étienne car c'est ainsi que je m'appelais, Étienne : Étienne Fleury.

ANNAÏK LE DOUARIN

Prix Lycées 2014

ALORS, TU VAS PARTIR ?

- Alors, tu vas partir ?
- Je n'ai pas le choix.
- On a toujours le choix. Toujours.
- Pas quand on a dix-neuf ans, que le pays est en guerre, et que la seule chose que l'on nous demande de faire est de porter un fusil et de tirer sur son avenir.
- Mais tu vas mourir.
- C'est une question ?
- Je ne sais pas. J'aimerais croire que oui. J'aimerais croire que je te pose cette question et que tu me répondes « non ». Vas-tu mourir, Pierre ?
- Probablement.
- Vas-tu essayer de vivre ?
- Comment ça ?
- Je veux dire : est-ce que tu cesseras enfin de croire que tu n'es qu'un pion entre les mains du monde ? Est-ce que tu te battras pour revenir vivant ? Est-ce que tu courras plus vite que les balles en songeant à ceux qui veulent que tu reviennes ? Te lèveras-tu tous les matins en te disant que ce n'est pas le dernier ? Sauras-tu déjouer le destin et faire que ton futur ne soit pas broyé sous les pas de l'armée ?
- Je n'aurai pas le choix, Adèle. S'ils veulent me faire mourir, il n'y aura rien à faire, rien à dire, rien à fuir, je mourrai.
- Qui ça « ils » ?
- Je ne sais pas. C'est justement cela le problème : mes ennemis ne sont pas seulement ceux sur qui j'aurai à tirer. Ce sont les cauchemars de toute une vie qui sont accrochés à mon ombre, si bien que je ne les reconnaîtrai que quand celle-ci se refermera sur moi et que l'éternité m'envahira.
- Je le savais.
- Que savais-tu ?
- Si tu es aussi faible entre les mains du monde, si tu es impuissant face à la mort, si tes ennemis te rattrapent où que tu fuis. Sais-tu pourquoi, Pierre ?

– Parce que je vis. Et la vie n'est qu'un horrible jeu de hasard régi par des mystères trop forts pour nous. J'ai 19 ans, j'entre dans le jeu au pire moment. Ils ont lancé les dés et j'avance péniblement vers l'inconnu. Eux seuls savent où je vais, Adèle. Eux seuls savent qui je suis et eux seuls décideront de mon avenir.

– Tu dis n'importe quoi.

– Je ...

– Non! Tu peux survivre! Pour moi, pour tous les gens qui t'aiment! Mais comment veux-tu y croire si tu ne sais pas qui tu es? Comment veux-tu espérer alors que pour toi la vie se résume à attendre la mort? ... Pierre ... Comment veux-tu survivre si tu n'es même pas sûr de vouloir vivre?



M. SARVI Pierre,
14, Rue de L'Égalité,
75019, PARIS

à Mlle LOUVIER Adèle,
48, rue Colette,
75017, PARIS

le 23 Février 1917

Adèle,

C'est la fin.

J'ai reçu ma lettre de mobilisation ce matin, aux aurores, dans une belle enveloppe en papier épais portant le sceau de la République française. République! Peut-on vraiment appeler ainsi un pays qui ne m'offre pas d'autre avenir que celui de prendre les armes et d'user de mon sang pour ne pas souiller le drapeau tricolore?

C'est la guerre, et je vois le regard des gens dans la rue ... Je vois cette lueur de courage qui les habite, cette détermination farouche qu'ils ont dans leurs gestes du quotidien, et leurs rires toujours francs qui éclatent devant moi tels des balles de fusil ... Je les vois mais je ne comprends pas. Je ne comprends rien, Adèle.

Je sens la pression patriotique qui pèse si lourd sur mon dos... mais si certains sont fiers de la porter, si certains la portent pour les êtres aimés, si certains la portent pour s'épanouir, je ne suis pas de ceux-là. J'avance sur un chemin incertain, et personne ne me retient, personne ne m'attend, personne ne me pousse. On pourrait croire que c'est la liberté, mais c'est une véritable prison où je suis retenu dans mon indécision et mes doutes...

Tu sais, j'essaie d'imaginer ta voix au travers de tes mots, Adèle. Si tu parlais comme tu écris, en ce moment, je devine qu'assise à côté de moi, ton regard glisserait lentement de mes yeux à ma feuille, s'attardant sur les taches d'encre de mon écriture trop énervée, tes sourcils se fronceraient sous l'amertume de mes mots comme on grimace en croquant un citron trop acide. Tu plisserais les yeux et, m'assénant une légère tape sur les doigts pour me faire lâcher mon stylo, tu déclarerais : « Pierre... Pourquoi tant de haine, tant de doutes, tant de mélancolie ? Pierre, souris, je t'en supplie ?... »

Et je m'exécuterais comme à chaque fois que je lis tes lettres, Adèle...

Si tu savais... Je te le promets, je te le jure : tu me fais sourire. Et tu es la seule personne qui y parviennes, la seule personne qui me fasse croire un instant que je suis heureux.

J'aimerais tant que nos lettres se transforment en rencontres, que nos mots se changent en paroles et que nos signatures soient de véritables sourires... ça me fait peur, mais c'est ce que je veux plus que tout au monde.

Adèle, je suis appelé à la base la plus proche dans cinq jours, un bien piètre répit dans l'antichambre de la mort, n'est-ce pas ? Et que suis-je censé faire d'ici-là ? Dois-je pleurer ? Chercher le peu de courage qui sommeille en moi ou prier devant le drapeau français ?

La terre semble si grande tout à coup quand le ciel nous appelle...

Les étoiles brillent tant quand on sait qu'on les voit pour la dernière fois...

Et tout est si précieux quand on est amené à le perdre.

Je me perds moi même, Adèle, mais la seule chose qui reste précieuse à mes yeux, c'est toi.

Je voudrais tant que tu sois près de moi...

Je voudrais tant que tu sois près de moi.

Pierre



Mlle LOUVIER Adèle,
48, rue Colette,
75017, PARIS

à M. SARVI Pierre,
14, Rue de L'Égalité,
75019, PARIS

le 24 Février 1917

Pierre,

Si tu savais comme j'ai mal lorsque mes yeux parcourent ta dernière lettre... Si tu savais comme j'aimerais pouvoir en effacer chaque mot et faire comme s'ils n'avaient jamais existé.

Malheureusement, ce n'est pas possible, et tu pars à la guerre. Pierre, tu pars loin de tout, loin du monde, loin de moi.

Je sais à quel point tu as peur.

Dans cette guerre qui détruit tout, si tu es terrifié par le patriotisme, je le suis par les blessures indélébiles, la misère. Je vois les camions de blessés avancer doucement sur les chemins de terre.

Je vois les yeux des soldats qui fixent le soleil comme s'ils voulaient s'en rapprocher, et leurs mains, Pierre, leurs mains qui agrippent nerveusement les bords du camion, se raccrochant à lui comme on s'accroche à la vie.

J'ai peur quand je les vois. Et encore plus désormais que je sais que tu pourrais être l'un d'eux, que tu pourrais être une de ces âmes tristes et traumatisées qui déferlent dans les hôpitaux comme des vagues d'ombres mélancoliques...

Tu sais à quel point je déteste quand tu abuses de l'amertume et que tes mots se font piquants. Tu sais que j'aimerais pouvoir être à tes côtés pour te faire sourire, te faire rire. Tu sais que ma seule joie en ce monde est quand

je reconnais tes lettres entre les mains du facteur. Aujourd'hui, je comprends ton acidité et je ne peux m'empêcher d'en user à mon tour. J'en veux au monde entier pour ça. J'en veux au monde entier de t'arracher à moi.

Je voudrais être un homme. Je voudrais être un homme pour partir avec toi. Ou mieux : je voudrais être un homme pour que tu sois une femme et que tu restes en sécurité entre les murs de ta maison.

Je voudrais pouvoir te protéger du monde avec la même force que tu as réussi à me sortir de ma torpeur aux heures les plus sombres de ma dépression.

Car oui, Pierre, tu m'as véritablement sauvée. Purement et simplement, comme un rire qui éclate dans la nuit, comme une berceuse résonnant dans le silence, avec la tendresse de tes mots et la générosité de tes phrases... Tu te crois impuissant et inutile dans l'immensité du monde, mais tu es loin de l'être. En tous les cas, pour moi, tu es loin de l'être. Tu as été la lueur qui m'a guidée dans l'obscurité quand je ne voulais même plus ouvrir les yeux.

Je ne remercierai jamais assez le ciel pour avoir fait s'égarer un de tes courriers un jour, Pierre. Je ne serai jamais suffisamment reconnaissante envers Dieu pour m'avoir donné la force de saisir un crayon et de t'informer de l'erreur. Et surtout, je ne pourrai jamais oublier le jour où tu m'as répondu.

Tu m'as sauvée de la dépression, de la tristesse, de la noirceur, Pierre.

Je veux te sauver de la guerre.

Écris-moi chaque jour qui précède ton départ.

Dis-moi tout de tes songes et de tes cauchemars.

Je te sauverai, Pierre.

Tu te battras pour vivre.

Comme moi.

Avec moi.

Adèle



M. SARVI Pierre,
14, Rue de L'Égalité,
75019, PARIS

à Mlle LOUVIER Adèle,
48, rue Colette,
75017, PARIS

le 25 Février 1917

Adèle,

Pourquoi la guerre existe-t-elle? Pourquoi tant de haine, de violence, de rancœur?

Aujourd'hui, nous sommes le 25 Février, et ces questions n'ont cessé de me tarauder tandis que les minutes s'égrenaient lentement sur la pendule de mon salon.

Je l'avoue, je ne sais pas quoi faire.

Quand je sors de ma torpeur, je suis envahi par un étrange sentiment de colère mêlé à une peur oppressante. J'ai envie de pleurer, j'ai envie de hurler, j'ai envie de tout casser. Mais je ne peux pas, je ne veux pas, je n'ose pas.

J'ai peur que, quand je me laisserai aller à mes émotions, j'implose de l'intérieur, tant la souffrance sera forte, peur que, quand j'ouvrirai les yeux face à la réalité, elle m'assassine de sa cruauté, peur de perdre pied quand je songerai à la mort.

Alors je pense, je regarde, je réfléchis.

Ces questions sont le fruit de nombreuses heures du coma éveillé dans lequel je suis plongé depuis que j'ai reçu mon ordre de mobilisation (comme c'est étrange de dire « mon » ... je ne veux pas qu'il m'appartienne ...). Car partout, la guerre est présente.

Que se soit à la radio où les noms des victimes sont énumérés comme une liste de courses, sur le journal où les caractères noirs semblent encore plus sombres lorsqu'on y déchiffre les mauvaises nouvelles du front, ou simplement dans la rue face aux regards vides des gens qui ont tout perdu. Comment font les autres à la veille de leur départ, à la veille de leur mort imminente?

Je sais, je suis pessimiste, je suis lâche, je suis défaitiste. Je devrais être fier de porter l'uniforme pour tirer sur les ennemis de ma patrie, fier de prendre la relève de la défense du pays après mes ancêtres, fier d'être un homme. Un vrai. Et pourtant, je ne ressens aucune satisfaction, aucune fierté, aucune envie de partir à la guerre.

Certains diront, peut-être, que je suis faible, que je n'ai aucun honneur et aucun courage, mais je veux la paix, et je suis intimement persuadé que ce n'est pas par la violence que nous l'obtiendrons.

L'emploi de la force n'a jamais conduit à l'apaisement du monde, il l'a seulement empli d'une rancune telle qu'il n'a plus comme but que celui de se venger.

Je ne te parle même pas, Adèle. Tu te rends compte? Tes lettres sont mes seules oasis d'espoir dans mon désert de peur, mais je t'écris comme j'écrirais un journal intime, en couchant maladroitement et sans aucun ordre mes pensées sur le papier comme on épanche ses peines auprès d'un être cher. Tu es le seul être cher à mes yeux, tu es la seule qui vaille la peine.

Tu es la seule qui sache quoi dire sans jamais céder à la facilité de ce que je veux entendre.

Je me sens si petit de ne pas être l'Homme dans l'histoire. Je mets une majuscule car on en a toujours mis une pour parler de cette espèce supposée supérieure que je suis censé être, simplement parce que je suis né avec une paire de testicules...

Bordel! J'ai envie de hurler face à la bêtise du monde!

Tu mérites tellement mieux que ça.

Tu es tellement plus forte que moi.

Et pourtant, tu es toujours là.

Toujours ?

Pierre



Mlle LOUVIER Adèle,
48, rue Colette,
75017, PARIS

à M. SARVI Pierre,
14, Rue de L'Égalité,
75019, PARIS

le 26 Février 1917

Pierre,

Aujourd'hui, comme tous les jours, j'ai énormément pensé à toi.

Je t' imagine chez toi, assis sur le bord de ton lit, contemplant les aiguilles de l'horloge qui avancent comme si tu pouvais ainsi mieux te rendre compte du temps qui file à toute allure.

Quel traître, ce temps, quel criminel!

On nous en donne, on nous fait croire que nous avons la vie devant nous, puis on nous l'arrache, on nous pousse vers le bord de la falaise avant même que nous n'ayons eu le temps de tout vivre, de tout apprendre, de tout comprendre.

C'est mue par ce sentiment amer que j'ai décidé de sortir hier soir. Oui, tu m'as bien entendue – enfin, lue –, Pierre. Je suis sortie, j'ai poussé la porte de mon appartement, j'ai osé regarder le ciel d'ailleurs que de ma fenêtre!

Et quel bonheur! Cela faisait tellement longtemps que je n'avais pas vu Paris qui s'endort, que je n'avais pas goûté à l'éclat du soleil couchant, que je n'avais pas foulé les pavés de la ville. Je me sens presque coupable d'éprouver un peu de joie alors que toi... Enfin, je suis sûre que tu comprends. J'en suis persuadée.

Si tu savais comme j'aime me promener dans les rues de Paris, le soir, avec toutes les lumières, les bruits, les animations. Voilà ce qui me plaît. Le sentiment et la sensation que tout est possible, l'émerveillement innocent que l'on a devant ce Paris qui semble vivre deux fois plus fort la nuit, les étoiles qui descendent lentement jusqu'au ciel et la lune qui éclaire les trottoirs, les jeunes couples romantiques qui se promènent main dans la main le long

de la Seine, les maris en retard qui rentrent chez eux en courant, un bouquet de roses à la main, les mères pressées qui tiennent d'une main leur petite fille et de l'autre leur sac, accélérant le pas parce qu'elles ont trop traîné dans les magasins, les chats solitaires qui épient les passants de leurs yeux tranchant la nuit. Et au milieu de tout ça, moi, silencieuse et admirative, observant la population du soir, tous ces gens qui se pressent dans les rues, formant un ballet d'âmes qui courent, courent, courent, leurs visages révélés par les lampadaires et par l'éclat de la lune... Comme une pièce de théâtre avec des milliers d'acteurs, qui ne savent ni leur texte ni même qui ils sont, mais qui se contentent de marcher en sachant où ils vont, aspirés par la foule qui avance sans cesse vers l'inconnu, vers le nulle-part.

Le Paris du soir, celui que j'aime, c'est tout ça.

C'est le sentiment que la guerre nous a accordé un instant de répit, et que tout redevient possible.

Puis je me souviens de tout.

Les blessés, les armes, les bombes, le bruit, les nouvelles du front, les victimes, et toi.

Paris m'a fait vivre un instant.

Tu m'as fait vivre ce qui me semble toute une vie.

Mais lui, il ne part pas à la guerre.

Et je lui en veux.

Tellement.

Adèle



M. SARVI Pierre,
14, Rue de L'Égalité,
75019, PARIS

à Mlle LOUVIER Adèle,
48, rue Colette,
75017, PARIS

le 27 Février 1917

Adèle,

L'échéance est imminente.

Je suis appelé demain à la base. Dans moins de vingt-quatre heures, je quitterai Paris pour rejoindre le front. On me donnera un uniforme, un fusil, un rang, puis je serai livré à moi-même dans cette guerre sans merci.

Cela n'a pas de sens.

Voilà, je peux le dire: vraiment, tout ceci n'a aucun sens, aucune logique, aucun intérêt.

Je suis un intellectuel. Je ne vois de vraie force qu'en celle de l'art et de la littérature, qu'en la résistance intelligente et en la bataille de mots, pas dans la boue des tranchées ou dans le regard des sergents. Ceux qui nous imposent ce destin funeste n'ont sans doute jamais tenu d'armes entre leurs mains de politiques, alors pourquoi devrais-je avoir à en porter une, sous prétexte que je suis sous leurs ordres ?

Je pense que ceux qui le veulent devraient se battre. Mais que les autres devraient pouvoir refuser la violence.

Je ne peux confier ces pensées à personne d'autre que toi, Adèle, tout simplement parce que personne d'autre ne comprend. Les rares fois où je descends dans le petit café en bas de chez moi, la lueur dans les yeux des autres me dissuade bien vite de parler à qui que se soit. Tous, ils semblent si énervés quand ils parcourent les articles du journal; leurs yeux semblent si exorbités de colère quand la radio annonce les nouvelles du front, leurs voix sont si froides et si assurées quand ils parlent de la victoire qu'ils jugent imminente.

Moi, avec mes envies de pacifisme et mes théories de non-violence, je fais tache dans le décor.

Alors je me tais, je me cache, je disparaïs.

S'ils savaient qu'un des leurs ne rêve que de pouvoir rester chez lui à tenter d'oublier la guerre !

Leur haine irait-elle vers moi s'ils savaient ce que je pense ? Honnêtement, je m'en fiche.

Je pars demain.

Demain, je serai en route pour un autre monde.

Demain, je serai sans doute parti pour ne jamais revenir.

Demain je serai quelqu'un d'autre.

J'aimerais tant te voir avant de m'en aller, Adèle.

Je prends le train de 7 h 45.

Apporte du courage, si tu en as.

Et aussi de l'espoir

Je crains d'en avoir désespérément besoin.

Pierre



... Pierre ... Comment veux-tu survivre si tu n'es même pas sûr de vouloir vivre ?

— ...

Un silence s'installa entre les deux jeunes gens.

Cela faisait maintenant plus de deux heures qu'ils discutaient, assis sur l'un des bancs longeant les quais de la voie de chemin de fer.

Tous deux s'étaient levés trois heures plus tôt que prévu pour avoir le temps de se dire au revoir, ou adieu.

Ce genre de choses prend du temps.

Cela prend aussi des larmes, de la colère, et une part de vie, mais la plupart des gens ne retiennent que le temps perdu.

Or, Pierre et Adèle n'étaient pas de « la plupart des gens ». Différents dans un sens, ou peut-être les plus normaux dans un autre, ils savaient s'asseoir pour donner du temps au temps.

Celui-ci se comble comme on peut, il laisse un vide, un froid. On ne peut pas s'empêcher d'y penser, en particulier quand on voudrait l'oublier. Il nous rappelle sans cesse que tout est éphémère.

Et que c'est lui qui rend la vie si belle.

– Je suis comme tu l'avais imaginé ? demanda tout à coup Adèle, rompant ainsi le silence.

– Pire, répondit Pierre, un sourire dans la voix.

– C'est à dire ? demanda la jeune femme, soudainement inquiète à l'idée de l'avoir déçu.

– Optimiste, rêveuse, pleine d'espoir, communicative, attentionnée, belle, franche et directe.

Adèle ne répondit rien, mais elle se sentit pousser des ailes à l'énumération du jeune homme. Les yeux perdus dans le vague, elle réfléchissait. Comment un homme aussi formidable, aussi bon, aussi généreux que Pierre pouvait-il partir à la guerre pour ne jamais en revenir ? C'était impensable. Le monde ne pouvait perdre prématurément une aussi belle personne.

– Et moi, je suis comment ? demanda à son tour le garçon brun, sur le ton de la plaisanterie, bien que son sourire hésitant révélât une inquiétude réelle.

– Comme je le pensais : franc, généreux, sincère, passionné, buté, borné ...

Pierre souriait en la regardant, attendant la suite. Après une hésitation, la jeune femme lâcha enfin les mots qu'elle avait en tête.

– ... Et beaucoup, beaucoup trop jeune pour mourir au combat.

Les yeux du jeune homme s'assombrirent d'un seul coup, et Adèle voulut immédiatement ravalier ses paroles, ce qui était bien sûr impossible.

Comme d'habitude.

– Je ne veux pas mourir... murmura le jeune homme, en relevant la tête et en fixant la jeune femme.

– Je ne veux pas que tu meures, renchérit celle-ci.

- Mais je ne suis pas sûr d’avoir le choix, Adèle, poursuivit Pierre.
- Ce n’est pas une question de choix, c’est une question d’espoir. Tu l’as dit toi-même, cette guerre n’a aucun sens, elle ne conduira nulle-part, sinon à d’autres batailles, encore et encore, rétorqua la jeune femme, amère. Les armes sont des inventions de l’homme qui lui font croire qu’il est puissant, mais ce n’est pas le cas. Il naît, il vit, il meurt, et c’est irréversible. Le sang des autres n’y changera rien, pas plus qu’autre chose.
- Vas leur dire ça, à eux, répliqua le jeune homme en désignant d’un signe de tête les soldats descendant du train qui venait d’arriver à la gare.

Adèle ne répondit rien. Elle jeta un coup d’œil à l’horloge derrière eux. Il était 7 h 40. Elle prit la main du jeune homme dans la sienne, et tous deux se levèrent en direction des uniformes bleu horizon qui se pressaient près des quais.

Sans un mot, ils avancèrent lentement vers les trains, comme pour pouvoir étirer le temps, retarder l’échéance. Pierre dit : « Sarvi » à l’agent. Celui-ci répondit : « Bienvenue dans la défense du pays ».

Un nom, six mots, c’était simple. Tellement simple et pourtant si difficile.

Bientôt, le train quitta la gare en direction du front. Les familles agitaient leurs mouchoirs, pleines d’espoirs et de fierté de voir l’un des leurs partir défendre la patrie et le drapeau français. Sur toutes les bouches, le même mot courait : « Victoire ! »

Était-ce vraiment une victoire de remporter la bataille avec la vie de ses propres fils ? Tous semblaient penser que oui.

Quelques heures plus tard, il n’y avait plus personne assis sur les bancs, sauf Adèle.

Silencieuse, elle n’essayait plus de retenir les larmes qui traçaient leur chemin le long de sa joue.

La vision se brouillant de plus en plus, elle poussa un cri de rage qui résonna contre les vitres du bâtiment.

Elle avait la haine.

La haine de la guerre, de l’injustice, de la politique.

La haine de laisser partir ceux qu’on aime en sachant qu’on ne les reverra jamais.

La haine de voir le drapeau français fièrement exhibé par ceux qui envoient leurs citoyens en Enfer.

Et surtout, la haine de ne pas avoir eu le temps de lui dire qu'elle l'aimait.

Car la guerre ne laisse le temps à personne. Elle prend tout, elle arrache des vies. On croit qu'elle sert une noble cause mais elle ne fait qu'assassiner les héros de différents camps. C'est une aberration de violence. Comment pourrait-elle aboutir à l'obtention de la paix ?

La guerre n'apporte que la haine, elle laisse un goût amer de rancœur, elle arrache les instants.

Elle n'a jamais trouvé les bons mots.

Le sang des batailles est sali, il est impur, il est gaspillé.

Il est noir des éclats de bombes et du désespoir des larmes.

Il est noir d'incompréhension et de souffrance.

Il est noir de rage qu'on lui ait volé la vie.

Noir de tout, sauf d'espoir.



*Mlle LOUVIER Adèle,
14, rue Guilloux,
69001, LYON*

*à M. SARVI Pierre,
14, Rue de L'Égalité,
75019, PARIS*

le 15 Janvier 1951

Pierre,

Tu ne liras jamais cette lettre, tu ne la tiendras jamais entre tes mains, tu ne sauras jamais que je l'ai écrite.

Cela fait maintenant trente-quatre ans que tu es mort, trente-quatre ans que la guerre a eu raison de toi, trente-quatre ans que je pense à toi.

Tout me rappelle à ton souvenir. Les rires des enfants dans la rue, le bruissement des pages dans les librairies, et surtout le courrier que je reçois tous les jours, dans lequel j'espère toujours trouver une enveloppe portant ton écriture – je la connais si bien !

Je me suis mariée, Pierre. J'ai déménagé. Je suis mère de deux merveilleux enfants, dont un garçon qui porte ton nom.

Je te promets qu'il sera l'Homme de demain que tu as été, celui qui pense plus qu'il ne frappe.

Quand on lui demandera de prendre les armes à son tour, je te jure qu'il refusera.

Son sang ne coulera pas par-dessus le tien.

Mon mari aussi est un homme bon, et je l'aime. J'ai eu tellement de mal à oser sortir de chez moi après la lettre que l'on m'a envoyée pour me prévenir de ton décès. Je crois que j'avais juste terriblement peur de croiser la Vie dans les rues, peur qu'elle me fasse t'oublier, peur de salir ta mémoire.

Pourtant, je sais que c'est ce que tu aurais voulu. Tu m'aurais souhaité d'être heureuse, de fonder une famille, de vivre pour toi.

Il m'a fallu du temps pour être prête, du temps pour réfléchir, du temps pour m'en remettre.

Pendant ce long moment de léthargie dans lequel m'a plongée l'annonce de ta mort, j'ai relu toutes tes lettres, pleuré sur chacun de tes mots et aimé chacune de tes virgules.

Si tu savais comme c'est dur d'être vivante alors que tu n'es plus de ce monde. Je donnerai n'importe quoi pour inverser les rôles, Pierre.

N'importe quoi.

Tu sais, une année après que tu as refermé ton parapluie, la guerre a cessé, et la France a remporté la Victoire. Rien qu'une année, une minuscule année, et tu aurais pu ne jamais partir ! Le destin est cruel, il se joue de nous.

Et alors que cette victoire faisait revivre le pays, une seconde guerre, encore plus abominable, encore plus cruelle a éclaté. Nous avons fini par retrouver notre identité nationale et notre liberté, mais à quel prix, Pierre, si tu savais !

La première guerre censée apporter la paix n'a fait que conduire à une autre, bien pire. Elle n'a apporté que du ressentiment, de la rancœur, de la soif de vengeance.

Tu es mort pour elle, j'en veux au monde entier pour ça.

Tu es mort en vain, car tu n'as rien pu faire.

Et tout recommence, inlassablement.

Aujourd'hui, en 1951, la paix est bien présente. Mais pour combien de temps ?

La violence passe, elle s'arrête, elle repart.

Elle passe mais n'offre rien.

Elle détruit tout, elle ravage les cœurs.

Elle surtout : elle revient.

Tu es mort comme un Homme parce que tu as refusé de tirer.

Je suis vivante comme une femme parce que je t'ai laissé partir.

Je pense que mes larmes ne se tariront jamais vraiment, et que tu resteras toujours au fond de mon cœur comme mon plus beau souvenir.

Tu étais un rêve, Pierre, tu as vécu un cauchemar.

Le monde est sombre, il est noir, il fait mal.

Le sang coule sans que l'on puisse l'arrêter et la pluie lui ressemble quand on repense à tout ce qui a été commis.

Les gens qui nous gouvernent pensent peut-être que nous avons remporté la victoire à la sueur de nos fronts, mais nous en avons réchappé sous les larmes de nos fils, de nos maris, de nos amis.

Et à tous ceux qui me disent que tu es toujours vivant dans mon cœur, j'ai envie de hurler que je te veux près de moi, vivant, me serrant la main sans jamais la lâcher.

Je n'ai pas eu le temps de te le dire, Pierre, mais je t'aime.

*Je t'aime pour tous ces moments volés et ces silences pesants.
Je t'aime pour tes mots révolutionnaires et tes sourires engagés.
Je t'aime dans mes rêves puisqu'on m'a refusé la réalité.*

*Pour tout ce que tu as fait.
Pour tout ce que tu as dit.
Pour tout ce que tu es.*

Merci.

Adèle

CAROLINE PERNÈS
Prix Collèges 2014

21^e Prix Louis Guilloux des jeunes

La Société des Amis
organise son vingt
Guilloux des Jeunes
qui a pour objectif
de cet écrivain et
générations à lire

Sujet proposé :

L'Herbe d'oubli, recueil de souvenirs, ouvrage inachevé publié en 1984 après la mort de l'auteur, accorde une part importante à l'adolescence.

Le narrateur a 15 ans, il est invité par « l'oncle Will » à séjourner deux mois en Angleterre :

Était-ce possible, était-ce croyable, était-ce vrai ? Dans les jours qui suivirent, je ne cessai pas de trembler. Assurément je rêvais. Comment ! Monter à bord du *Devonia* ¹ ! Partir sur la mer ! « Toucher terre » à Jersey et après une courte « escale » voguer jusqu'à Guernesey où nous « jeterions l'ancre » pour une deuxième et brève escale et repartir « mettant le cap » sur Plymouth ! La tête me tournait. Qu'allaient en dire mes parents ? Ils allaient sans doute me répondre : Voyons ! Un gamin de ton âge s'en aller tout seul à bord du *Devonia* ? (...)

Les mines sérieuses qu'ils prirent en apprenant la nouvelle ! La manière dont ils se regardèrent ! Mon père avait posé son marteau ² sur son genou. Quel silence, quelle attente. Enfin, il nous regarda ma mère et moi et répondit simplement :

– On verra.

Louis Guilloux, *L'Herbe d'oubli*, récit, 1984.
Éditions Gallimard, pages 183-184.

1. Le *Devonia* assurait une liaison régulière entre Saint-Brieuc Le Légué et l'Angleterre.
2. Le père de Louis Guilloux était cordonnier.

2015

UN. DEUX. TROIS.

Lundi, 2 h 32, bientôt le départ. Gare de l'Est, train de nuit.

« Un billet aller, le retour également s'il vous plaît ».

Pas d'émotion particulière dans sa voix, pas vraiment de hâte, d'appréhension ou même de fatigue. Seulement les images, les éclairs violets, les gouttes de pluie, la musique. Un beau mélange qui résonne dans sa tête comme une rengaine. Le quai est bondé malgré l'heure tardive, les gens courent, certains marchent, d'autres hésitent encore. Les trains passent et s'arrêtent puis redémarrent, comme un ballet. On dirait des oiseaux.

Et tandis qu'elle avance le long du quai, le courant d'air chaud des trains qui passent et l'odeur lourde et âcre de cette gare viennent lui piquer le visage et s'engouffrent sous sa veste et dans son cou.

Sur son siège, les autres voyageurs la trouvent pensive. Elle est assise, la tête appuyée contre la vitre ; le regard lointain elle regarde les lumières du tunnel défiler.

Lorsqu'elle ouvre les yeux, le train s'apprête à rentrer en gare. L'annonce dans le haut-parleur lui apprend que c'est le terminus. Elle se relève, étend longuement ses bras, fait craquer sa nuque, attrape sa longue veste puis son sac et descend du train.

Les escalators qui la mènent au hall de la gare débouchent sur une énorme horloge, dont les secondes s'écoulent fluidement, sans qu'il n'y ait de pause entre chacune.

Mardi, 12 h 21, enfin arrivée. Hauptbahnhof Berlin.

« Allo Hannah, je suis bien arrivée, je rentre bientôt, ne t'inquiète pas. »

Elle s'engouffre dans le premier métro et met ses écouteurs. Un, l'Allemagne. Deux, la France. Trois, Hannah. Compter la rassure. Mais cette fois des flashes lui reviennent. Un, *une armoire en bois de pin sculptée*. Deux, *une vieille cassette ceinturée par de fines lanières de cuir*. Trois, *un journal, quelques feuilles jaunies et tout se retrouve chamboulé*.

Sa sortie de la bouche de métro se fit sous une chaleur étouffante. Elle rattacha les quelques mèches qui s'étaient échappées de son chignon, mit ses lunettes de soleil sur le haut de son crâne de manière à ce qu'elles lui servent de serre-tête et accéléra le pas, pressée d'arriver. Les fines semelles de ses chaussures à brides claquaient sur le goudron sec, la soie de sa longue robe fluide caressait sa peau. Arrivée dans sa chambre, elle s'écroula sur le lit, ferma les yeux et s'endormit. Le voyage l'avait épuisée.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, la pièce était baignée de la lumière orangée du soleil qui se couchait. Le réveil affichait 22 h 15, elle entendait les bruits de la ville s'engouffrer à travers l'entrebâillement de la fenêtre, le léger vent, lui, faisait onduler les longs rideaux blancs. Elle se leva, ôta sa robe et écarta les mèches collées sur ses tempes. Debout sous sa douche, elle pensait.

C'était un dimanche après-midi chez ses parents, dans l'appartement familial de la rue St-Thomas à Strasbourg. Fin d'après-midi, il pleuvait.

Elle était sortie de table après le strudel, avait terminé son café et elle était partie s'allonger dans la chambre de son adolescence. Hannah, sa fille, jouait avec Wanda, sa mère. Oskar, son père lisait au coin du feu. « *Le parfait dimanche après-midi en famille* », en somme.

Et tandis qu'elle observait les posters des groupes de sa jeunesse, sur lesquels s'était déposée une fine couche de poussière depuis son départ une quinzaine d'années auparavant, l'envie lui prit de relire ses cahiers du lycée. Elle s'était levée, faisant craquer le plancher sous ses pieds. Les lattes étaient chaudes, c'était agréable. Elle avait poussé la porte du grenier et cette odeur si particulière, de poussière, de chaleur vieillie, avait envahi ses narines. Il lui fallut enjamber une, deux, trois boîtes, un vieux cheval à bascule et un ancien fauteuil pour finalement atteindre la boîte archive « Alina 1999 ». Étrangement, sur sa droite son ancienne armoire de pin était ouverte. Dans l'ombre elle avait cru apercevoir quelque chose, une lourde cassette sombre, deux lanières de cuir vieilli la maintenant close.

23 heures, l'air est encore chaud. Une nuit d'été à Berlin, la ville ne dort pas. Alina sort de sa douche, s'habille et descend rapidement les marches de son hôtel puis s'engouffre dans les rues piétonnes du cœur de la vieille ville. Des lumières et du bruit partout, mais une ambiance très douce. Un brouhaha émane de cette foule, les gens discutent, mangent et marchent, le son d'un violon s'élève au loin. Les habitants des immeubles sont sur les terrasses,

fumant et riant. Un sentiment de légèreté se dégage de cette joyeuse foule. C'est décidé, demain elle ira vérifier.

Et sans cesse ces flashes lui reviennent.

Il faisait nuit et elle avait posé la boîte sur son lit. Ses parents, Hannah dormaient. Elle s'était sentie comme une enfant ayant trouvé un trésor ; elle ressentait cette excitation en elle, trahie par le tremblement de ses mains. Elle s'était sentie ridicule également. Elle avait 33 ans et pourtant cette boîte l'intriguait. Pourquoi avait-elle été prête à affirmer qu'elle avait volontairement été placée dans cette armoire dans le but d'être cachée ? Elle n'avait pas interrogé ses parents, sentant qu'il ne valait mieux pas.

D'un vif coup de main elle avait balayé l'épaisse couche de poussière accumulée sur le cuir de la boîte puis parvint à dénouer les liens avec peine. Et ce léger tremblement qui ne cessait pas. Trahissait-il de la peur ? Quoiqu'il en soit il était trop tard pour faire machine arrière. Un, les liens avaient été défaits. Deux, la valise ouverte. Trois, le secret venait d'être écorché.

Il est 09 h 32 quand elle arrive au mémorial du mur de la Bernauer Straße. Elle s'est levée tôt, voulant éviter tous les autres visiteurs. Elle se promène lentement entre les anciennes fondations du mur, observe les portraits et les noms des victimes ayant été placés là en hommage. Elle intercepte un regard, quelques noms qui lui sont familiers, observe les fleurs et objets déposés en souvenir de ces morts. Il n'y a pas un seul souffle de vent, un seul bruit sur le lieu. Seuls au loin résonnent les battements de la ville.

Au fur et à mesure qu'elle avance et que les noms, les visages et les lettres défilent, chaque pas se fait plus hésitant, plus compliqué. Alina sait ce qu'elle va découvrir et cela l'effraie.

Une partie d'elle-même aimerait que cette histoire n'ait jamais existé, que tout cela soit faux, y compris les preuves pourtant bien réelles et que tout rentre dans l'ordre si facilement. Oui, ce serait beaucoup plus simple. Pourtant l'autre partie d'elle est intriguée par ce secret, a besoin d'en découvrir les profondeurs, de pouvoir mettre un visage sur ce nom pour pouvoir affirmer que oui, cela a bien eu lieu, un visage pour apaiser la plaie encore à vif du secret tout juste découvert. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle a entrepris ce voyage.

Mais surtout, c'est sa propre réaction qu'elle appréhende. Égoïsme ou narcissisme ? C'est comme si elle s'analysait en permanence, cherchant la raison de la moindre de ses pensées, relevant intérieurement un vice enfoui aux yeux de tous ... Elle se demande comment elle réagira face à cette vérité révélée, aura-t-elle la réaction estimée « juste » ? Et si au contraire ses propres sentiments et pensées les plus profondes l'effrayaient ?

Et les noms continuent de défiler. Après les Lehnart, Leichmann, Lorenz, Lubniz, Lucks, Lukas arrivent les Mansfeld, Margraff, Mayer, Meier, Mohr, Müller ... Müller comme Wanda Müller, mais surtout comme Léonie Müller. À la lecture de ces deux noms, les premières pages du journal lui revinrent en mémoire.

Son téléphone affichait alors 23h15. Elle était restée immobile, contemplant pendant plus d'un quart d'heure la boîte ouverte sur son lit, se demandant si elle devait saisir son contenu ou seulement se contenter d'aller tout reposer, boucler, oublier. Ses yeux avaient fini par se poser sur le journal relié de cuir à l'intérieur de la boîte.

« Elle ne devrait pas » se souvient-elle s'être répété, elle avait pourtant tout de même saisi le lourd paquet, effleuré la couverture, hésité un instant puis tourné la première page, tremblante. C'était écrit en allemand, mais Alina savait le lire, grâce à ses origines.

Le 13 août 1961

Cette nuit, ils ont posé les premières briques.

Synonyme de renouveau, la construction d'un mur annonce souvent la construction d'une maison, d'un foyer, d'un nouveau départ. Pourtant, aujourd'hui, aucune joie, aucune excitation, Berlin est en deuil à mes yeux.

Cette nuit, ils ont posé les premières briques, celles de leur mur synonyme de tristesse, de honte et d'indignation, tandis que j'ai posé les fondements du mien, de mon propre mur, de ma carapace contre cette injure à l'Allemagne : toi, mon journal.

Il n'y a aucune prétention dans mon geste et je sais pertinemment que jamais je ne serai comparée à Zlata Filipovic, Anne Frank ou qui sais-je encore, pour la puissance, l'émotion ou même la complexité de mes écrits et ce n'est d'ailleurs en aucun cas mon but. J'espère seulement m'assurer d'un échappatoire en parvenant à coucher sur le papier ces sentiments qui me submergent,

jouent avec mes nerfs quand, par malheur, j'y pense trop longtemps, j'espère obtenir satisfaction en y arrivant. Je veux également entretenir mon souvenir en immortalisant cette période de ma vie, de notre vie, de l'Allemagne. L'encre une fois couchée sur papier, la mémoire sera assurée.

Comme tu peux le constater, je suis pleine de contradictions en ce jour, d'un côté l'espoir, de l'autre la colère. C'est compliqué pour l'esprit d'évoluer et de grandir dans un monde en crise ; ça torture, ça agace, ça provoque les pensées.

Peu importe, je dois aller rejoindre tante Eva chez elle, on doit discuter « entre grandes » m'a-t-elle dit, sans Léonie, j'espère que ça m'apaisera.

En tout cas, moi, je suis très songeuse pour l'avenir.

Elle avait fait travailler sa mémoire : dans la nuit du 12 au 13 août 1961, la construction du mur de Berlin. Alors, pourquoi ce journal s'était-il retrouvé ici, chez ses parents originaires de Bavière ?

Elle avait tout d'abord été étonnée, avait ralenti sa lecture, fait une pause, était sortie prendre l'air. Elle se disait qu'il n'était pas trop tard pour renoncer à sa lecture, que si le journal avait été dissimulé, c'est qu'il y avait bien une raison. Qui était-elle pour remuer le passé de cette inconnue, volontairement enfoui ?

Seulement voilà, il y avait un nom dans ce journal : Léonie. Étrangement, c'était son deuxième prénom ; Alina Léonie Mansfeld. Ce nom couché innocemment sur le papier conférait au journal une dimension bien réelle et avait attisé la curiosité d'Alina. Peut-être que si la page s'était arrêtée plus tôt elle aurait reposé cette cage à secrets. Seulement voilà. Elle était remontée rapidement, avait tourné, retourné le journal pour trouver des indices et sur la dernière page, ce dont elle se doutait déjà finalement, apparut comme réalité : « *Ce journal appartient à Wanda Müller* ». Sa mère avait gardé son nom de jeune fille en se mariant. D'abord immobilisée par la surprise et le choc que la découverte lui avait procuré, elle n'avait plus été capable de tourner une seule page. Puis presque convulsivement, elle avait poursuivi sa lecture, avidement, découvrant semaines après semaines l'histoire de sa mère, jeune durant l'occupation de Berlin par le bloc de l'Est.

Léonie n'apparaissait plus vraiment au fil des écrits, c'étaient seulement les pensées d'une adolescente que cette société surveillée et contrôlée révoltait, et face à quoi la presque indifférence du père n'arrangeait en aucun cas les choses.

Le 15 mai 1962

Je bouillonne.

Ce mur qui se construit, bouts de verre et barbelés, tandis que nous, nous restons là sans rien faire, à nous laisser piéger comme de vulgaires rats. Papa a rapidement remplacé notre Ford par une Trabant, comme tout le monde ; Papa a vite renoncé à porter des jeans, comme tout le monde. Mais Papa a aussi renoncé à maman. Pas comme tout le monde, pas comme moi. Je bouillonne. Je ne peux accepter de rester là, à ne rien faire tandis que c'est de ma liberté que l'on me prive, de ma mère que l'on me prive, encore. J'ai envie de le secouer, de lui dire : « réveille-toi Papa, ça fait trois ans maintenant ! », car tandis qu'il reste là, à ne rien faire, c'est maman que l'on ré-enferme de l'autre côté, dans son cimetière à l'ouest. Mais vite je me trouve ridicule. Trois ans, c'est trop court pour se remettre de la perte de l'amour de sa vie non ?

Je bouillonne.

Les jours, les semaines, les mois défilèrent ainsi, la colère et la frustration de Wanda grandissant au fil du temps. Puis Léonie refit surface, et Alina comprit.

Le 16 janvier 1963

Aujourd'hui nous fêtons l'anniversaire de Léonie, et quelle fête. Oh oui ! Quelle fête.

Vois-tu, Papa ne s'est toujours pas donné la peine de sortir du lit, pas même pour ce jour. Tu sais, j'ai essayé de le persuader, je suis venue le trouver en début d'après-midi pour lui demander de se préparer pendant que j'allais chercher le gâteau, pour lui demander de faire un effort pour une fois. J'avais tout préparé, je m'étais même occupée de trouver un cadeau, une édition reliée de cuir des Fleurs du mal de Baudelaire, le recueil préféré de Léonie, ainsi qu'une jolie boîte à bijoux en bois peint. J'avais tout préparé, il n'avait qu'à sortir de son lit. Quand je suis venue à lui pour le lui demander, il s'est contenté de hocher la tête sans même m'accorder un regard en répétant « oui, oui Paula » à voix basse, un sourire aux lèvres et observant le portrait de ma mère sur sa table de nuit.

Tu sais, ça me fait tellement mal lorsqu'il m'appelle par son prénom. Je me suis contentée de serrer les poings dans mes poches, de crisper la mâchoire, j'ai fermé les yeux, respiré longuement puis je l'ai regardé en souriant: « ça ne fait rien tu sais, on se débrouillera », et j'ai refermé la porte de sa chambre, doucement.

Lorsque Leonie est descendue, j'étais seule à table et elle n'avait pas l'air surpris.

Quand elle déballa mes cadeaux avec très grande minutie, comme à son habitude, je sentis une grande émotion en elle, de la joie oui, mais mélangée à de la tristesse, qu'elle essayait de me cacher Cela me touchait. Puis Léonie s'est levée, a tranché une première part de gâteau et est allée la déposer sur la table de nuit de Papa: « oui... oui, oui, merci » lui a-t-il répondu dans un hochement de tête, le même sourire aux lèvres, les yeux dans le vide toujours tournés vers le portrait de maman, la voix douce... comme un névrosé. Puis elle en a coupé une seconde et l'a déposée à la place de Maman à table. Elle m'a regardée, a souri, m'a étreinte et elle est retournée dans sa chambre en me soufflant « merci beaucoup, sincèrement ». Une larme avait roulé sur sa joue.

Alors vois-tu, moi, je n'en peux plus, j'ai mal pour Léonie, j'ai mal pour Papa, j'ai mal pour Maman. J'ai mal pour moi, pour nous deux. Ma décision est prise.

Le 2 février 1963

Cela fait maintenant plus d'une semaine que je réfléchis, plus d'une semaine que je tourne et retourne le plan dans ma tête. Un jour il m'apparaît comme tout simplement génial, le lendemain je n'y crois plus une seconde. Cela me torture, je n'en peux plus, il me faut tout simplement y être. Ce mur m'emprisonne comme s'il serrait mon crâne jusqu'à le faire exploser, comme si j'étais un oiseau à qui on avait cloué les ailes au sol, comme si l'on me maintenait la tête sous l'eau. Je ne tiens plus. De l'air.

Le 5 février 1963

Aujourd'hui sera sûrement le jour ou j'aurais eu le plus d'audace dans ma vie. J'ai peur. Et si l'on n'y parvenait pas? Comme tu vois, je suis lucide, je refuse de me laisser aller à ces rêves de liberté à l'ouest, qui pourraient causer notre perte. Nous devons rester attentives, la tête froide, et seulement, alors

seulement quand nous serons de l'autre côté nous pourrons décriper la mâchoire, relâcher nos cheveux, vivre. Ne pas pleurer, ne pas faiblir, toujours fortes. Ne pas penser à Papa, Peter et Eva veilleront sur lui, nous viendrons le retrouver quand tout cela sera fini ; mais, pour le moment, Léonie et moi ne pouvons pas rester dans cette situation, c'est tout.

Je suis allée l'embrasser il y a un instant, prétendant que j'allais dormir chez Eva. Il est resté très silencieux comme à son habitude, seulement cette fois il a tourné le regard vers moi, a plongé ses yeux clairs dans les miens et m'a regardée, un sourire aux lèvres : « Vas-y Wanda, vas-y. » Il savait.

Maintenant, j'attends que Léonie soit prête, elle a bientôt fini tente-t-elle de me crier depuis l'étage, mais sa voix se casse, elle ne finit pas sa phrase : « Égoïste. » Le mot résonne dans ma tête et me heurte de plein fouet Une larme s'échappe, je secoue la tête vivement. La larme s'efface, le mot s'envole.

Lorsque Léonie apparaît au seuil des marches, elle a les yeux rouges. Rien d'important, elle a toujours détesté les départs me rassure-t-elle.

Je la regarde, interdite. D'un hochement de tête, elle m'assure que oui, elle veut toujours, elle est prête.

Je te referme, tu es dans ma besace. Quand je te rouvrirai, le vent caressera mon visage.

Mémorial du Mur, 10 h 06. Elle y était.

Une jeune fille âgée d'à peine 14 ans la regardait, ses yeux clairs presque rieurs plongés dans les siens, ses cheveux blonds encadrant les traits fins de son visage.

Léonie Müller, 12 décembre 1950 – 6 février 1963

Elle ressemble à Hannah. Ce fut la première chose qui frappa Alina et elle resta figée quelque temps sur la photo, sentant les regards interrogateurs des autres visiteurs autour d'elle. Puis elle parcourut les quelques lignes en dessous de la photo : « Léonie Müller est décédée à l'âge de 13 ans, dans la nuit du 5 au 6 février 1963, alors qu'elle tentait de passer à l'Ouest avec sa sœur âgée de 17 ans ». Rapidement les dernières pages du journal lui revinrent en mémoire.

Le 5 mars 1963

Les quatre dernières semaines furent remplies de larmes, de cris, de silence, d'incompréhension, d'incapacité. Aujourd'hui, il faut que j'écrive.

Le 5 février, vers minuit, nous sommes arrivées dans la Zimmerstraße, une rue proche du mur. Nous avions tout préparé, et selon notre plan, il fallait que nous nous cachions dans l'atelier de charpentier qui nous faisait alors face. Nous sommes rentrées, secrètement et avons attendu, cachées, tapies dans l'ombre comme les fugitives que nous étions. Vers 3 heures, nous sommes sorties de notre cachette, nous n'avions plus maintenant qu'à sauter par la fenêtre, de l'autre côté, juste entre la première ligne de barbelés et le mur, la « death strip ». Quelques mètres seulement nous séparaient alors de la liberté. « Un, deux, trois, une grande prise d'élan, Léonie me ferait la courte échelle, je l'aiderais à monter, un deuxième saut avec précaution et nous serions libres ». Tout était parfaitement clair dans ma tête, mais pourtant je ne relâchais rien de ma concentration. Tout s'était certes parfaitement déroulé jusqu'alors, mais le plus dur restait à faire.

Quelques mètres seulement et nous étions libres, et nous aurions été libres. En effet, le plus dur restait à faire.

Nous avons bien sauté dans la « death-strip », comme prévu, mais voilà, les gardes étaient à l'affut, même au beau milieu de la nuit.

Rapidement nous avons couru vers le mur, Léonie m'a aidée à me hisser, et tout en sortant ma pince je l'ai aidée à mon tour. « Pas encore prises », me répétais-je, tout fonctionnait. Nous étions alors toutes deux sur le mur, tentant de nous frayer un passage à travers les barbelés. C'est à ce moment que nous fûmes prises pour cible par les balles. Tout est allé si vite.

Il était prévu que je saute la première et que je la réceptionne. J'ai donc sauté, ne pensant à rien, arrachant mon pull et quelques bouts de peau contre les barbelés, me fracturant le poignet gauche à l'atterrissage. Je souriais, j'étais libre.

Puis j'ai levé la tête, prête à recevoir ma sœur. Un coup a retenti. Elle me regardait. Son corps s'est contracté un instant, déformant son visage, mais rapidement elle est apparue comme paisible. Elle m'a adressé son plus beau sourire, il semblait pur, elle paraissait presque sereine. Elle m'a adressé son plus beau sourire. Puis elle est retombée de l'autre côté, dans un bruit sourd.

Alina a fermé les yeux, rapidement chassé une larme qui menaçait, puis elle est partie. Elle est allée au cimetière, non loin de la Spree, et a trouvé la tombe. « *Ici reposent Klaus, Franziska et Léonie Müller* ». Ils se sont retrouvés.

Maintenant il est temps de rentrer. Le voyage touche à sa fin.

Et maintenant, la voilà à Strasbourg de nouveau, embrassant sa mère et lui tendant le journal que cette dernière attrape de la main droite. Les deux femmes se regardent, souriantes malgré tout. L'une est soulagée, enfin délivrée de son secret, l'autre encore sous le choc, déconcertée. Le voyage l'a épuisée.

Quelques pages plus loin, le journal se terminait ainsi :

*« Faut-il partir ? Rester ? Si tu peux rester, reste.
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit,
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste.*

[...]

*Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons ! »*

Le voyage, C. Baudelaire, Les Fleurs du mal.

LAURELINE GIRARD
Prix Lycées 2015

VOYAGE EN ANGLETERRE

Avril 2015

Monsieur et Madame Chatillon viennent d'acquérir une nouvelle maison dans la ville de Saint-Brieuc. Ils ont eu un coup de cœur pour cette demeure rustique cachée au creux d'un jardin calme et fleuri. Cette maison a une histoire, ils en sont certains, et ils s'y sentent bien. Ils sont heureux de s'y installer avec leurs deux enfants. Ils entreprennent des travaux afin de la moderniser. Tout en gardant le caractère de cette maison, ils veulent la mettre à leur goût et lui apporter plus de confort. En retirant le parquet vermoulu à l'étage, Madame Chatillon découvre une vieille boîte en métal, toute rouillée, coincée en-dessous du parquet. Elle pense tout de suite à un trésor. Toute excitée, elle appelle son mari. Ils réussissent à dégager l'objet et à l'intérieur trouvent un vieux cahier. Il s'agit du carnet de voyage dans lequel Louis Guilloux raconte les vacances d'été qu'il a passées en Angleterre chez son oncle en 1914.

Intrigués par leur découverte, les nouveaux propriétaires s'installent confortablement dans un vieux canapé poussiéreux et commencent la lecture du « carnet de voyage de Louis Guilloux ».

10 juin 1914. La lettre de l'oncle Will

Aujourd'hui, nous avons reçu une lettre d'Angleterre de mon oncle Will. Au fur et à mesure que mon père nous en lisait le contenu, je sentais monter en moi une joie indescriptible. Mon oncle m'invite à passer deux mois chez lui en Angleterre. Il explique qu'il me faudra prendre le *Devonia*, ce magnifique bateau à vapeur, qui fera deux escales dans les îles britanniques de Jersey et Guernesey, avant d'arriver à Plymouth. Tous ces noms exotiques évoquent pour moi l'aventure et l'excitation me gagne. Mais ma joie est de courte durée, car mes parents sont inquiets à l'idée de me laisser entreprendre seul ce voyage. Ils n'ont jamais quitté la Bretagne, et un tel voyage est pour eux source d'inquiétude. Ils imaginent toutes les choses

horribles qui pourraient m'arriver. Le *Devonia* pourrait faire naufrage, lors d'une monstrueuse tempête. Et ma mère se demande ce qui se passerait si je tombais malade en Angleterre. Comme s'il n'y avait ni médecin ni médicament de l'autre côté de la Manche!

Comment peuvent-ils refuser que je parte? Après tout si on ne prend aucun risque dans la vie, on ne fait rien! Pour les convaincre d'accepter, je n'ai cessé de leur donner tous les arguments en faveur de ce voyage. Je découvrirai un autre pays et une autre culture, je ferai des progrès en anglais et je rencontrerai enfin mes cousins et ma tante. Et puis je n'aurai certainement pas d'autres opportunités avant longtemps. Ce pays m'a toujours attiré et de plus mes notes en anglais sont excellentes.

Devant mon obstination à partir, mes parents ont cédé au dîner.

11 juin 1914. Les préparatifs du voyage

Je décide de consacrer du temps après le lycée pour préparer mon voyage. Je redouble d'efforts en anglais afin de pouvoir communiquer le mieux possible avec ma famille. J'ai envie de fabriquer, à l'aide de mon canif, un petit cheval en bois pour mon petit cousin et je choisis quelques unes de mes plus belles billes pour celui qui a mon âge. Demain, je recopierai avec soin la recette des crêpes pour ma tante, et ce week-end je remplirai une petite bouteille de sable et ramasserai des coquillages de nos plages pour mon oncle. Cela lui rappellera la France qu'il a quittée depuis déjà plus de vingt ans.

1^{er} juillet 1914. Veille du départ

C'est la veille de mon départ, je n'arrive pas à fermer l'œil tant je suis à la fois excité et un peu inquiet. Je me lève et vérifie pour la dixième fois que je n'ai rien oublié dans mes bagages. Au milieu de mes vêtements j'ai déposé tous les cadeaux que j'ai préparés. Ils sont bien emballés. J'ai bien mon dictionnaire bilingue, mes crayons pour noter tous les détails de mon périple, ainsi que la photo de mes parents que je dois remettre à mon oncle de leur part. Et je te glisse au dernier moment, cher carnet!

2 juillet 1914. *Le grand périple*

Ce matin, ma mère m'a préparé un petit déjeuner consistant et des provisions en quantité pour mon voyage. Mon père, cordonnier, m'a offert une paire de nouvelles chaussures qu'il a fabriquées en secret. Toutes ces attentions m'ont ému. J'ai ressenti à cet instant tout l'amour de mes parents.

Sur le quai d'embarquement nous avons découvert le *Devonia*. La taille de ce bateau à vapeur est impressionnante. Avant d'embarquer j'ai tendrement serré mes parents contre mon cœur puis je suis monté sur le pont. Le sifflet annonçant le départ a retenti au même moment. Les fumées de vapeur s'échappaient des grandes cheminées et la grande roue s'est mise à tourner. Le bateau s'éloignait du port et je voyais mes parents rapetisser jusqu'à devenir de petits points à l'horizon. J'ai un petit pincement au cœur mais je ne suis guère triste.

À quinze ans, j'ai la chance de voyager et je compte bien profiter de cette expédition. En route pour la découverte du *Devonia* ! Je veux absolument comprendre comment fonctionne cette terrible machine. J'ai bien étudié l'effet que produit la vapeur sur les pistons en cours de sciences, mais maintenant je veux comprendre comment cela fonctionne en vrai. Aujourd'hui, j'ai eu la chance de rencontrer Paul qui est mousse sur le navire. Il a le même âge que moi. Durant ses pauses, il m'explique la mécanique du bateau. Il m'a même conduit à la salle des machines. C'est impressionnant. Il y fait une chaleur étouffante et les pistons font un bruit assourdissant. J'ai partagé avec lui les casse-croûte que ma mère m'a préparés ce matin.

Quelques heures plus tard nous avons accosté à Jersey, au port Saint-Héliier où quelques passagers sont descendus. On y a déchargé des marchandises et je n'ai pas perdu une miette de toutes ces manœuvres. Ce spectacle m'a enchanté.

Je suis maintenant en territoire britannique car les gens parlent anglais. Je tends l'oreille pour essayer de comprendre les conversations. Je suis déçu, car je comprends bien quelques mots par-ci par-là, mais pas grand chose à vrai dire.

Cette nuit, nous avons largué les amarres. Une tempête s'est levée. La mer s'est déchaînée et j'ai eu le mal de mer. Paul, lui, riait aux éclats. D'après lui, je ne ferais pas un bon mousse. Je suis retourné dans ma cabine

car le roulis et le tangage me donnaient mal au cœur. Je n'ai rien vu de l'escale à Guernesey car j'ai fini par m'endormir.

3 juillet 1914. Arrivée dans ma famille

Nous approchons maintenant des côtes de Plymouth et je suis en pleine forme. La côte est découpée et de loin je trouve que cela ressemble beaucoup aux côtes bretonnes. Je suis accueilli par un petit crachin, mais je ne suis pas dépaycé par ce détail.

Ma famille m'attend sur l'embarcadère. Je reconnais mon oncle qui ressemble comme deux gouttes d'eau à mon père. Je fais la connaissance d'Elizabeth, ma tante, de John et Peter mes cousins. Nous avons fait le voyage jusqu'à leur ferme en calèche. L'intérieur est ravissant et chaleureux. Pendant que j'installe mes affaires dans la chambre de mes cousins, Elizabeth nous a préparé un thé, comme seuls les Anglais savent le faire. Pour ma venue, elle a confectionné des *scones* et toutes ces douceurs me font oublier la fatigue de la traversée. Nous sommes ravis de faire connaissance. J'ai remis à chacun les petits cadeaux que j'ai apportés et je crois que ça leur a fait plaisir.

Ils m'ont posé des questions sur mes parents, mon voyage, mais le vocabulaire m'a manqué pour leur dire tout ce que je voulais. Heureusement mon oncle m'a servi d'interprète. Ce soir, en allant me coucher, je pense déjà à mes futures découvertes. À vrai dire j'ai dû m'endormir rapidement.

4 juillet 1914. Mon séjour en Angleterre

Elizabeth est généreuse et affectueuse. De plus elle cuisine merveilleusement bien. Qui a dit que la cuisine anglaise n'existe pas ! Elle me fait découvrir des plats que même ma mère n'aurait pas imaginés comme du gigot à la menthe, de la gelée au citron ou des *apple pies*.

Mon oncle Will, bien qu'il ressemble physiquement à mon père, n'a pas du tout le même caractère. C'est un bon vivant qui aime faire la fête. Dans la journée, il s'occupe de son élevage de moutons.

Ce matin, avec mes cousins, nous nous sommes levés de bonne heure pour l'aider à s'occuper de ses animaux. C'est amusant mais fatigant.

John est un petit garçon de six ans très vif. Il commence à lire et est tout content de me montrer ses progrès dans son livre de lecture. Grâce à ses livres d'écolier, j'apprends beaucoup de nouveaux mots.

Peter a le même âge que moi. Il est très curieux et me pose des questions sur la France. Je l'ai invité à venir chez moi quand il le pourra. Peter est très sociable et a beaucoup d'amis à Plymouth. D'ailleurs il me les présentera demain et nous irons à la plage. J'ai déjà hâte d'y être.

5 juillet 1914. Sortie à la plage de Plymouth

L'étendue de sable où nous sommes ressemble à une petite crique protégée des vents par des falaises. Nous sommes une petite bande de six. Il y a Wendy, Mary, Hellen et Jack. Nous improvisons un petit barbecue sur la plage et je goûte pour la première fois des chamallows grillés.

Je suis l'attraction de cette journée, le petit frenchy. Nous jouons aussi au football et grimpons sur les rochers. Cette insouciance est souvent gâchée par les conversations lors desquelles nous commentons l'actualité. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ont déclaré la guerre à la Serbie. Tout cela nous paraît bien loin, mais les adultes semblent inquiets.

6 juillet 1914. Visite de Plymouth

Le jour suivant, nous visitons Plymouth. Mary et Hellen habitent le Barbican, dans une rue près du vieux port. Ce quartier est pittoresque et très vivant. Je suis émerveillé par ce lieu. Jack nous guide vers la citadelle royale qui a été construite pour défendre le port des attaques navales. Cette ville a un passé chargé d'histoire et tout cela éveille ma curiosité. Wendy, quant à elle, nous a rejoint plus tard car elle aide ses parents dans la boulangerie familiale.

J'aime bien Wendy. Elle est jolie et sensible. Elle a une belle chevelure châtain qui encadre son doux visage et de jolis yeux verts pétillants. On dirait deux émeraudes. Nous avons les mêmes passions pour la lecture et l'écriture. Elle en anglais et moi en français. Elle m'a indiqué ses auteurs préférés et moi les miens. Je ne manquerai pas d'emprunter quelques ouvrages à la bibliothèque à mon retour.

15 juillet 1914. Je crois que je suis amoureux

Depuis quelques jours, je suis volontaire tous les jours pour aller acheter le pain. Je dépense mon argent de poche pour m'offrir des petits muffins. Dès que je vois Wendy mon cœur bondit dans ma poitrine et je sens mes joues rougir. Peter m'a dit que Wendy lui a confié que je suis « *cute* » ce qui signifie d'après lui que je lui plais.

Certains jours elle ne peut pas venir avec nous car ses parents ont besoin d'elle. Nous organisons tout de même des sorties et les jours défilent ainsi.

20 juillet 1914. Découverte de mon premier roman anglais

Wendy m'a donné l'un de ses livres préférés. Il s'agit de *Jane Eyre* de Charlotte Brontë. Ce soir je l'ouvre pour le lire. Elle m'a fait une dédicace. Elle espère que je l'apprécierai autant qu'elle. Je le lis doucement avec mon petit dictionnaire à côté de moi pour être certain de bien tout comprendre.

Tous les soirs j'en lis quelques pages et à ma grande surprise j'adore lire en anglais.

31 juillet 1914. Ma première soirée au pub

Ce soir, mon oncle et ma tante ont accepté que nous sortions au pub, à condition de ne pas rentrer trop tard. Ils sont vraiment « *cool* ». C'est comme un bar. Nous buvons une bière et des marins chantent. Wendy s'est assise à côté de moi. Je suis intimidé, mais la soirée est merveilleuse, comme dans les contes de fées. Je suis simplement heureux et je profite de ces instants magiques. Grâce aux progrès que j'ai faits en anglais j'arrive à suivre les conversations. Mes amis essayent de me faire deviner les mots que je ne comprends pas, en les mimant ou en les expliquant différemment. C'est souvent amusant. Je peux d'avantage communiquer avec Wendy, lui raconter mes journées, ou ce que je pense du livre qu'elle m'a prêté. La soirée finie, nous raccompagnons les filles chez elles et nous rentrons à la maison.

1^{er} août 1914. Effroyable nouvelle

Les moments précieux de la nuit dernière devaient être les derniers car aujourd'hui, nous apprenons par la radio que la France mobilise ses hommes et entre en guerre contre l'Allemagne. Nous décidons que je rentrerai chez

moi dès demain. Mon père sera sûrement mobilisé et je ne veux pas qu'il parte avant mon retour. Une grande tristesse m'envahit soudain.

Oncle Will envoie un télégramme à mes parents pour leur annoncer mon retour ainsi que l'heure d'arrivée du *Devonia*.

2 août 1914. Retour précipité

Ce matin, au moment du départ, mes amis sont venus me saluer. Wendy me dit au revoir. Elle a préparé un petit panier avec les muffins que j'aime tant. Elle dépose un baiser sur mes lèvres et me laisse partir. Une larme coule sur sa joue. Je sens l'émotion me gagner. Je pleure aussi. Je remercie ma famille de m'avoir si gentiment accueilli. Je promets de revenir et de ne jamais les oublier. C'est assez terrible de se quitter sur une note d'inquiétude. Que va-t-il se passer maintenant ?

Ainsi s'achevait le journal de Louis Guilloux. Conscients de détenir un document précieux pour la famille Guilloux, les Chatillon décidèrent de lui remettre ce témoignage.

Ils avaient été émus à la lecture de ce carnet et ne doutaient pas que les petits-enfants et les arrière petits-enfants de Louis Guilloux le seraient aussi. Ils avaient hâte de rencontrer ses descendants afin de connaître la suite de ce journal. La fin de ce récit avait éveillé la curiosité des Chatillon. Ils aimeraient avoir des réponses à leurs questions : *Le narrateur avait-il revu Wendy ? Son père a-t-il été mobilisé ? A-t-il survécu à la guerre ? Comment Louis Guilloux et sa famille ont-ils vécu pendant la Grande Guerre ? Est-il retourné en Angleterre ? Est-ce la lecture du livre offert par Wendy qui lui a donné envie, par la suite, de traduire plusieurs romans anglais ?*

Un rendez-vous a été fixé entre les deux familles. Les Chatillon devront patienter quelques semaines avant d'obtenir des réponses à leurs questions et les Guilloux avant de découvrir le journal de leur ancêtre.

LLEWELYN MADERN

Prix Collèges 2015

22^e Prix Louis Guilloux des jeunes

La Société des Amis de
organise son vingt-deuxième
Guilloux des Jeunes, qui a pour objectifs de
de cet écrivain et d'attirer
générations à lire son

Sujet proposé :

Louis Guilloux a participé à l'accueil des réfugiés espagnols, allemands, autrichiens, juifs à Saint-Brieuc dans les années qui ont précédé la Seconde Guerre Mondiale déclarée en septembre 1939. En témoignent de nombreux extraits de son œuvre.

Saint-Brieuc, 1937, camp des réfugiés espagnols¹ :

Dans ce lieu infect et glacé, offertes à la morsure des rats, au venin des araignées, à la contagion de la rougeole, de la coqueluche, de la gale, la mère et l'enfant sur une paille, cachées dans un amas d'habits qui leur tient lieu de couverture. Et la mère sourit ! Elle sourit, en découvrant pour nous le petit visage de l'enfant. Alentour l'effroyable spectacle de misère et d'abandon. (*Carnets, 1921-1944*²)

– N'est-ce pas un grand péché, demandai-je [*au pasteur*³], que de contraindre les pauvres gens à l'exil ?

– C'est un grand péché me répondit-il. Il me semble qu'un des premiers droits humains est celui d'avoir une patrie. (*Le Jeu de patience*²)

Les Juifs non plus on ne voulait pas les laisser vivre. (...) Ils étaient arrivés chez moi. Ils n'avaient pas d'autre adresse que la mienne. Ils avaient déjeuné à la maison et, pendant le déjeuner, le père Goldstein avait eu une ... crise. Brusquement, il s'était mis à trembler comme de ma vie je n'avais jamais vu trembler personne : de tout son corps. Des larmes énormes ruisselaient sur ses joues. « J'avais une patrie ! » (*Le Jeu de patience*²)

1. Camp des réfugiés espagnols situé à Saint-Brieuc dans la vallée du Gouédic.
2. Louis Guilloux, *Carnets*, 1978. *Le Jeu de patience*, roman, 1949. Éditions Gallimard.
3. Le pasteur, personnage inspiré par le pasteur Crespin, engagé avec Louis Guilloux dans l'aide aux réfugiés.

2016

JADDATY

“Et maintenant, c’est la fin ... Pas la fin du cauchemar, ni de la souffrance ... ni même celle de la peur. C’est seulement la fin de l’histoire. Parce qu’après, il n’y a plus rien à dire, il n’y a plus d’espoir, tout simplement plus de vie. Et que tout le monde veuille absolument savoir ce qu’il advient de James, d’Émilie, ou bien même de Samir n’y change rien. Car que peuvent-ils devenir après ça ? Chacun peut bien imaginer ce qu’il veut ... Qu’ils aient réalisé leurs rêves, qu’ils aient retrouvé une patrie et que désormais tout ira bien. Mais la vérité c’est qu’il n’y a plus rien. Que tout ce qui les faisait tenir debout jusque-là, l’espoir, l’amour, la colère, s’est effondré, qu’ils n’ont plus rien à quoi se raccrocher. Ils vivront oui, mais tels des corps vagabonds à la recherche d’une âme, en observant le monde comme s’ils n’en faisaient déjà plus partie. Sans amis, sans famille, sans patrie...”

Oui ... J’ai peut-être, je dis bien peut-être, un peu exagéré en écrivant cela. Mais ça sonnait tellement juste à mes oreilles. Pour moi, c’était exactement ce que je ressentirais s’il m’arrivait de perdre tout ce à quoi je tenais. J’avais écrit ce court texte en m’inspirant d’un fait divers arrivé quelques jours plus tôt : une mère et son jeune fils condamnés à l’exil par un groupe de talibans qui venaient d’exécuter le mari. Je me souviens m’être demandé où elle pourrait bien aller. Une femme seule avec son enfant, qui ne parlait que son dialecte et qui ne savait sûrement ni lire, ni écrire. Qu’allait-elle devenir, ayant perdu tout ce qui représentait sa vie ? Mais le pire, c’est que la majorité des femmes de mon pays sont dans ce cas-là. Et ça, c’était le plus dur à encaisser.

Maintenant je sais à quel point ce que j’avais écrit est faux. Pas mieux, ni pire ... juste différent. Et pour tout vous dire, j’aurais préféré ne jamais le savoir.

Il n’y a pas eu de moment précis où “tout a commencé”. Ça c’est une phrase toute faite pour les histoires qui se terminent bien.

J'habitais dans une maison non loin du centre de Kaboul, la capitale de l'Afghanistan. Nous n'étions pas extrêmement riches, mais nous avions quelques moyens. Mon père était médecin et ma mère était institutrice dans une classe de petites filles : elle leur apprenait les bases de la lecture, de l'écriture, du calcul, et même quelques notions d'anglais, une langue qu'elle maîtrisait très bien. Je vivais en plus, avec mes deux sœurs, ma grand-mère et la sœur de mon père, veuve sans enfants, elle n'avait nulle part où aller. Nous nous en sortions plutôt bien, bien que Kaboul soit une ville instable, comme le pays tout entier en fait. Avec ses dizaines de dialectes, ses deux langues officielles et ses différentes ethnies, disons que c'est un pays très mélangé. Nous étions pachtounes, je parlais donc pachto mais aussi le persan, la deuxième langue afghane et je me débrouillais en anglais (grâce à ma mère).

Pour la majorité des familles, se nourrir y est difficile. Et l'accès aux soins, en particulier pour les femmes est très complexe. Pour donner quelques chiffres, l'espérance de vie y est d'environ quarante-cinq ans et la mortalité infantile y est très élevée. Et en plus de son passé chargé, d'un gouvernement qui ne se détache pas des traditions et des nombreux attentats organisés par les groupes talibans, la vie là-bas est assez dangereuse.

Mais bien que nous nous sentions concernés, ça arrivait toujours aux autres n'est-ce pas ? Nous n'habitons pas un quartier à risque et n'avions jamais vécu d'attentats de près. Nous faisons même attention, par exemple ma mère ne restait jamais longtemps seule à l'extérieur. Et évidemment toutes les femmes de la maison sortaient voilées. Nous étions une famille musulmane, comme les quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la population afghane. Mais aucun de nous n'était vraiment pratiquant et le plus surprenant c'est que la moins croyante de la famille était ma grand-mère. On aurait pu croire l'inverse, ayant reçu une éducation plus stricte et plus proche des traditions quand elle était jeune. Mais la vérité c'est que c'était grâce à elle que mon père avait reçu une bonne éducation et qu'il était devenu médecin, que mes deux sœurs étaient allées à l'école plus longtemps que la moyenne et que j'étais sur le point d'intégrer un lycée anglais. Si elle n'avait pas insisté pour que nous fassions des études, mes parents ne nous auraient sûrement pas envoyés à l'école si longtemps. Enfin, surtout pour mes sœurs. Les filles ne vont pas souvent plus loin que quatre ou cinq ans d'études ici. Si elles en font. Et pour un garçon, atteindre le lycée, comme

moi était rare. Ça prouve bien que l'on vivait encore dans la peur des extrémistes et qu'on ne se détachait pas des traditions. Et encore, on avait de la chance de vivre en ville. Les talibans y sont moins présents et nous y étions un peu plus libres mais dans les campagnes, les femmes ne vont pas à l'école, ne peuvent pas sortir seules et se voilent entièrement des pieds à la tête. Au moins ici, mes sœurs ont pu aller à l'école même si mon père ou moi les accompagnons quand elles sortent. Pas parce que nous adhérons au radicalisme, loin de là, mais pour les protéger. Combien de fois des femmes ont été humiliées et battues parce qu'elles ne portaient pas de voile ou qu'elles écoutaient de la musique.

J'ai toujours rêvé de partir de mon pays pour découvrir de nouvelles cultures, des peuples non opprimés, voir à quoi ressemble un pays en paix. Je n'aime pas utiliser ce mot mais c'est ce que je voulais : fuir. Mais tellement de choses me retenaient : ma famille, mes amis, ma culture ... Et puis je voulais me battre pour mes sœurs, comme ma grand-mère. Je buvais ses paroles à chaque fois qu'elle parlait. Elle était si intelligente, si libérée, si ... européenne pourrait-on dire. Son histoire me passionnait, surtout parce qu'elle me paraissait impossible, moi qui avais grandi dans la peur et la guerre. Elle me donnait espoir. Certains soirs, ma petite sœur, Nour, lui demandait de nous la raconter :

– Allez, s'il te plaît, Jaddaty, raconte-nous ton histoire !

– Habybaty, tu l'as entendue des dizaines de fois !

– Je t'en prie, raconte-nous la paix.

– D'accord, c'est bon ... Je suis née sous le roi Mohammed Zaher Chah.

Les quarante ans où il a régné ont sûrement été les meilleurs pour l'Afghanistan, enfin de mon point de vue. Ma famille était originaire de Farah, une grande ville dans le sud-ouest du pays. Comme vous je vivais avec mes parents et mes grands-parents. La famille a toujours été très importante pour nous. Ils étaient tous très croyants. Nous nous rendions très souvent à la mosquée et les femmes de la famille portaient toutes le hijab. Et ma grand-mère le tchadri, une sorte de burqa mais qui laisse voir les mains, le bas des jambes et qui est souvent ouverte sur l'avant. C'était plus une tenue traditionnelle qu'autre chose. Mais attention ne la confondez surtout pas avec la burqa moderne que les femmes ont été obligées de porter sous le régime taliban et qu'elles portent encore aujourd'hui, la plupart par peur.

Elle a d'ailleurs été inventée il y a une vingtaine d'années ; pour moi elle n'a rien d'un symbole musulman. Personnellement je l'ai brûlée et si je pouvais sortir sans voile, je le ferais, vous savez ! Tout ça pour dire que ma famille était assez proche de la religion mais comme la majorité de la population. Nous n'étions sûrement pas radicaux, d'ailleurs ça n'existait pas tout ça. Encore une belle idiotie qui est apparue il n'y pas longtemps. Bon ..., je reprends. Donc ce Mohammed Zaher Chah qui était au pouvoir avait fait ses études en France, il était très ouvert d'esprit et c'est lui qui a encouragé l'éducation et l'émancipation des femmes et surtout qui nous a donné le droit de ne pas porter le voile. Vers mes huit ans, mes parents m'ont inscrit dans une école et j'y ai été pendant cinq ans. Ensuite, j'ai voulu intégrer le collège mais mes parents ont refusé, principalement parce qu'ils manquaient de moyens. Mais j'étais plutôt douée et mon professeur a insisté pour que je continue mes études. Je me suis donc inscrite dans un petit collège et j'y ai été pendant trois ans. J'ai donc fini mes études à seize ans, je voulais partir dans une université à Kaboul, c'était mon plus grand rêve mais c'était hors de question. Je devais rester à la maison pour aider mes parents. J'ai donc attendu trois ans et je suis partie. Ce n'était pas vraiment une fugue, ils devaient se douter de mon départ imminent. Je ne leur ai pas dit au revoir, j'étais sûr que je les reverrai ... et je les ai revus ! Je me suis donc rendue à Kaboul sans trop savoir comment je m'en sortirais une fois sur place. Mais les paroles de notre roi me rassurait. J'étais sûre de m'en sortir ! J'ai fait quelques recherches sur les universités et après m'être demandé vers quoi je pourrais m'orienter, médecine, littérature, droit, j'ai enfin trouvé ce que je voulais faire : politique. Je voulais être conseillère auprès des futurs rois, sans savoir que Mohammed serait le dernier. Mais j'avais étudié les pays occidentaux et leurs républiques et ça me faisait rêver. Restait une question : comment financer mes études. Je n'avais pas un sou. J'ai alors cherché du travail mais je n'avais pas de diplômes et malgré tout beaucoup d'employeurs me refusaient pour des petits boulots parce que j'étais une femme. Je m'acharnais à chercher sachant que ça ne suffirait même pas à payer entièrement mes études. J'étais découragée. Puis j'ai rencontré un homme.

– Grand-père ! l'interrompait Nour, les yeux brillants.

– Oui, Abdel. Je lui ai raconté mon histoire et il m'a promis de m'aider. Son père avait de l'argent et il m'a dit qu'il voulait bien me faire un prêt

que je lui rembourserais quelques années plus tard. J'étais étonnée qu'un homme veuille bien faire un prêt à une femme surtout pour qu'elle puisse faire des études. Mais c'était une preuve de l'avancée que faisait peu à peu notre pays. Je me suis donc inscrite à l'université qui me faisait rêver. Le soir, veille de la rentrée, j'étais avec Abdel dans un café et mon attention a été retenue par la télévision. En gros titre était écrit : "*Le port du voile rendu non obligatoire par Mohammed Zaher Chah*". Sur le moment, je n'ai pas vraiment réagi. J'y ai pensé toute la nuit et le lendemain, je me suis rendue en cours les cheveux au vent sans rien pour les couvrir. Sur mon chemin les passants me regardaient avec un air réprobateur mais j'ai haussé la tête. J'étais une femme, je l'assumais et je n'avais pas à me cacher. Depuis je n'ai plus touché à un voile jusqu'à ce que les talibans arrivent ! Et je n'ai remis les pieds dans une mosquée que lors de mon mariage avec Abdel. Et j'ai toujours fait de mon mieux pour défendre mes idées. Allez, au lit maintenant."

Ma grande sœur, Aldjia, n'allait plus à l'école depuis quelque temps déjà, seule Nour continuait à y aller. Mais malheureusement, c'était sa dernière année. Et elle avait beau insister, mes parents se faisaient trop de souci pour elle. Les talibans avaient déjà retrouvé des filles continuant leurs études malgré leur âge, et je ne souhaitais leur sort à personne. La situation était si tendue que ma mère envisageait même de quitter son travail d'institutrice.

Puis la fin de l'année est arrivée j'ai été accepté dans le lycée anglais pour lequel j'avais fait une demande. J'en étais ravi.

Puis, pendant l'été, Aldjia a disparu de plus en plus souvent. Vers la fin du mois d'août, elle nous a rassemblé pour nous annoncer qu'elle avait rencontré un certain Tarik et qu'elle souhaitait nous le présenter. Nour, qui était très proche de notre sœur mais qui n'était pas au courant, s'est fâchée sur le coup puis a dit avoir hâte de le rencontrer.

Une semaine plus tard une femme en burqa et un homme ont débarqué chez nous. Nous n'avions aucune idée de qui ils étaient jusqu'à ce que la femme prenne la parole :

- Je vous présente Tarik. Nous nous sommes mariés hier.
- Aldjia ? C'est toi ? demanda Nour.
- Bien sûr Habybaty !
- Mais pourquoi portes-tu ça ? demanda-t-elle la voix tremblante.

Nous étions tous choqués. C'est la première fois depuis la fin du régime taliban que je voyais ma soeur en burqa. Et en plus elle s'était mariée sans nous l'annoncer. Je voyais mes parents et ma grand-mère se lancer des regards perdus. C'est là que ce Tarik intervint :

– Elle porte le voile intégral car c'est une bonne croyante qui respecte le Coran. Et qui comprend sa place dans la société.

– Mais Aldjia ... Tu ne l'as jamais porté ... et pourquoi tu ne nous as rien dit pour ton mariage? demandais-je.

– Parce que vous ne m'auriez jamais donné votre accord.

– Et pourquoi? L'interrogea mon père. Parce que c'est un Taliban n'est-ce pas? dit-il tout haut en confirmant ce que personne ne voulait croire. Eh bien tu avais raison! Et je ne crois pas être le seul à désapprouver. Ce n'est pas comme cela que nous t'avons élevée. Pourquoi as-tu fais ça?

– Je l'aime babaan. Je veux rester avec lui.

– Même si cela implique de te radicaliser? Dans ce cas, ne m'appelle pas ton père car tu n'es plus ma fille.

– C'est vous qui l'avez éduquée dans le péché, dit Tarik. Vous n'êtes pas digne de notre religion.

Je n'avais jamais vu autant de rage dans les yeux de mon père. Et je le comprenais. Voilà, ça nous était arrivé aussi au final. Pas d'attentats ni d'enlèvement. Non, ils avaient fait pire. Ils avaient retourné un membre de notre propre famille contre nous. Mais celle qui m'inquiétait le plus était Nour. Elle regardait dans le vide et des larmes coulaient de ses yeux. Quand Aldjia lui caressa tendrement la joue avec sa main gantée elle la repoussa violemment. Elle releva la tête et asséna :

– Où est ma soeur?

– Je suis là Habybaty.

– Non! Je ne suis pas ta chérie! La personne qui se cache derrière ce grand tissu noir n'est pas ma soeur.

– Si. Je te jure, Nour, c'est moi.

– Comment pourrai-je le savoir? Je ne vois même plus ton visage! Ma soeur est morte. Asphyxiée derrière sa burqa. Étouffée par sa religion. Utilise la métaphore que tu voudras, mais tu as compris l'idée. Tu n'es plus rien pour moi.

Je ne me souviens plus vraiment de la suite des événements mais je sais qu'il sont partis et que Tarik nous a dit qu'Allah nous maudirait ou quelque chose du genre. C'était la dernière fois que je vis ma sœur. Nour ne quitta pas sa chambre la semaine qui suivit. Tout le monde était accablé mais je crois qu'elle était la plus touchée. La semaine avant la rentrée est passée très lentement et péniblement.

Le jour J, je me suis vite levé après la sonnerie de mon réveil. Pour la première fois depuis des jours mes premières pensées n'allèrent pas vers Aldjia. J'espérais que ce jour serait un nouveau départ. Mais j'étais loin d'imaginer ce qui allait arriver. En descendant dans la cuisine je suis tombé sur Nour, buvant un thé. Elle était maquillée, portait des bijoux, un débardeur et un short. Je ne sais même pas où elle avait trouvé ces vêtements. Je me rappelle lui avoir demandé ce qu'elle faisait comme ça. Elle ne m'a pas tout de suite répondu.

Puis elle s'est levée et a ouvert la porte de la maison avant de déclarer :

– Je vais à l'école.

J'en suis reste bouche bée. C'est quand elle a enlevé le voile qu'elle portait sur sa tête que je suis sorti de ma torpeur. Je l'ai retenu par le bras et j'ai dit alarmé :

– Tu ne peux pas sortir comme ça ! Regarde-toi. Tu ne vas pas faire deux pas dehors avant d'être arrêtée !

– Je cours vite.

– Mais tu n'es même pas inscrite dans une école. Que crois-tu qu'il va t'arriver ? Les talibans vont t'humilier et te battre. Voire pire.

– Au moins elle paiera. Elle verra que le côté qu'elle a choisi a tué sa sœur.

– De qui tu parles ? dis-je, même si je me doutais déjà de la réponse.

– Aldjia !

– Je ne peux pas te laisser faire ça, Nour !

C'est alors que mon père a débarqué dans la cuisine. Le temps que je me retourne pour le regarder, elle s'était enfuie. Nous nous sommes tout de suite mis à la poursuivre, mais, comme elle l'avait dit, elle courait vite et on l'a perdue de vue. Nous sommes rentrés tout paniqués pour prévenir le reste de la famille. La réaction de ma mère n'a pas du tout été ce à quoi

je m'attendais. Elle s'est retournée vers ma grand-mère et l'a frappée au visage. Nous sommes tous restés figés de stupeur.

– C'est de ta faute tout ça. Si tu ne lui avais pas mis tes sales idées dans la tête elle ne serait jamais sortie comme ça ! Nous ne sommes plus à ton époque, tout ça est fini ! Mais pourquoi donc leur as-tu fait croire à une vie qu'ils ne peuvent pas avoir !?

Elle nous a tous observés un moment avant de sortir précipitamment. J'ai regardé ma grand-mère d'un air interrogateur mais elle m'a dit que pour l'instant le plus important était de retrouver Nour, que l'on réglerait tout ça plus tard. Je ne suis pas allé au lycée ce jour-là. Ni les suivants d'ailleurs. En fin d'après-midi nous nous sommes réunis dans le jardin de Babour. Nous ne l'avions toujours pas retrouvée et chacun de nous imaginait le pire. Nous n'avons pas tout de suite remarqué la foule qui s'attroupait peu à peu sur la place juste à côté. C'est ma grand-mère qui a réagi, elle s'en est approchée, intriguée, et nous l'avons suivie. Le peuple était déchaîné, il hurlait des injures et lançait des pierres vers quelque chose. Puis j'ai entendu les hurlements et c'est là que j'ai su. J'ai vu ma grand-mère s'écrouler sur le sol poussiéreux, en pleurs et mes parents courir vers le centre de l'attroupement et pousser tout le monde sur leur passage. Et moi, je suis resté là, les bras ballants, sans plus savoir quoi penser. La foule s'est écartée, laissant apparaître une estrade sur laquelle une fille, en short, son maquillage dégoulinant, était recroquevillée le dos en sang. À côté d'elle, un homme, la tête enroulée dans un turban, tenait un fouet à la main. Mon père a bondi entre eux et s'est mis à frapper l'homme.

– C'est ma fille ! hurlait-il. C'est ma fille !

Entre-temps ma mère prit Nour sous l'épaule et la releva de force. Elle l'a conduite jusqu'à moi en courant et m'a supplié de l'emmener quelque part en sécurité. Ma grand-mère l'a soutenue par l'autre bras. Je me suis retourné une dernière fois et j'ai entendu ma mère :

– Je t'aime, mon fils !

Je me souviens m'être demandé une fraction de seconde ce qu'ils allaient devenir. La dernière image que j'ai d'eux est celle de mon père s'écroulant au sol, une batte dans la tête et ma mère maîtrisée par une

vingtaine de femmes en colère. Ma tante, elle, avait disparu. Tant mieux pour elle si elle s'était enfuie, sinon, *albaqi fi alssalam*.

Ensuite, tout était très flou, je ne me souviens ni où nous sommes passés, ni comment nous avons échappé aux talibans ... dès que nous avons trouvé un bon abri je me suis endormi. Ce n'est qu'à mon réveil que j'ai réalisé ce qu'il venait de se passer. Ma grand-mère était penchée sur moi et j'entendais Nour pleurer dans un coin. D'abord, j'ai eu le souffle coupé, j'ai paniqué, j'ai eu l'impression d'étouffer. Puis des larmes se sont mises à couler de mes joues sans un bruit. Je n'ai pas crié ou détruit tout ce qui se trouvait autour de moi. Je suis resté dans les bras de ma grand-mère sans un mot, pendant plusieurs heures. Puis je me suis dégagé de son étreinte et je suis allé voir Nour. Elle s'est tournée vers moi et m'a souri. Pas d'un sourire triste et compatissant, mais d'un sourire éclatant, joyeux. Et elle a ri. D'un rire nerveux et malsain avant de dire dans un souffle :

– Elle m'a vu, tu sais. Et j'ai deviné qu'elle a regretté, qu'elle s'en est voulu à mort. Car elle sait que c'est sa faute. J'ai réussi à gâcher sa vie. Comme elle a gâché la mienne.

Je l'ai fixée sans dire un mot puis elle s'est retournée et j'ai vu son dos en sang. Et j'ai compris, que pour s'infliger une telle souffrance, seulement pour faire payer sa sœur, il fallait être dingue. Ça l'avait rendue folle. Je me suis dit ça et pourtant, quand j'y repense, je n'ai pas vraiment réagi. Peut-être à cause de tous les événements qui venaient de se produire. Je me suis alors tourné vers ma grand-mère qui s'était allongée à même le sol. Je me suis accroupi à côté d'elle et j'ai caressé son visage, elle était brûlante. Elle a ouvert les yeux et m'a dit :

– La course ce n'est plus pour moi tu sais !

Elle m'a souri faiblement puis son visage est devenu crispé.

– Vous devez partir ta sœur et toi. Vous devez fuir loin, aller dans un pays libre. Je ne pourrai pas vous accompagner, vous devez me laisser. Tu pourras faire les études dont tu rêvais Hakan. Et ta sœur pourra travailler, et vivre une vie de femme ! Vous devez quitter ce pays.

– Non, c'est hors de question, nous ne pouvons pas partir sans toi !

– Tu n'as pas le choix. Tu dois le faire.

Elle retira son voile et le jeta loin d'elle puis se releva difficilement et dit :

– Je n'ai pas le courage de continuer, Hakan. J'ai eu une longue vie mais c'est fini maintenant. Emmène-moi dehors je t'en prie. Que je voie le ciel une dernière fois.

Ma sœur nous a suivis dans la rue et nous nous sommes assis tous les trois le long d'un immeuble, attendant je ne sais quoi.

Au bout d'un certain temps un groupe d'hommes armés est arrivé au bout de la rue.

Aucun de nous trois n'a eu le courage de se lever. Ma sœur s'est alors levée et m'a dit :

– Fais ce que grand-mère t'a dit, pars et accomplis tes rêves.

Puis un homme l'a attrapée. Elle ne s'est pas débattue. Un autre s'est approché de grand-mère. Elle ne bougeait plus, ses yeux étaient clos. Elle était partie. Un autre homme s'est alors approché de moi et m'a dit :

– Tu peux nous rejoindre tu sais. Te battre à nos côtés contre l'injustice. Te battre pour Allah.

Je l'ai fixé sans lui répondre. Après une minute d'un silence tendu, il a repris la parole :

– Alors nous te condamnons à l'exil. Quitte cette ville, ce pays. Et n' imagine même plus y remettre les pieds un jour. Sinon nous te retrouverons. Et ton sort sera pire encore que tout ce que tu as pu voir aujourd'hui.

J'ai regardé ma sœur, puis ma grand-mère étendue sur le trottoir. Et je leur ai tourné le dos. Et je me suis enfui en abandonnant la dernière personne que j'aimais. Et je ne ressentais plus rien d'autre qu'un grand vide à la place qu'aurait dû occuper mon cœur.

Maintenant je suis à la frontière turque, entre l'Europe et l'Orient. Et je me demande où je vais bien pouvoir aller. Et ce n'est pas la fin du cauchemar, ni de la souffrance ... ni même celle de la peur. Et la vérité, c'est que la vie ne s'arrête pas. Elle continue à vous faire souffrir, à vous balloter selon ses désirs. Et que la douleur est toujours là. Et que ce satané espoir, qui fait croire au bonheur, que l'on n'atteint jamais, est toujours là lui aussi. Et l'on observe le monde et ses touches de bonheur sans qu'aucune d'elle

ne vous effleure. Et quand le vide s'en va, il ne laisse sa place qu'à la honte, à l'inquiétude et au désespoir. Et oui, maintenant je sais que tout cela est bien différent de ce que j'imaginai. Ni mieux, ni pire. Je ne sais plus si j'aurais préféré ne plus rien ressentir. Vivre dans un monde sans plus vraiment en faire partie. D'ailleurs je n'ai plus beaucoup de certitudes. Mais je sais encore une chose. Je vais me battre pour réaliser tout ce en quoi ma famille croyait. Pour Aldjia, pour mes parents, ma Jaddaty, et par-dessus tout, pour Nour qui est restée en enfer.

LAUREN VAPILLON
Prix Lycées 2016

À LA RECHERCHE DU REFUGE DE L'ESPÉRANCE

Il fait froid. Le ciel est gris et orageux. La lune, quant à elle, brille de tout son éclat. Il pleut. Un silence règne dans ces lieux déserts. Ce silence est si complet qu'on entend les gouttes de pluie battre le sol. Mais pourquoi un silence pareil? Je ne veux pas le savoir, ni le comprendre.

Cela fait maintenant des heures que je suis devant la fenêtre dans l'espoir que mes parents réapparaissent. J'ai une autre habitude. Je sors chaque nuit et j'erre des heures et des heures comme un animal cherchant sa proie sans connaître le lieu où elle se cache; cette nuit aussi, je sors malgré le froid et la pluie.

Le temps passe à une vitesse incroyable, on dirait qu'il s'envole. Mais ce temps ne me fait pas peur. D'ailleurs, plus rien ne me fait peur maintenant, pas même la mort.

Pour me reposer, je m'assieds sur un banc. Je suis dans un lieu familier qui remplit mon cœur de chagrin et mes yeux de larmes. Mais est-ce la pluie qui coule sur mes joues? Je ne sais pas. Je viens tous les ans ici à une date précise. Une fois assis, je regarde autour de moi pour m'assurer qu'il n'y a personne. Je prends le coffret que j'ai apporté avec moi et, la gorge nouée, je l'ouvre délicatement. Ce coffret m'est très cher car il contient quelque chose de précieux que je saisis tendrement et serre contre mon cœur en pleurant à chaudes larmes.

Beaucoup de souvenirs sont cachés dans ce carnet. C'est le carnet dans lequel j'écrivais tout, absolument tout, avant ce maudit désas...

Le temps peut changer les choses, mais les souvenirs restent à jamais gravés dans nos mémoires.

Le temps!

Le temps a toujours été mon ennemi. Je n'ai jamais eu le temps de dire à mes parents comme je les aimais. Je n'ai jamais eu le temps d'oublier le passé et d'avancer. Je n'ai jamais eu le temps de tourner la page de ce qui est le cauchemar de ma vie.

Le temps, le temps, toujours le temps ! Ce temps qui m'a fait tout perdre, tout, absolument tout !

Je n'ai jamais osé le faire avant, mais aujourd'hui, j'ai une envie, l'envie de revoir le film de ma vie, de dérouler le fil de mon histoire, celle dont je suis l'auteur et l'acteur.

C'était un jour de février. Chose rare en hiver, le soleil brillait de ses mille feux. Je me rappelle, j'avais dix ans, non, j'avais plutôt douze ans, oui, c'est bien ça. J'étais chez moi, assis sur une chaise, lisant un livre.

Soudain, quelque chose d'étrange se produisit. Les gens de mon village hurlaient, criaient, sanglotaient. Ils couraient dans tous les sens. Que se passait-il ? On sortit pour le savoir, et on nous apprit que la guerre était arrivée chez nous. Certains villages voisins avaient été bombardés et peut-être qu'après ce serait notre tour. Je restai bouche bée, stupéfait et quand je repris conscience, je compris qu'il fallait fuir notre pays le plus vite possible.

Pour avoir assez d'argent afin de pouvoir payer le voyage et survivre dans le trajet vers l'Europe, nous prîmes toutes nos économies et quelques objets précieux pour les vendre. C'était très difficile de tout laisser d'un seul coup et de partir pour un pays étranger, mais on devait choisir entre la vie et la mort. On avait choisi la vie.

Mes parents et moi fîmes nos valises. C'étaient les derniers instants qu'on passait dans cette maison. Les larmes me montaient aux yeux, mais je devais être fort, fort pour mes parents. Si j'avais pleuré, eux aussi auraient fondu en larmes.

Soudain, je m'aperçus que j'avais oublié le coffret dans lequel j'avais mis mon carnet et quelques bouts de papier. Je suppliai mes parents de me laisser rentrer à la maison pour le prendre. Malgré leur inquiétude, ils acceptèrent. Ils ne voulaient pas gâcher cette occasion où, même dans le malheur, ils pouvaient me faire plaisir.

C'était le début d'une aventure inattendue et sans programme. Elle était aussi dangereuse que la guerre qui menaçait nos vies.

La marche fut longue. Il faisait très chaud et on avait oublié de prendre de l'eau. Sur la route, il était difficile d'en trouver, surtout quand nous traversâmes la forêt ! Pourquoi passer par la forêt ? C'est parce que mon père en avait décidé ainsi. D'après lui, c'était le chemin le plus court pour rejoindre

la frontière. Or même le destin n'était pas avec nous ... C'était au contraire le chemin le plus long.

La peur et la précipitation nous font faire des choix irrationnels. Et c'est à ce moment-là que le destin joue contre nous.

La souffrance fut ma compagne pendant cette longue marche. Je vomissais sans arrêt, jusqu'à ce que je n'aie plus rien dans le ventre. Je priais pour qu'on trouve un refuge où nous pourrions nous reposer, dormir ... En effet, jamais je ne m'étais cru capable d'atteindre et de supporter une telle fatigue. Il faut vous dire que si mes parents m'avaient dit que le trajet allait nous prendre un jour, il nous en prit trois. Ils ont jugé bon de me mentir pour que je ne ralentisse pas le pas. Pendant les rares pauses que nous faisons, je prenais mon carnet dans lequel j'écrivais tout. D'écrire sur ma souffrance me permettait de la tenir à distance, comme si elle n'était plus la mienne mais celle d'un personnage de roman.

Quand nous arrivâmes près de la frontière syrienne, mon père acheta à boire. Le prix de l'eau était si élevé que nous hésitâmes à la consommer. Je découvris ce jour-là le vrai visage de l'être humain, un être qui s'enrichit du malheur des autres. C'était le cas de ces passeurs qui nous firent traverser en Turquie. Pour cela, ils avaient pris presque toutes les économies de mes parents qui les suppliaient de payer moins cher le passage pour garder de quoi nous nourrir plus tard. « Tu payes ou tu restes », lui a rétorqué froidement un des passeurs.

Nous arrivâmes en Turquie. Je mourais de faim. Heureusement, ma mère avait encore du pain en provision. Nous mangeâmes la moitié et nous gardâmes le reste pour plus tard car il nous serait difficile d'en acheter. On avait dépensé une grande partie de notre argent juste pour aller en Turquie où l'on devait passer une nuit, avant d'aller à l'île de Kos en Grèce.

En Turquie, nous fûmes surpris par le nombre de « réfugiés » sans refuge. Ces derniers nous avaient donné une pailleuse peu confortable sur laquelle nous avons passé la nuit. D'autres voyageurs dormaient à côté de nous. C'était un peu gênant tout de même, je l'avoue. Je regardais les étoiles qui brillaient dans le ciel et, comme j'étais fatigué, je m'endormis dans l'espoir que le lendemain serait un jour meilleur.

Le jour rejeta la couverture de la nuit ; les oiseaux chantaient à cœur joie. Nous nous levâmes vers huit heures. Nous étions restés sans occu-

pation toute la journée. Le soir, nous étions obligés de manger ce qu'il nous restait de pain, nous en avons tous besoin avant de monter dans un navire pour aller en Grèce. Mon père paya encore une certaine somme pour monter à bord. Le voyage s'annonçait long, un jour entier. Je ne savais pas quoi faire, alors je pris mon carnet pour écrire. Je m'assis et je commençais à noter tout ce qui me passait par la tête, sans trop me poser de questions.

Une brusque rafale de vent bouscula le navire. J'avais peur et froid. Le vent pénétrait mes vêtements qui étaient trop abîmés pour m'en protéger. Mes parents me donnèrent une couverture ramassée en Turquie. Mais cela n'avait plus d'intérêt, j'étais déjà malade.

J'étais encore fiévreux quand nous arrivâmes sur l'île de Kos en Grèce où nous devons rester quatre jours avant de rejoindre Athènes. Ces quatre jours allaient être très difficiles car j'étais très affaibli par la maladie ! C'était ennuyeux aussi car on souffrait de la routine. On se levait le matin pour se rendormir le soir, le ventre presque vide. Le temps paraissait impitoyablement lent.

Un mois plus tard, on se trouvait toujours en Grèce mais, cette fois, à Athènes, qu'on devait quitter deux jours après. Ces deux jours étaient très longs mais je sentis mon état s'améliorer. N'ayant pas de refuge à Athènes, des voyageurs syriens nous suggérèrent d'aller en Macédoine à pied. Heureusement que j'étais guéri : aller d'un pays à un autre, malade, eût été pratiquement infaisable.

Aller à pied en Macédoine nous avait pris douze heures. Nous n'y attendîmes même pas une seconde pour prendre une voiture et aller au nord du pays pour continuer la route à pied vers la Serbie. J'avais recommencé à écrire dans la voiture où le chauffeur – un homme pauvre pourtant – nous avait donné à manger. Grâce à lui, nous avions de la nourriture pour quelques jours.

Au nord du pays, nous descendîmes de la voiture pour marcher avec des centaines d'autres Syriens. Il y avait d'autres voyageurs qui parlaient des langues que je ne comprenais pas. Beaucoup d'enfants, couverts de boue et tremblants de froid, pleuraient. Les Syriens n'étaient donc pas les seuls à fuir la guerre ! Poussés par des soldats, on avait emprunté les voies du chemin de fer.

Après des heures de marche intense, je rejoignis un petit village serbe d'où je partis pour aller à Belgrade, la capitale. Je devais y rester trois jours avant de quitter le pays et d'arriver en Hongrie. Le quatrième jour, je pris un van accompagné où se cachaient trente autres personnes.

J'arrivai en Hongrie. Sans attendre je pris un avion qui était spécialement destiné aux réfugiés voulant aller en Allemagne. La dernière étape, mais pas des moindres, était de prendre le train pour aller de Düsseldorf à Wesseling où se trouvait le camp d'accueil des réfugiés. J'étais arrivé, oui, j'étais enfin arrivé à Wesseling dans le camp d'accueil des réfugiés après tant de mois de voyage à travers le monde.

Mon espoir de mettre fin à des mois de souffrance et de maladie s'est vite éteint. Le Centre d'accueil était un lieu déplorable. Il était difficile d'y circuler car il fallait marcher sur des palettes, sur des couvertures ou des matelas imbibés d'eau qui jonchaient le sol. Des centaines de tentes parsemaient le vaste terrain. Des petites cabanes faites de bois et de tôle constituaient des abris précaires. Des feux de camp étaient allumés pour se réchauffer. On mourait de froid. Le Centre était un enfer ! J'y vivais l'humiliation suprême : mendier de quoi me nourrir puisque je ne réussissais pas à arracher ma part pendant la distribution des vivres. Remarqué par un humanitaire sur place qui allait signaler la présence d'un enfant seul, l'Ordre de Malte avait décidé de me prendre en charge.

Vous vous demandez certainement pourquoi j'ai employé « je » au lieu de « on » ou « nous » comme je l'ai fait au début de l'histoire. C'est parce que j'étais seul, oui, vous avez bien compris, j'ai fini seul cette traversée. J'avais perdu mes parents durant le trajet. Vous vous rappelez quand nous avons pris les voies du chemin de fer en vue de rejoindre la Serbie avec des centaines d'autres personnes, oui, c'est bien là que je les ai perdus tous les deux, dans cette foule. Ma mère avait lâché ma main, les gens se bousculaient chacun voulant passer avant les autres, l'armée m'avait laissé passer avant d'arrêter le flux de réfugiés qui poussait. J'avais entendu mon nom crié plusieurs fois, mais il était impossible d'apercevoir mes parents. Depuis ce jour, je ne les ai plus jamais retrouvés.

Dix ans sont passés maintenant depuis que je suis sans parents. À présent tout a changé dans ma vie, je suis retourné en Syrie. Mon pays me manquait beaucoup, puis la guerre est terminée. Je n'ai donc plus rien à craindre. J'ai quitté mon village natal pour habiter juste à côté, dans la montagne, c'est un de mes rêves d'enfance.

En montagne, je vois tous les jours le soleil se lever. C'est vraiment magnifique : les couleurs du ciel offrent un tableau rare, des nuages fins caressent l'azur céleste. Mon village encore endormi semble si minuscule. Je n'y vais plus parce qu'il me rappelle le jour où mes parents et moi avons dû partir. Je ne sais pas si je peux définir tous ces événements et ma vie de réfugié comme une aventure. Mais je le dis quand même : cette aventure m'a fait grandir. Aujourd'hui, même si j'ai tout, l'argent la richesse, le temps, au bout du compte je n'ai rien, j'ai tout perdu. Je n'ai personne avec moi sauf mon carnet qui me tient beaucoup à cœur. J'ai tourné la page, malgré tous les souvenirs qui me poursuivent, me hantent l'esprit. Mais je garde toujours l'espoir qu'un jour ou un autre, je retrouverai mes parents qui me rendront le sourire.

À la fin de mon carnet, j'ai écrit ces vers qui résonnent dans ma tête et qui sont d'un écrivain français dont j'ai oublié le nom :

*« Il y a une chose plus triste
à perdre dans la vie,
c'est la raison de vivre,
plus triste que de perdre ses biens,
c'est de perdre son espérance. »*

AZHAR HEYA-SARA
Prix Collèges 2016

NOUS IRONS NOUS FAIRE PENDRE AILLEURS...

Mon village, perdu au fin fond de nulle part, a subi tout ce qu'il y a de plus effroyable. Mon neveu et ma nièce ont tant perdu qu'ils ne pourront jamais plus vivre comme avant. Le souvenir qui les hante est encore douloureux. Beaucoup trop douloureux. Des années plus tard, notre vie quotidienne est chaque fois bousculée, hantée par cet implacable souvenir. L'effet du sel sur une plaie jamais cicatrisée.

Mes neveux sont ce que j'ai de plus cher. Je les considère comme mes propres enfants. Tous les jours, à l'heure de la sortie de l'école, je quittais mon établi pour guetter mes neveux qui arrivaient en criant « François ! François ! ». Je les accueillais dans l'atelier, et ils passaient des heures entières à me regarder travailler le bois, fascinés par l'objet qui prenait vie peu à peu, sous les coups de burin.

Tous les dimanches, après la messe, je leur emboîtait le pas pour les accompagner jusqu'à la maison familiale, où, chaque semaine, leurs parents m'invitaient à passer. Je m'asseyais à table. Nous partagions des mets simples et bien préparés. Après le café, je montais dans leur chambre et je passais des heures à jouer avec eux. Les parents m'appelaient « le Grand Frère ». J'étais pour eux comme un enfant, qui, devenu grand, allait passer sa vie ailleurs, mais revenait souvent leur tenir compagnie.

Mais pourquoi parler plus longtemps ? Cette dramatique histoire, je n'en ai vécu qu'une partie.

Ce sont mes neveux qui en ont été les tristes martyrs. Je laisse donc la parole au plus grand d'entre eux, Olivier, au courage inébranlable...

Mon oncle prend le café avec mes parents, tandis que je joue avec ma sœur Évelyne dans le couloir, tout à la découverte de ce petit cheval en bois reçu pour son huitième anniversaire. La porte est entrouverte, mais je n'écoute pas vraiment, leur conversation de grands ne m'intéresse pas... Mais j'aime ce léger brouhaha de leur conversation, ponctué du tintement des tasses qu'on remue. Aujourd'hui, le ton est différent et m'intrigue.

– François, prononce mon père d'une voix étouffée ... Je voudrais, si jamais cela tourne mal, si jamais cette maudite guerre ... pouvait s'étendre jusqu'à notre village, et que nous ... disparaissions ... que ... que tu prennes soin de nos enfants ...

Mon père poursuit, d'une voix qui se veut ferme et assurée :

– Depuis ces maudits accords d'Évian, tous les Français d'Algérie sont massacrés dans les grandes villes. En tant que maire, je ne partirai pas d'ici. Je protégerai mon village. Mais vous ... Je voudrais que vous partiez ... Normalement, rien ne presse. Rien ne devrait se passer ici ... Mais on ne sait jamais ... S'il m'arrive quelque chose, partez en métropole ... Un ami d'enfance vous y attendra. Il est parti vivre en Bretagne. Je te donnerai ses coordonnées ...

Je n'ose pas bouger, je n'ose pas regarder ... Ce silence, cette angoisse m'empoignent ... Sitôt mon oncle parti, j'interroge ma mère :

– Maman, c'est quoi les accords d'avion ?

Elle se tourne vers moi avec un fragile sourire :

– Les accords d'Évian, mon chéri, vont changer notre pays. Les Français de métropole ont décidé de se séparer de l'Algérie. L'armée française va quitter ces terres ...

Ces accords d'Évian sont sur toutes les lèvres, des murs de l'école à la place du village. Quelque chose dont tout le monde parle, avec fébrilité, un mot qui me laissait indifférent jusqu'à ce 27 mars, où, de retour de l'école, je trouve ma mère blême et mon père en grand état d'agitation. Un télégramme orne de sa sinistre présence la table du salon, autour de laquelle mon père s'agite. C'est à peine s'ils remarquent ma présence. « Tante Jeanne décédée. Français algériens tués à Mostaganem. Condoléances. Partez immédiatement ».

– Olivier, mon garçon, m'ordonne mon père, va jouer avec ta sœur, je dois parler à ta mère !

La guerre ... Depuis tellement longtemps, elle a réussi à s'immiscer dans mon village, dans ma famille ... Et maintenant, plus que jamais. Au dîner, papa martèle souvent : « Je dois rester ici. Il le faut ». Il ne faut pas partir, le patriotisme l'exige. Et papa parle de Grand-père, mort pour la France, aux côtés de Tayeb et de ses frères algériens de la 3^e D.I.A. (Division d'Infanterie Algérienne), de la France, dont nous ne connaissons ni les habitants ni les terres ... Rester est un suicide, mais c'est aussi un devoir

envers notre terre-mère. Partir est nécessaire, mais ce serait une lâcheté... Les silences sont aussi pesants que les mots...

Pourtant, la vie continue. Je vais à l'école, mon ami Tristan m'a donné trois billes à la dernière récré, et la maîtresse m'a octroyé un bon point. Depuis que Tante Jeanne est décédée, nos parents nous ramènent de l'école en voiture. Soudain, lors de notre trajet, j'entends un grand bruit de verre brisé et un cri aigu. Quelqu'un a jeté une bouteille sur le pare-brise de la voiture. Mon père ne voit plus rien.

Sans dire un mot, les mains crispées sur le volant, il fait déraper la voiture qui s'arrête : « Tout le monde va bien ? »

Aussitôt, la portière de la voiture s'ouvre et mon père crie : « Couchez-vous ! ». Terrorisés, nous nous cachons tant bien que mal, aplatis sur le sol de la voiture. Je plaque ma main sur la bouche de ma sœur. Je n'ose plus respirer, et je suis assourdi par les battements de mon cœur. Ce que j'aperçois m'horrifie. Une main gantée, qui entre dans la voiture. Une mitraillette. Un bruit déchirant. Un cri aigu. Et du sang plein la tête, qui gicle sur les sièges. Dans un cri d'agonie, mon enfance s'écroule.

- Allez, Ghazi, on dégage ! Ils ont leur compte !
- Et les enfants ? Ils doivent être là !
- Qu'ils aillent se faire pendre ailleurs ...

Nous restons prostrés, allongés contre le siège. Évelyne gémit. Le regard vide, l'œil fixé sur la tête mutilée de mon père, je me mords les lèvres pour m'empêcher de crier. Du sang suinte de ma bouche et macule ma veste. Je me retrouve à genoux. Mes ongles labourent lentement le siège. Je pleure silencieusement. Fou de douleur et de rage. Ce n'est pas possible. Pas concevable. Je veux crier, hurler. Je veux serrer mes parents dans mes bras. Ce ne sont déjà plus mes parents. Ce ne sont que les victimes innocentes d'une horrible boucherie. Il n'y a plus que de la chair et du sang. « Papa ? Maman ? » Je tourne la tête vers Évelyne. Je lui mets une main devant les yeux, et l'entraîne rapidement vers l'extérieur.

Que faire maintenant ? Autour de nous, ce n'est qu'un paysage de poussière, aride, désert. Brusquement, je me penche vers mon père, et fouille dans son manteau, jusqu'à trouver son portefeuille.

Évelyne s'est mise à marcher, hagarde, vers le village. Tel un mirage apparaissent les boutiques du quartier de la Croix, où habite mon oncle, en bordure de la ville.

Inutile de raconter, le drame se lit sur notre démarche et nos visages. François s'avance doucement vers Évelyne, et la prend dans ses bras. Avec une tendresse toute paternelle, il nous emmène dans sa maison. Je lui tends le portefeuille taché de sang de mon père. Pieusement, il en extrait argent, papiers d'identité, coordonnées ... comme un testament.

Il faut partir ...

À la tombée de la nuit, avec maintes précautions, nous nous glissons dans ce qui fut la maison familiale. Déjà, nous y sommes des étrangers. Trop lourde histoire d'un passé déjà lointain ... Comme des voleurs, nous remplissons en hâte deux sacs, le strict nécessaire ... Mais le nécessaire n'est-il pas justement tout ce que nous y laissons ?

De retour chez François, pour notre dernière nuit au village, j'essaie de m'imprégner des odeurs, des couleurs, des bruits, conscient de les graver dans ma mémoire pour toujours. Je deviens presque fou ... Fou de douleur, d'incompréhension, de désespoir ...

Sur la table de la cuisine, un papier a été déposé en notre absence. D'une écriture irrégulière et rapide, on y avait écrit : « *La valise ou le cercueil, tu as trois jours pour choisir.* »

Pris de colère, François déchire le papier, rageusement, en mille morceaux, puis les jette par terre et crache dessus.

Pourquoi attendre plus longtemps ? Nous avons pris ce qu'il fallait. Pour le reste ...

Nous descendons à pied des montagnes, pour atteindre Taghit. Là, notre ami Tayeb nous prêtera une voiture, pour rouler vers le port de Mostaganem. Nous nous débrouillerons pour traverser l'océan vers la métropole à bord d'un bateau ... Nous verrons bien comment rejoindre Saint-Brieuc.

Notre voyage vers Taghit dure quatre jours. Nous ne marchons pas vite, Évelyne est encore petite.

J'essaye de reconforter ma sœur comme je le peux, mais depuis l'attentat, elle reste sans parler, désorientée. Elle nous suit sans dire un mot. Pour elle, la vie n'a plus de sens ...

Ce soir, alors que nous nous installons à Igli pour la nuit, ma sœur s'est mise à pleurer. Tout ce qu'elle avait vécu, tout ce qu'elle avait enduré depuis

ces derniers jours refait surface. Et elle pleure, pleure, pleure. Mon oncle François se lève, et la prend dans ses bras.

Elle pleure longtemps, longtemps. Mon oncle l'emmène, un peu en retrait, et lui parle. Je ne sais pas ce qu'il lui dit. Quand il est revenu, elle s'est endormie dans ses bras. Le lendemain, Évelyne n'est plus la même : elle me parle, elle s'épanche. Ça lui fait du bien. Et à moi aussi. Je retrouve enfin ma sœur.

Passées les portes de Taghit, je me retrouve pris dans une symphonie hurlante. Les couleurs, les sons et les odeurs se mélangent pour former une ravissante impression de désordre harmonieux aux couleurs bigarrées : les marchands et leurs étals aux saveurs odorantes me font oublier la fatigue qui règne depuis notre départ.

L'ami de mon grand-père, Tayeb, habite dans une petite maison, cohabitait avec quelques marchands, attirés par « *al'usbue aleazim* », la Grande Semaine, durant laquelle les commerçants de toute l'Algérie viennent vendre leurs denrées sur les étals de Taghit.

Tayeb nous reçoit chaleureusement. Il a connu Grand-père pendant la Seconde Guerre mondiale : leur camaraderie leur a fait oublier la guerre. Depuis, une amitié quasi-fraternelle les avait unis, jusqu'à la mort de Grand-père.

Il nous sert le thé dans de petites tasses fumantes. Les marchands se sont joints à nous. Ils viennent d'El-Bayadh. Ils nous donnent des nouvelles : je me souviens de ce ton si changeant, sulfureux ... L'un nous dit :

« Ces chefs français sont complètement fous ... Leur maudite politique peut nous faire tous sauter ! Mon frère s'était engagé pour la France ... un harki ... Il s'était lié d'amitié avec un soldat français, alors, de toute façon, il n'avait plus le choix ... » Sa respiration s'accélère, et il doit prendre son temps pour retrouver son souffle ... « Ils l'ont capturé à Relizane ... Avec sa harka ... Ils les ont amenés sur la grande place de la ville, ils ont formé le peloton d'exécution ... Ils les ont tués. » ...

Son regard se durcit à travers ces mots. Et nous, nous avons le souffle coupé ...

Le lendemain, Tayeb montre à mon oncle notre nouveau compagnon de route : une petite camionnette, une Mercedes rouillée dont la peinture bleue s'effrite au moindre toucher. Nous nous installons dans la remorque,

la voiture se cabre, nous faisons de grands gestes de la main à Tayeb. Et nous partons.

La camionnette avance lentement, cahote péniblement, butant sur les nombreux cailloux qui jonchent le chemin. Direction Mostaganem. Nous y serons dans quelques jours, si tout va bien.

Pour passer le temps, je regarde le paysage. Un paysage de poussière, aride. Deux arbres, au loin, occupent mon regard. Il fait chaud. Soudain, j'aperçois, loin derrière les arbres, des silhouettes indistinctes. Je fais signe à ma sœur. S'avancant lentement vers nous, majestueux sur leurs chameaux, enturbannés. Des Touaregs. Pour la première fois de notre vie, nous voyons des Touaregs!

Mon oncle arrête la voiture, leur dit quelques mots que je n'entends pas. Puis un des hommes pointe du doigt une direction. Après quoi, mon oncle salue et remonte dans la voiture. Il nous dit que ces Touaregs vont vers une oasis qui n'est pas située très loin, et que nous allons les suivre pour y passer la nuit.

C'est une nuit magique. Le crépitement du feu crée un petit bruit très agréable. Nous mangeons en compagnie des Touaregs. En silence, fascinés par les silhouettes noires sur le soleil couchant. Quand nous leurs demandons d'où leur vient cette connaissance de la langue française, ils nous répondent : « À l'école nomade avec le maître ! ». Pour moi, la nuit fut courte : je n'arrive pas à m'endormir, et je reste couché, les yeux fixes sur le feu que les Touaregs entretiennent doucement... Et j'entends des bouts de discussion entre mon oncle et les nomades : « Nous avons tout laissé... sais pas comment on va faire... père à un ami en France »... « Rébellion des Touaregs au Mali ... gouvernement nous a puni et fait fuir ... autres ont rejoint le FLN ... mais nous ... pas d'hostilité ..., avec ..., vous ... » Je ferme mes yeux. Je veux oublier ... Oublier tout cela ...

Nous continuons, trois jours durant, à rouler pour rejoindre Mostaganem. Ces trois jours se déroulent sans histoire. Nous arrivons à Mostaganem, le troisième jour vers midi.

C'est la plus grande ville que j'ai jamais vue. La première chose qui me frappe en arrivant est le minaret de la mosquée. Grand et imposant. Au moment où nous arrivons, nous entendons le muezzin appeler à la prière. Les rues sont encombrées de passants qui se rendent tous à la mosquée.

Les voitures klaxonnent, tout est gris. Nous nous dirigeons directement vers le port. Ce qu'on y voit nous effraie : une file de plusieurs centaines de mètres nous sépare de l'entrée du port. Nous n'avons pas d'autre choix que d'y prendre place.

Et ainsi commence un long et horrible calvaire qui dura plus d'une semaine. Nous posons notre sac, et commençons à attendre. Devant nous, un jeune couple. Ils s'appellent Achir et Camila. La femme porte dans ses bras un bébé qui ne paraît pas avoir plus d'un an, Osmane. Ils ont engagé la conversation. Ça fait bientôt une heure qu'ils attendent comme ça. Certains amis, qui ont déjà quitté l'Algérie, leur ont tout expliqué :

– Dans sa dernière lettre, ils disent que nous n'avons pas le droit à plus de deux valises par personne. Ils disent que ce n'est pas très confortable, là-dedans, mais que ça peut aller. Ils ont réussi à passer en trois jours, dit Camila.

– J'espère que nous pourrions vite passer, réplique mon oncle. Vous savez où aller ?

– Non, nous n'en avons aucune idée ... Mais nous nous débrouillerons ... J'espère. Je suis solide, je trouverai du travail, dit Achir ...

– Comment vous êtes-vous retrouvés ici ?

Après quelques moments d'hésitation, Achir répond :

– J'habitais dans un petit village avec mes deux frères. J'étais le plus jeune de ma famille. Nous tenions une petite ferme. Alors que j'étais parti loin durant quelque temps, des soldats du FLN sont descendus au village et ont proposé à mes deux frères de combattre avec eux. Ils leur donneraient un fusil. En ce temps de guerre, nous devons avoir un fusil ! Notre vie était en jeu ! C'est pourquoi mes deux frères acceptèrent. Et moi, une semaine après être revenu, je vis une section de soldats français. Le chef, grimant sur une estrade, au milieu de la place du village, exhorta les jeunes à s'engager dans l'armée française. Il disait que nous devons défendre et protéger notre terre et nos fermes contre les nationalistes, ramener la paix dans le pays ... Je ne voulais pas que la guerre dure, et je devais avoir un fusil. Je me suis enrôlé ... J'ai combattu deux mois, avant de me faire prendre en embuscade, avec ma section, par les nationalistes du FLN. »

Osmane, le bébé de Camila, se réveille. Il détend l'atmosphère ; nous sommes tous captivés par son récit ...

– J’avais laissé mon fils à la garde de ma femme, avant de partir. Je leur avais promis de revenir vite ... Mais rien ne s’est passé comme prévu. Ils nous ont emmené dans un camp où gisaient plusieurs corps de prisonniers. Ils m’ont jeté dans une prison. J’y suis resté toute la nuit. Et toute la nuit, j’ai entendu des cris, des hurlements de douleur, de terreur ... Une nuit d’épouvante ... Je n’aurais jamais cru que l’on puisse être aussi cruel ... Et puis, au petit matin, ils sont venus me chercher, m’ont mis une cagoule sur la tête, fourré dans une voiture, et emmené loin, dans un lieu désertique. J’étais convaincu qu’ils allaient me fusiller ! Ils m’ont fait descendre et enlever la cagoule. Et là ... J’ai reconnu mes deux frères, qui m’ont immédiatement libérés de mes liens. Ils m’ont ensuite expliqué que s’ils avaient pu être seuls avec moi en ce moment, ce n’était que parce qu’ils avaient obtenu la confiance de leur chef. Et comment ?

Un long silence pesant suivit. Nous sentons tous qu’Achir est horrifié ... Il ne supporte pas de devoir parler de ses lourds souvenirs ...

– En torturant et en massacrant les gars de ma section ... Ceux que j’avais entendu crier toute la nuit. Ils m’ont ensuite donné l’ordre de partir et de me faire oublier. J’ai couru, couru, épouvanté, jusqu’à la ville la plus proche. Là, un vieil homme m’a offert le gîte et le couvert. J’y suis resté trois jours, le temps de reprendre des forces et de calmer un peu mon trouble. Puis, mon hôte, ému par mon histoire, est allé chercher ma femme et ma fille pour que nous puissions fuir ensemble, en France.

Son récit nous tient en éveil et nous fait oublier notre fatigue jusqu’au soir. Alors que nous sommes à quelques mètres du guichet, il ferme, à la nuit tombante. Achir continue son récit. Il nous parle de sa fuite avec sa femme et ses enfants ...

Pour patienter jusqu’au lendemain, nous nous asseyons, une couverture sur les épaules, et nous évoquons nos souvenirs.

La nuit est peuplée de cauchemars effrayants. Je m’imagine, torturé dans ce camp de prisonniers, par Ghazi et les autres, ceux qui avaient tué mes parents ...

L’aube se lève pourtant ... Je n’aurais pas pu imaginer ce qui nous attend. Sitôt passé le guichet, nous entrons dans le port. Il est rempli de pauvres

gens, qui attendent là, les yeux cernés. Une puanteur infecte agresse nos narines. Pour nous, l'attente ne fait que commencer.

Nous nous frayons difficilement un chemin parmi la foule, pour pouvoir nous asseoir dans un coin. Camila, Achir et leur bébé hurlant nous rejoignent bientôt. Selon eux, des gens sont bloqués ici depuis plus de dix jours ! Je regarde mon oncle, qui a les dents serrées. Nous ne pourrions pas tenir si longtemps...

Pourtant, il faut bien s'organiser. Avec les couvertures trouvées dans nos valises, nous tentons de nous faire un abri de fortune. Des sandwichs et de l'eau passent de groupe en groupe. Il ne faut pas être trop regardants...

Malgré la foule et les enfants en bas âge, un silence pesant régnait dans la salle. Les gens sont tellement tristes, tellement abattus, qu'ils ne songent même pas à la révolte.

Nulle autre occupation que de regarder les gens passer entre les mailles du guichet. Une vision nous horrifie : un couple arrive, triste, désespéré. Dans les bras du père, le cadavre d'un enfant. D'après mon oncle qui leur a parlé, cet enfant a été tué dans les rues de leur village. Les parents refusent de l'enterrer dans une patrie qui les rejette.

Je n'en peux plus. J'ai perdu toute notion du temps. Notre horizon se limite à cet espace de puanteur et de tristesse, de soldats et de barbelés. Aujourd'hui, Camila, Achir et leur bébé sont partis. Grâce au petit, ils sont prioritaires pour rentrer en France. Heureusement. C'est un miracle que le bébé ait survécu, dans ces horribles conditions. Camila est exténuée.

Tant de jours d'attente... C'est insoutenable. J'ai envie de pleurer, tellement le temps me porte sur les nerfs... Mon oncle, qui est parti chercher de l'eau, revient, un grand sourire aux lèvres. Intrigués, nous nous apprêtons à le questionner quand il nous dit qu'il a enfin trouvé des places sur un bateau pour la France : l'*Ararat*, un petit bateau, jusque là réservé au commerce, mais que les organisations humanitaires ont réquisitionné pour nous, les réfugiés.

Hagards, les yeux cernés et affamés, nous montons, sans trop nous poser de questions. Nous sommes parmi les premiers. Je suis effaré de constater la masse de passagers qui s'entassent dans le bateau idéalement prévu pour 200 places, il va sans doute en accueillir le triple ! Je réussis, avec ma sœur, à parvenir jusqu'au bastingage. Le bateau part.

Je regarde le port s'éloigner et j'ai envie de pleurer. Le jour où mes parents sont morts me semble lointain. Je ne savais pas ce que je devais faire. Je ne savais pas comment vivre. Je ne le sais toujours pas. Arriverons-nous un jour à retrouver une vie normale? Je ne le pense pas. Ce n'est pas tellement pour moi que j'ai peur ... C'est pour ma sœur ... Elle ne m'a plus tellement parlé depuis l'événement. Je ne sais pas ce qu'elle pense, ce qu'elle ressent. Ceux qui ont tué mes parents ont détruit ma vie. Nos vies. Je lève la tête sur mon oncle, qui est venu me rejoindre. Sans doute pense-t-il la même chose.

La terre ne fait plus qu'un avec le ciel. J'ai envie de revenir, de nager vers le rivage. Cette Algérie, ma terre, je ne la verrai plus jamais. Ni mes amis, ni ma famille, ni mon village. Et Adjib, Tristan, Christophe, mes meilleurs copains, que j'ai quittés ... Je ne les reverrai plus ...

Et j'ai peur maintenant. Peur de ce qui m'attend en France. Ce pays si froid, que je ne connais pas du tout.

En tournant la tête vers ma sœur, je la vois silencieuse. Je la prends, doucement, dans mes bras. Quoi qu'il en soit, nous ne nous quitterons jamais.

Marseille. Enfin ! Mon oncle a les larmes aux yeux, en apercevant le rivage. Nous débarquons, à la fois soulagés et incertains. Heureux, malgré tout, de découvrir ce pays, le nôtre ... Le port phocéén étouffe littéralement sous l'afflux des rapatriés.

Soudain, mon regard est attiré par une affiche: « Marseille a 150.000 habitants de trop. Gaston Defferre, maire de Marseille. » « Que les pieds-noirs aillent se faire pendre ailleurs ! » Toutes mes illusions s'effondrent. François presse le pas.

Sans argent, sans biens, nous ne pouvons pas nous payer un logement. Nous nous dirigeons vers un centre de transit. Nous nous effondrons, épuisés.

Réveillé par des cris, j'aperçois une cohorte de manifestants devant le centre, avec des pancartes agressives. « Pieds-noirs, rentrez chez vous ! » ... « Les pieds-noirs à la mer ». Certains brandissent un journal, « *l'Intransigeant* ». Un porte-parole crie dans un haut-parleur: « Suivons les pas de notre maire, et avec lui, osons dire: Ils fuient. Tant pis! En tout cas, je ne les recevrai pas ici. D'ailleurs, nous n'avons pas de place. Rien n'est

prêt. Qu'ils aillent se faire pendre où ils voudront ! En aucun cas et à aucun prix je ne veux de pieds-noirs à Marseille ! Pieds-noirs, rentrez chez vous ! »

Je cours vers mon oncle et me jette en pleurant dans ses bras. Je n'en peux plus. J'en ai marre, marre de ce destin absurde ; je ne comprends pas toute cette violence : pourquoi Ghazi a-t-il tué mes parents ? Pourquoi la France nous a-t-elle abandonnés ? Pourquoi ces Français nous haïssent-ils ?

– Essaye de comprendre ... Ces Français-là ne nous aiment pas. Pour eux, nous sommes des pieds-noirs, des colons enrichis en faisant « suer le burnous ». En temps de guerre, on simplifie vite... Pour l'instant, c'est nous qui portons la « faute » de ces huit années de guerre ... Avec le temps, sûrement, les esprits s'apaiseront. Ils comprendront notre attachement à notre terre, notre histoire ...

Nous avons tout abandonné, nos amis, nos morts ... De mes parents, il ne me reste que la photo, dans ce portefeuille taché de sang. Nous sommes niés ... Nous sommes honnis ... Vestiges d'une France qui n'assume pas son passé. Nous n'avons plus rien à perdre : peut-être oserons-nous entreprendre ...

Contrairement à d'autres, qui sont là sans contact, nous avons la chance d'avoir les coordonnées de l'ami de papa. Un Français qui me réconciliera avec mon pays, si ce n'est avec mon histoire ...

ERWAN PLURIEN - COLIN COURBÉ
Prix Collectif Lycées 2016

23^e Prix Louis Guilloux des jeunes

2017

La Société
organise s
Guilloux t
qui a pou
de cet éc
générali

Sujet proposé :

Nous voguons. Bientôt l'azur des mers équatoriales et bientôt dans la voûte nocturne la Croix du Sud. Le vieux *Motherland*¹ est solide. La nuit dernière, nous avons essuyé ce qu'on appelle un coup de temps. Bah ! ce n'était pas grand-chose et ce matin la mer est de nouveau calme et belle. Tout va bien à bord. Sans manquer à mes devoirs je puis revenir à mon cahier, c'est-à-dire, pour le moment, à M. Gino Montini.

Louis Guilloux, *Parpagnacco ou La Conjuraton*.
Éditions Gallimard, 1954, page 140.

1. C'est le nom du bateau du capitaine Erik Eriksen,
le narrateur.

2017

VOILÀ DEUX SEMAINES ...

Voilà deux semaines que nous sommes en mer, et nous enchaînons tempête sur tempête depuis que nous avons dépassé l'équateur. L'équipage est fatigué par le voyage. Ils sont tous joyeux à l'idée d'arriver bientôt à destination. Et moi, Erik Eriksen, je suis de même. Malgré toutes ces tempêtes, le *Motherland* tient le coup. C'est un vieux bateau qui appartenait à mon père, avec lequel il parcourait les mers du monde entier. Celui-ci a toujours été un exemple pour moi. Quand il rentrait de ses longs voyages, il me racontait ses aventures qui m'avaient toujours fait rêver. Après sa mort, j'ai reçu le *Motherland* en héritage, ainsi que sa fortune. Désormais, je parcours les mers pour étudier les baleines, en compagnie de mon équipage. Celui-ci est composé de dix-neuf personnes. Ce sont pour la plupart des marins aguerris que j'ai recrutés il y a trois ans de cela, lors de ma première expédition, des hommes et femmes de milieu modeste, ceux avec qui je m'entends le mieux et qui ont toujours vécu en mer. L'équipage forme un groupe joyeux et festif. Ils me vouent une loyauté sans faille. Les passagers sont des scientifiques et photographes qui ne vont pas souvent en mer, ce qui fait qu'ils sont méprisés par mes hommes. Mon second se nomme Dominik Carois. C'est un vieux loup de mer. Avant d'être dans mon équipage, il était commandant dans la Marine. Il m'a rejoint après avoir pris sa retraite. Il ne voulait pas quitter l'océan et continuer à naviguer sur le *Motherland*, héritage de mon père, son meilleur ami. À la mort de celui-ci, noyé lors d'une mission, il a abandonné son poste pour s'occuper de moi. Depuis ce jour, je le considère comme mon second père, et lui me considère comme son fils.

En ce moment, nous recherchons une baleine à bosse. D'après les scientifiques, nous approchons de la zone de migration de cette espèce. Ils prennent des notes à toute vitesse, et posent des filets de pêche pour identifier les poissons vivant à cet endroit, et ensuite les relâcher. Je n'ai jamais compris leurs expériences, mais à voir leur notes, cela semblait

important de savoir où se situaient les réserves de nourriture de ces cétacés. Je n'ai pas compris l'utilité non plus d'étudier ces espèces qui ne sont pas menacées d'extinction, mais quand j'aborde le sujet, les savants me regardent comme si j'avais dit la pire chose que l'on pouvait dire. Ils veulent analyser leur chant afin de compléter une expérience de 1971.

Je donne l'ordre d'arrêter le bateau : un membre de l'équipage a aperçu une baleine ! C'est la première que nous voyons depuis le début de l'expédition. Les scientifiques remarquent du premier coup d'œil que c'est une baleine à bosse. Les photographes prennent des clichés pour leurs différents journaux. À bord, tout le monde s'active : il faut essayer de se rapprocher du spécimen. Mais, par curiosité, la baleine s'approche du bateau, et les scientifiques prennent des notes. Afin de ne pas la perdre, un matelot prépare une puce. Nous aurions pu seulement prendre en photographie sa nageoire, mais c'était trop risqué de pouvoir la perdre de vue, car le but est qu'elle rejoigne ses congénères, afin d'analyser un potentiel changement de chant. Ça, je l'avais bien compris. Le matelot sort donc un petit fusil et tire la puce juste sous la nageoire droite. Il revient et nous faisons des tests de localisation : nous n'aurons plus à nous inquiéter de la perdre. Pendant ce temps, les scientifiques ont fini leurs analyses : c'est une femelle bien portante de dix ans, pas exactement ce que les scientifiques cherchaient à étudier, mais ils m'ont dit que les tests pourront quand même être effectués. Puis, la baleine ayant fini d'examiner le bateau, elle repart vers le sud. Ce que mon équipage n'a pas apprécié, c'était de ne plus pouvoir choisir notre route : nous devons suivre la baleine.

Le soir venu, nous fêtons la nouvelle avec un repas chaud, ce dont nous nous privions afin d'en préserver le plaisir. Les scientifiques et photographes ont mangé entre eux, ce que nous ne trouvons pas très agréable. Nous avons parlé de tout et de rien, tout en riant, ce qui ne plaît pas au reste des personnes à bord. Quand, fatigué de cette soirée, nous allons nous coucher, je crois entendre un soupir de soulagement du côté des photographes. Une fois dans nos chambres, j'écris dans mon journal les différentes informations relatives à cette journée, en précisant les caractéristiques de cette baleine à bosse. Ce journal, c'était le dixième carnet que je tenais depuis le début de mes aventures. Je pensais à ce que je pourrais en faire

plus tard, peut-être que je pourrais tous les vendre à un éditeur qui les publierait dans le monde entier ... Mon rapport fini, j'allai me coucher tout en pensant à la journée du lendemain.

Le lendemain et pendant les trois jours qui ont suivi, tout s'est bien passé. Mais, le cinquième jour, un problème est survenu : un bateau baleinier est apparu au large ! Les baleines à bosse constituent une proie facile pour les braconniers, ce qui révolte les scientifiques. Nous nous approchons de la baleine, en espérant que les braconniers ne l'aient pas vue, mais celle-ci fonce droit sur le bateau, insouciante du danger. Tout le monde regarde, horrifié. Soudain, on entend au loin une voix qui hurle aux baleiniers d'arrêter, puis deux autres bateaux approchent à toute vitesse. Les deux navires passent devant nous et nous font signe de ne pas bouger. Ils font partie d'une organisation militante pour la protection des baleines qui a pour habitude de mettre hors service les bateaux baleiniers, parfois en leur fonçant dedans. Cette organisation, je l'avais déjà croisée plusieurs fois au cours de mes expéditions. Leur but est de faire cesser toute chasse de baleines, qu'elle soit illégale ou légale, ce qui renvoie leurs membres régulièrement devant la justice de certains pays. Les bateaux encerclent le navire braconnier et l'amarrent au leur. Puis, une dizaine d'hommes monte sur le bateau ennemi. Ces derniers, armés de fusils me font penser que leurs pratiques ne doivent pas être très pacifiques, ce qui contraste avec les fleurs peintes sur leurs bateaux. Même si, d'après ce que j'avais pu entendre sur leur compte, ils protégeaient les baleines. Mes hommes voulaient les aider, mais je ne voulais pas entrer en conflit avec ces individus proches de groupes paramilitaires écologiques, alors que nous travaillons pour une organisation scientifique réputée. Les photographes du *Motherland* mitraillent de centaines de clichés la scène qui se déroule sous nos yeux. La tension est palpable. On entend alors un coup de feu, puis les militants remontent sur leurs bateaux, des sacs remplis de harpons saisis sur le bateau ennemi. Je pense qu'ils les ont tous pris. Une fois sur leur navire, leur capitaine nous montre du doigt, et, progressivement, ils avancent vers nous.

Plus ils se rapprochent, mieux on voit leurs visages. Ils sourient et nous font signe de ne pas nous inquiéter, mais je peux percevoir une certaine tension. La plupart avaient une barbe mal taillée, ainsi que des bonnets

verts. À côté d'eux, on avait l'air de marins d'eau douce. Je pense qu'il ne vaut mieux pas se frotter à ces personnes.

Tout à coup, Dominik laisse échapper un cri, il connaît ce capitaine ! Il me raconte que celui-ci était avec lui et mon père dans la Marine ! D'après ce que Dominik me dit frénétiquement, mon père et cet homme s'entendaient comme deux frères. Alors que le bateau s'approche, Dominik me glisse que si je me présente, nous n'encourons aucun risque, ce qui soulage grandement les scientifiques.

Il s'appelle Jules Guivarch. C'est un breton de la même génération que Dominik et mon père. Il avait fait son service militaire avec mon second, ensuite rejoints par mon père. Mais Dominik arrête ses explications ici : leur bateau arrive à notre hauteur. C'est un ancien bateau baleinier racheté alors qu'il était voué à la destruction et sur lequel a été peint le logo de l'organisation militante ainsi que diverses fleurs, maladroitement dessinées. Un homme monte sur le pont : c'est le capitaine. Un homme grand à la barbe courte et aux cheveux noirs, vêtu d'un bonnet vert avec le sigle de son organisation et d'une veste jaune. Curieusement, mon père ne m'en avait jamais parlé et je ne l'avais jamais rencontré. D'abord en colère contre cet homme, qui n'était pas présent à la cérémonie en hommage à mon père disparu, je réussis à contrôler mes émotions. Il prend la parole le premier en commençant par cette phrase : « Eriksen, c'est toi ? Mais ... tu es mort ! » Je lui réponds violemment que je suis son fils, Erik, et que mon père ne m'a jamais parlé de lui. Une légère tension se lit sur son visage, ce qui me fait penser qu'il était ému, mais je pense qu'il ne veut pas paraître faible devant ses hommes. Je lui dis de monter sur mon bateau pour discuter dans ma cabine. Une fois face à face, il me raconte toute l'histoire.

Mon père et lui étaient partis en mission de repérage, en Antarctique, pour une raison qu'il ne voulait me donner. Car il s'agit d'un secret d'état. Ils naviguaient depuis plusieurs mois, et n'avaient plus assez de vivres pour tout l'équipage. Un jour, leur bateau passa devant un groupe de baleines à bosse. Mon père, désespéré et rendu fou par la faim, décida d'aller chasser la baleine avec un couteau de cuisine. Avant que Jules ne put le retenir, celui-ci avait pris un canot de sauvetage et pagayait à toute vitesse vers les baleines en brandissant son couteau. Il n'avait pas choisi la bonne cible en tentant d'attaquer un baleineau. Une autre baleine lui fonça dessus et

le renversa. Jules vit mon père se débattre quelques secondes dans une mer déchaînée, puis il le perdit de vue. Ne voulant pas salir la réputation des Eriksen, Jules avait menti à tout son équipage, en disant ce que l'on m'avait toujours raconté : Eriksen était tombé par-dessus bord lors d'un coup de vent.

Je suis choqué par cette révélation mais je songe aussi que cela a dû être dur pour Jules, de mentir pendant tout ce temps. Une fois rentré de mission, il quitta la Marine et, ne sachant que faire, il rejoignit les militants pour la protection des baleines qu'il rencontra dans un bar mal famé du port de Brest. Cela lui permit de naviguer et de montrer qu'il n'en voulait pas à ces animaux d'avoir causé la perte de son meilleur ami. Son histoire m'a beaucoup ému, tout d'un coup, je ne lui en voulais plus de ne s'être jamais montré : je devais trop lui rappeler mon défunt père. Nous nous promettons de rester en contact, puis il me souhaita bonne chance pour mon aventure, et regagna son bateau.

Suite à cette rencontre, je me sens apaisé : j'ai enfin découvert la vérité sur la mort de mon père. Au fond de moi, je n'ai jamais cru à cette histoire de coup de vent. Je réalise alors que ce voyage n'est pas aussi inutile que je le pensais à mon départ. Je me rends compte que mon père a fait plus pour son équipage que moi pour le mien. Je prends alors la résolution de mieux m'investir dans le projet des scientifiques, et d'être au service de la cause des cétacés.

POL JAOUEN - JULES JENNY - TIMOTHÉE MAIGNEN
Prix Collectif Collèges 2017

MA PETITE ÉTOILE

- Mamie! Mamie! Regarde ce que j'ai trouvé!! Qu'est ce que c'est?
 - Lucie, ma puce, ce sont les lettres que ton grand-père m'a écrites quand il est parti faire ce long voyage en mer dont je t'ai déjà parlé.
 - Tu peux me les lire?
 - Avec plaisir! Ton père adorait quand je les lui lisais.
-

Lettre 1

Alice, mon aimée,

Voici à peine quelques mois que nous nous sommes mariés et le devoir m'oblige déjà à vous quitter. J'espère que vous me le pardonnerez.

J'ai levé l'ancre avec mon équipage ce matin à l'aube, et je ressens déjà le besoin de vous écrire, le besoin de vous dire que tout se passe bien, que le temps est clément et que la mer est calme. Je devrais être heureux, mais je ne le suis qu'à moitié car mon cœur est vide et en manque de vous... Je me dois cependant de me ressaisir, je suis le capitaine du Motherland et un capitaine ne peut se laisser aller à ses émotions... Je vous promets de faire tout mon possible afin d'être présent à la naissance de notre enfant.

À vous, ma tendre épouse

Votre mari,

Erik Eriksen

Lettre 6

Ma chérie,

Je suis pensif ce soir et puisque mes pensées sont toutes à vous, l'envie me prend de vous écrire, de vous écrire une étreinte, de vous écrire un baiser.

Alice, mon aimée, dans la nuit brille une étoile que je regarde tous les soirs et qui me rend heureux, heureux d'un mot, heureux d'une phrase. Je ne sais comment elle procède. Elle est apparue soudainement dans la nuit, occupant dans mon cœur une place qui lui était destinée depuis toujours et où elle restera à jamais. Jamais je ne la laisserai s'éteindre, j'irai jusqu'à brûler mon âme pour qu'elle resplendisse éternellement. Je ressens pour elle un amour infini. Vous êtes cette étoile mon aimée...

Votre époux,

Erik Eriksen

Lettre 12

Ma splendide petite femme,

Comme prévu, une escale aura lieu dans cinq jours, je vais pouvoir enfin vous expédier toutes ces lettres qui s'entassent sur mon bureau. Cela m'emplit de joie. Vous allez enfin recevoir de mes nouvelles! Je n'ai point le temps de vous écrire plus longtemps. Une partie de carte m'attend sur le pont avec mes hommes. C'est un de mes moments préférés de la journée, tout le monde y prend part sauf Gino Montini. Il ne m'inspire pas confiance...

Sachez que je vous aime et que j'aime déjà l'enfant que vous portez. En parlant de lui, j'ai réfléchi aux prénoms que nous pourrions lui donner. Si c'est un garçon j'ai une préférence pour Paul et si c'est une fille pourquoi pas Lucie. Qu'en pensez vous?

Votre cher et tendre époux,

Erik Eriksen

Lettre 20

Ma chère Alice,

Je viens de reprendre la mer et les lettres sont toujours sur mon bureau. Lors de notre escale, j'ai dû régler bon nombre de problèmes.

Des problèmes avec mes caisses de soie et surtout une bagarre dans un bar entre Gino Montini et un autre quidam, pour des histoires de femmes. Je savais qu'il avait le sang chaud. J'ai dû aller le récupérer au poste de police et procéder à plusieurs démarches afin de le faire libérer. Je vais devoir consigner tout cela dans mon cahier de bord afin de rédiger ultérieurement un rapport. Je vais devoir aussi garder un œil sur lui, un sacré lascar prêt à manier le couteau à la moindre occasion.

*Avec toutes mes excuses,
Votre amoureux*

Erik Eriksen

Lettre 23

Mon aimée,

“Nous voguons. Bientôt l'azur des mers équatoriales et bientôt, dans la voûte nocturne, la Croix du Sud. Le vieux Motherland est solide. La nuit dernière, nous avons essuyé ce qu'on appelle un coup de temps. Bah ! Ce n'était pas grand-chose et ce matin la mer est de nouveau calme et belle. Tout va bien à bord. Sans manquer à mes devoirs je puis revenir à mon cahier, c'est-à-dire, pour le moment, à M. Gino Montini.¹”

Je pense refaire une escale d'ici peu de temps et cette fois y poster mes lettres.

Votre mari,

Erik Eriksen

1 • Louis Guilloux, *Parpagnacco ou La Conjuración*. Éditions Gallimard, 1954, page 140.

Mon amour,

Depuis notre retour en mer règne une ambiance tendue entre Montini et le reste de mes matelots. Cela est pesant... Mais cela fait aussi vingt-six jours que je ne vous ai pas vue, vingt-six jours que je n'ai pas senti votre parfum, que je ne vous ai pas tenue dans mes bras, que je ne vous ai pas dit de vive voix que je vous aime...

Cette nuit j'ai rêvé de vous. Je vous ai vue dans votre robe blanche le jour de notre mariage, puis dans votre petite robe rose qui vous va si bien au teint... Vous marchiez dans le jardin d'un pas léger... Vous étiez si belle! Vous aviez la fraîcheur d'une fleur des champs. Vous vous êtes emparée de mon cœur et y avez planté vos racines, celles-ci y resteront à jamais.

Votre amant,

Erik Eriksen

Mon astre tant aimé,

*Ce soir je souris au ciel et à la lune
Songeant à ma vie et à toutes ses fortunes.
Une pensée fugace me traverse l'esprit
J'aime me souvenir des pages de cette vie
Qui s'emparent de moi et m'emplissent de bonheur,
M'enveloppent m'amour de leur douce chaleur.
L'astre de la nuit voilé par les nuages
Visiteur blafard et dépourvu de rage
Navigue paresseux, annonciateur d'orages.
Dans cet univers ma vie tient sur une page
Et je n'ai pas le temps d'en gâcher un seul mot
Malgré tout ce qui m'assaille et tous les maux
Pour vous, je me dois de vivre et d'être heureux
Car c'est un privilège accordé à si peu!*

Votre poète,

Erik Eriksen

Lettre 34

Alice,

Je ne sais pas ce qui m'arrive ce soir, je me sens déprimé mais je me dois de tenir le cap. Il fait si froid, les heures s'écoulent lentement et l'immensité de l'océan accentue la distance qui nous sépare... J'ai l'impression de ne plus avoir de force, cela fait trop longtemps que je n'ai pas bien dormi, que je n'ai pas bien mangé et surtout que je ne vous ai pas vue. Vous écrire m'aide à tenir...

Pardonnez-moi ces moments de faiblesse,

Votre époux

Erik Eriksen

Ps: Notre prochaine escale aura lieu dans dix jours.

Lettre 36

Ma chère petite étoile,

*Ce soir, pour vous ma mie, j'écris
C'est pour moi plus qu'une envie
C'est un besoin, une obsession
C'est une ivresse, un tourbillon.*

*J'écris pour mon unique étoile
Brillante au-dessus de ma voile
L'astre de ma nuit, de ma vie
Qui me fait croire en la magie.*

*Où un seul sourire me guérit
De mes peines et de mes tristesses
Et agis comme une caresse
Et même quand mon cœur s'obscurcit
D'une sombre mélancolie.*

*Ma douce amie, je vous célèbre
Brillante dans mes ténèbres.*

Erik Eriksen

Ma tendre aimée,

L'ambiance sur mon navire est redevenue clémente, les tensions entre Gino Montini et l'équipage sont retombées.

Plus que trois jours pour vous envoyer toutes ces lettres écrites chaque jour avec tout mon amour. Je suis empli d'une immense joie. J'ai tellement hâte de vous revenir. Si tout se passe bien je serai près de vous et de notre enfant pour Noël.

Votre mari qui vous aime tellement,

Erik Eriksen

Madame Eriksen,

Je suis M. Demichellis, le second du Capitaine Eriksen et je viens vous faire part d'une bien triste nouvelle.

Ces deux derniers jours, nous avons affronté une terrible tempête.

Le Capitaine Eriksen est sorti sur le pont afin de porter secours à un membre de l'équipage en difficulté dans la manœuvre. Pendant ce sauvetage, le Capitaine a été brutalement emporté par une vague scélérate. Malgré tous nos efforts et nos recherches, nous n'avons pu le secourir. Aussi, suis-je au regret de vous annoncer sa disparition en mer.

L'équipage du Motherland, se joint à moi pour vous exprimer tout le respect que nous avons pour notre Capitaine et vous présenter nos plus sincères condoléances.

Je vous fait parvenir, les lettres trouvées sur son bureau et qui vous étaient destinées. Vous pourrez récupérer ses affaires personnelles lors du retour du Motherland à son port d'attache.

Bien sincèrement nous prenons part à votre chagrin,

M. Demichellis, Second et l'équipage du Motherland

– Dis mamie, c'est pour papi que je m'appelle Lucie ?

24^e Prix Louis Guilloux des jeunes

2018

La Société des
organise son v
Guilloux des J
qui a pour obj
de cet écrivai
générations à

Sujet proposé :

Louis Guilloux parle volontiers, dans ses écrits du « petit train » des Côtes-du-Nord qui sillonnait tout le département. Une ligne longeait la côte.

« La gare centrale à Saint-Brieuc où l'on allait prendre le train est devenue une gare routière. Pour accomplir le voyage jusqu'à Binic il fallait bien compter trois bons quarts d'heure. Le petit train s'arrêtait en effet à tout moment pour laisser descendre ou monter des voyageurs. (...) Il marchait au charbon. (...) À Plérin, il n'y avait pas de gare. (...) Le train s'arrêtait dans un pré, devant une sorte d'échoppe. (...) C'était le Far West. (...) Nous n'en étions encore qu'au début du voyage. Les jours de foire ou de marché, il arrivait qu'on voyageât en compagnie de bonnes femmes tenant bien sagement sur leurs genoux de charmants petits cochons de lait. Ces jours-là, les arrêts étaient un peu plus longs que de coutume. Personne n'y trouvait à redire. »

Louis Guilloux, *L'Herbe d'oubli*, Éd. Gallimard, 1984, p. 213 et 215.

2018

AUTOUR DU « TRAIN DES CÔTES-DU-NORD »

Fiancés en plein cœur de l'été, le 5 août 1914, Henri Dutertre et Angelina Le Floch, avaient comme prédilection d'utiliser le « petit train » pour leurs promenades dominicales. En effet, après ses longues années d'études, Henri avait obtenu son doctorat de chirurgie. Tandis qu'Angelina s'était émancipée par rapport à ses grands-mères en ouvrant une petite boutique de chapellerie, rue Saint-Guillaume à Saint-Brieuc. Elle fréquentait la société briochine avec talent et distinction.

Mais le soir, lorsqu'elle se retrouvait à la gare de Saint-Brieuc pour emprunter le « petit train » qui la ramenait sagement à Binic, elle se prenait des envies de voyages et rêvait en regardant la côte défilier cahin-caha, la mer l'envoûtait. C'est dans cette attitude, avec tout son visage illuminé que le jeune médecin l'avait remarquée. Et chaque jour, il avait appris à la découvrir. Ils descendaient ensemble à Binic et se dirigeaient ensuite chacun vers son domicile. Angelina retrouvait sa vieille Tante Anna, une petite bretonne, femme de ces fameux pêcheurs de Terre Neuve, laissée vers la trentaine veuve et sans enfant. Elles s'adoraient et faisaient de nombreux projets pour l'avenir d'Angelina.

Quant à Henri, ses longues journées au cabinet de chirurgie de son vieil ami le Docteur Tuloup ne lui laissaient que le loisir d'aller à la pêche à pied sur la grande plage quand la marée s'y prêtait. Assez à l'aise partout, il connaissait tout le monde à Binic, rencontres lors des marchés, des fêtes populaires, des retours des pêcheurs, des pardons ...

Henri et Angelina venaient de se fiancer lorsque cette terrible nouvelle éclata : la déclaration de la guerre. L'Allemagne contre la France et par suite tous les pays environnants.

« Une chose pareille, ces hommes sont fous ... »

« Et pourquoi ? »

Comme toutes les jeunes recrues en âge de partir, Henri fut enrégimenté en tant que médecin militaire en arrière du front de Somme.

CHEMINS DE FER DES COTES-DU-NORD

(1^{re}, 2^e classes.)

Nota. — La Compagnie ne garantit pas la correspondance avec les trains de l'Administration des Chemins de fer de l'État et des économiques.
Les heures de passage aux stations sont approximatives.

SAINT-BRIEUC A GUINGAMP

No. s.	No. c.	No. j.	(189, 216, 239)	Saint-Brieuc (Etabl.)	6 15	8	10 30	13 20	17 20	Guingamp. Ab.	6 5	...	12 5	14 55	18 10
Dep	Arrive			— (Centrale)	6 30	8 15	10 40	13 25	17 35	St-Agathon	6 19		12 12	15 2	18 17
45	30	6		Colvé	6 44	8 29	10 53	13 49	17 49	Le Merzer	6 27		12 17	15 7	18 22
55	30	6		Plerin	6 49	8 34	10 59	13 54	17 54	Pannerli-le-Vic.	6 37		12 26	15 17	18 32
55	35	7		Garreau	6 53	8 40	11 3	13 58	17 58	Kangar	6 33		12 32	15 23	18 38
75	50	10		Pordic	7 2	8 50	11 12	14 7	18 7	Gouelin	6 37		12 36	15 27	18 42
1 10	70	14		Binic	7 14	9 7	11 24	14 19	18 19	Lanvollon	6 48		12 45	15 38	18 53
1 30	90	17		Lantic	7 24	9 14	11 31	14 26	18 26	Pieguen	6 56		12 52	15 45	19 0
1 50	55	13		Plorehant	7 26	9 19	11 36	14 31	18 31	Lizandré	6 59		12 56	15 49	19 4
1 45	1	19		Etables	7 31	9 26	11 41	14 36	18 36	Ploha	7 6	10 15	13 3	15 56	19 13
1 70	1 15	22		Portrieux-l.-Bains	7 45	9 40	11 55	14 50	18 50	Kéregal	7 10	10 19	13 7	15 49	19 17
1 80	1 30	23		St-Quay	7 49	9 44	11 59	14 54	18 54	Trévenec	7 16	10 25	13 13	15 49	19 23
2	1 35	26		Trévenec	7 54	9 49	12 6	14 51	18 51	St-Quay	7 24	10 32	13 20	15 56	19 30
2 15	1 45	28		Kéregal	8 2	9 57	12 12	15 7	19 7	Portrieux-l.-Bains	7 37	10 47	13 29	16 24	19 43
2 30	1 55	30		Ploha	8 9	10 1	12 21	15 11	19 14	Etables	7 46	10 56	13 37	16 32	19 51

Encore une dernière fois, Angelina et Henri dînèrent silencieusement avec Anna, puis ils allèrent marcher ensemble sur le chemin des douaniers vers Étables, en direction de la croix blanche. Marcher ainsi dans la brise marine, avec les cris des goélands, leur semblait le moyen le plus sûr d'arrêter le temps, de fixer leurs pensées, de figer leurs souvenirs et de graver en eux ces instants d'éternité pour protéger leur amour.

Le lendemain, Henri prit le « petit train » dans la petite gare de Binic avec tristesse, mais avec l'espoir de revenir très vite dès la première permission. On disait « qu'elle ne serait pas longue » ... Une dernière étreinte, un dernier regard, un signe de bras et au premier virage, le train s'estompait derrière la falaise dans un panache de fumée. Angelina avait le cœur serré et s'en retournait chez elle à petits pas, désolée. Elle n'oublierait pas ce départ, cette séparation si brusque.

À Saint-Brieuc, Henri Dutertre n'avait jamais connu autant d'imbroglie : on courait partout, on cherchait son régiment ... Il trouva enfin son supérieur avec tout un groupe d'infirmiers, jeunes recrues, venant de l'université. On embarquait dans des wagons de bois, comme des « bétailières » disait l'un.

Baucoup avaient déjà reçu leur uniforme et leur armement. En quelques heures, ces enfants de la Bretagne, paysans, ouvriers, artisans, étudiants se trouvaient marqués dans leurs regards par l'inquiétude du lendemain, mais leurs traits étaient devenus graves comme le devoir de « défendre la Patrie ».

Incorporé en Baie de Somme dans le quartier militaire campé près d'un petit bourg de campagne, Henri fut vite confronté au désarroi, mais rapidement son amour le réconforta. Angelina n'était plus coupée de lui, ils pouvaient s'écrire. Tante Anna courait chaque matin après le facteur pour que sa « petite » trouve la missive attendue à son retour dès la descente du « petit train ».

Le 18 octobre 1914,

Ma tendre Angelina,

Comment te dire ma joie lorsque ta gentille lettre m'est parvenue la semaine dernière. Ici l'automne ne ressemble à rien par rapport à notre chère baie de Saint Brieuc...

Les aubes ont des couleurs merveilleuses, mais estompées très souvent par un brouillard tenace et froid, du matin au soir.

Je ne t'attristerai pas: les hommes qui arrivent du champ de bataille sont de véritables héros.

Nous sommes sur pied du matin au soir tard, en fonction de la gravité des blessures de nos chers compagnons de front. Il faut aussi se battre pour en maintenir le plus possible en vie.

Je suis harassé mais il y a tant de misère, de détresse; heureusement nous venons de recevoir l'aide d'infirmiers avec des bandes, de la charpie, des produits pour soulager « ces pauvres gosses ».

Enfin nous nous hâtons pour « qu'elle finisse vite ».

Dans cet espoir, je te donne toute ma profonde tendresse, en attendant nos retrouvailles à Noël pour te serrer contre mon cœur qui ne bat que pour toi.

Ton très cher Henri.

En Bretagne, les départs succédaient aux départs et l'euphorie de septembre n'était qu'un vague souvenir. Chacun luttait, travaillait, espérait pour hâter la fin du conflit terrible. Dans les ateliers, on travaillait pour confectionner des vêtements pour les absents, des conserves pour les nourrir et, hélas, des armes pour se défendre et « tuer » l'envahisseur.

Angelina et Henri échangèrent encore une vingtaine de missives aussi affectueuses les unes que les autres mais peu à peu elles s'estompèrent. Le courrier n'était plus régulier. La guerre faisait rage.

Angelina et Anna vécurent un Noël terrible. Séparés. Pas de nouvelles pour partir en permission, pas d'information officielle. Plus de courrier, Angelina devint morose, elle ne reprenait vie qu'en attendant longtemps

à la gare de Binic et même parfois à la gare de Saint-Brieuc, à chaque arrivée d'un train d'où elle rêvait de voir descendre son « Henri » que « l'autre » lui avait pris. L'hiver se fit rude. Était-il vivant ? « Où était-il ? » Comment savoir où on avait installé un nouvel hôpital militaire ? Quand saurait-elle ? Autant de questions qui la broyaient d'angoisse ...

Au marché du mardi, beaucoup de femmes s'étaient retrouvées, pour échanger quand l'une ou l'autre avait eu quelques bribes de nouvelles.

Mais rien, rien ... pour Angelina.

Le printemps 1915 arriva et l'espoir naquit dans le cœur d'Angelina.

La jeunesse retrouve toujours une raison pour le réconfort, l'espoir.

Ce lundi-là, Angelina avait congédié sa jeune aide-couturière un peu plus tôt. Elle fermerait sa boutique pour aller se promener vers le quartier Saint-Michel avant l'heure du train. Elle tira le rideau, ferma le volet de bois, lorsqu'elle se sentit prise doucement par les épaules. Son instinct la fit se retourner d'un bloc et quelle ne fut pas sa joie de se retrouver enlacée par son cher Henri. Quelques instants, ils restèrent muets, serrés l'un contre l'autre, elle entendait son cœur battre à travers l'épaisse veste râpée et lui, sentait dans ses bras son corps à elle, tremblant comme un petit oiseau blotti dans vos mains. Très vite leurs regards se rejoignirent et les rires mêlés aux larmes d'émotion fusèrent.

Vite, la main dans la main, sans parler, mais riant ils coururent, ivres de bonheur vers la gare, cette jolie petite gare, le mythe de leur Amour pour prendre leur « petit train » parfumé par l'odeur du charbon, mais aussi égayé par les villageois : ces hommes âgés et ces « petites bonnes femmes », ces enfants chahuteurs qui rentraient dans leurs villages, leur campagne ou leur port. Ceux-là étaient vivants, bien vivants.

Les chaos du wagon avaient rapproché leurs épaules. Leurs mains s'étreignaient tendrement sans rupture.

Henri n'avait d'yeux que pour elle. Il avait survécu grâce à l'image de son visage gravée en lui. Aujourd'hui, il la retrouvait semblable, mais avec quelques traits tirés. Elle se noyait dans ses yeux bleus, elle souriait pour lui cacher toute son angoisse, son inquiétude passée, car elle découvrait une cicatrice encore rose sur son cou, saisissait sa grande lassitude dans ses lèvres trop blanches et ses yeux cernés. Face à Binic, ils vibrèrent ensemble de redécouvrir ce paysage merveilleux de la grande plage dorée par les

BRETAGNE

792. BINIC — La Gare



Mance, phot. Idit, Binic

LA BRETAGNE PITTORESQUE
2239 - Saint Brieuc - Gare Terminus du Phare, *Mané Haute.*
Vue magnifique



Collection A. Waron, St-Brieuc

rayons du soleil venant de l'Ouest dans l'axe de la rivière de l'Îc. Et puis ces bateaux de travail couchés sur la grève, et là-haut les mouettes et les sternes allant et survolant le sable pour saisir les coques. Tout cela dans une fraîcheur, une vision de sérénité qui, elle, n'avait pas changé.

« Alors mon Henri, te revoilà, pourquoi ne nous as-tu pas prévenues ? Anna sera tellement surprise ! » ...

En guise de réponse, Henri lui prit le visage dans ses mains calleuses, mais toujours aussi caressantes,

« Ma Chérie, c'est par une grâce du Capitaine que je suis là, j'ai trois mois de repos obligatoire, et les formalités de ma « retraite » ici ont pris du temps, j'ai pris tous les moyens de locomotion possibles pour rejoindre Rennes en deux jours depuis le Nord. J'ai fait le plus vite possible ! Ensuite un routier, une charrette d'un maraîcher jusqu'à Caulnes et enfin à Lamballe le train ».

« Quelle épopée, va ! »

Là-haut sur la voie le « petit train des Côtes-du-Nord » siffla, déposa ses voyageurs. Nos deux fiancés goûtaient ces retrouvailles lentement, sans précipitation de peur de devoir de nouveau tout perdre. Henri bouscula son havresac sur son épaule et prit son Angelina par la main pour rentrer à la maison de Tante Anna.

À l'époque, la coutume ne permettrait qu'une tenue amicale en public.

Devant la maison, par taquinerie, Henri tira la cloche à la porte de Tante Anna. Celle-ci était au fourneau pour le dîner. Elle rumina contre l'importun qui avait le toupet de « clocher » et surtout « à c't heure » ! Une fois dans l'entrée quelle ne fut pas son hébétude de se retrouver face aux deux tourtereaux et surtout son « Henri ».

Le lendemain, Henri profita de sa disponibilité pour se rendre auprès de son vieil ami le Docteur Tuloup à Saint-Brieuc. Comme à l'ordinaire, la magie du « petit train », ce merveilleux compagnon de progrès, de rêves, le ramène à la Préfecture. Dans la ville on croisait, comme toujours, les badauds habituels, l'effervescence des commerces était coutumière, sauf qu'on ne voyait plus de jeunes comme lui. Sa hargne contre cette « fichue guerre » lui monta à la tête. Toutes les atrocités qu'il avait littéralement touchées du doigt en tentant de soulager chaque être humain qu'il avait eu entre ses bras, ou sous son scalpel ; toutes ces horreurs lui revenaient vivantes.

Il errait sur le champ de Foire, halluciné par ses souvenirs au goût du sang, quand il s'entendit interpeller « Ha ! Hé ho ! , mais c'est Henri Dutertre !!! » Réveillé, revenu à la réalité, Henri reconnut un collègue d'études, le Docteur Chancereuil, un grand travailleur, celui-là.

Rapidement la chaleureuse amitié les réunit à nouveau et Henri redevint lui même. Et en quelques mots ils échangèrent sur la guerre, mais plus positif, Chancereuil trouva le remède :

« Comme je suis heureux que vous soyez revenu, mon cher Henri ; six mois ici au bercail, je vais tenter de vous trouver des activités pour ne pas vous “ennuyer” ».

« Merci mon cher Antoine, c'est vrai, il ne faut pas perdre la main, il y a tout à faire, si vous saviez... »

– Du cran !, allez, ne ruminez pas les souvenirs du front, sinon, on vous perdra aussi ! Hé ! Un chirurgien, ça n'a pas de prix ! Je vous invite samedi avec Angelina...

À Quintin au sud de Saint-Brieuc, les autorités avaient établi un « centre » de repos, de convalescence. Les permissionnaires, invalides ou grands blessés y étaient rapatriés. Il fallait des infirmiers et grâce au Docteur Chancereuil, on accepta Henri. Alors il prit avec courage, chaque semaine, « le petit train », celui qui desservait le sud du département en direction de Loudéac. Dans la clarté bleue et les fumées du campement installé au-delà des « jardins » au sud du Gouët, Henri arrivait dans cette petite bourgade proprette, image d'un autre temps, une bourgade bretonne qui avait eu sa gloire au temps du commerce des Toiles de Bretagne. Dans l'architecture de cette ville laborieuse, cette épopée de richesse se retrouvait : des hôtels particuliers, de vastes demeures des Toiliers, des monuments religieux nombreux et une basilique toute restaurée par la générosité des habitants.

Henri, au contact des soldats, n'oubliait pas son but : soulager, guérir, aider. Sans pause après le café chaud de 5 h 30, il prenait son tour après les veilleurs de nuit, passait du temps auprès de chacun, distribuait ses encouragements, refaisait un pansement, préparait une opération urgente. Cela lui permettait d'effacer la terrible blessure interne de ses souvenirs atroces et lancinants. Peu à peu, les mois passèrent et Angelina, avec patience, posait le « baume » sur cette blessure.

L'hiver 1916-1917 était long, le « petit train » pour revenir à Binic eut du mal à franchir les talus de neige, on pelletait et on repartait. La guerre continuait, tout semblait échouer, les campagnes se vidaient, on avait du mal partout, à la ferme, aux usines, « on n'en pouvait plus », on voulait que ce soit « la der ... des der » ...

À Binic, Henri et Angelina avaient constitué un service d'entraide pour subvenir aux veuves et orphelins. cela leur donnait un but et les aidait à supporter l'attente. En août 1918, enfin, l'aide des Alliés permit l'avancée du projet d'Armistice ... Enfin, en novembre, en milieu de journée, tous les clochers s'ébranlèrent : c'était le 11 novembre 1918.

Que de morts, de malheurs, de désastres, de décombres ...

Comment parvenir à tout reconstruire ?

Pour Henri et Angelina et d'autres, c'était tout tracé, mettre aux services des autres leur savoir. Ils se marièrent à Binic en juin 1919 et se dévouèrent avec conviction auprès des plus pauvres de leurs « pays ».

Le « petit train » apporta le renouveau ; peu à peu l'économie locale trouva un relais grâce au train. On reprit goût aux voyages, chaque été le « petit train » apporta son lot de vacanciers sur les côtes bretonnes. Venus de toute la France, le tourisme balnéaire et pittoresque en Côtes-du-Nord connut alors son plein épanouissement et Binic se développa en une belle cité balnéaire ...

ÉDOUARD JAUSSIONS

Prix Lycées 2018

MAMAN ...

Maman,

Aujourd'hui, comme très souvent quand je t'écris, je suis dans le train. Tu sais celui qui sillonne tout le département. Je suis donc en route pour l'URSS.

Ce pays a l'air si beau, même si je ne pense pas que tout soit aussi parfait que ce que prétendent les journaux. Nous n'avons pas besoin d'espoir, mais seulement besoin de vérité. Tu sais, je crois vraiment que le communisme peut fonctionner, seulement si chaque personne respecte absolument les lois. Dans ce pays, l'égalité est ce qu'il y a de plus important. Je pense que c'est ce qu'il manque en France : l'égalité. Pour moi, égalité rime avec liberté mais aussi avec fraternité. Je viens de me rendre compte que c'est la devise de notre beau pays, mais hélas, ce n'est pas forcément notre réalité. La misère touche tant de gens. Tant de personnes seules meurent chaque jour. Les bourgeois, eux, transgressent un des péchés capitaux : la luxure. Ils préfèrent leur confort à la solidarité élémentaire, que Dieu leur pardonne !

Cet argent qui divise tant de personnes n'existe pas en URSS où tout le monde est égal. La propriété privée n'existe plus : les pauvres gens ne sont plus dans les rues. Les gens riches ne regardent personne de l'air hautain qu'ils savent si bien avoir. J'aimerais tant voir diminuer l'amertume dans la vie des gens. Je ne peux pas te promettre un retour complètement satisfaisant de ce voyage. Néanmoins, j'ai hâte d'arriver pour découvrir ce pays aux abords si parfaits. Je t'écrirai chaque jour de mon voyage.

Mais bon, assez parlé de cet autre pays. Comment vas-tu ? J'ai croisé le fils de la voisine : il m'a dit que tu étais allé dîner chez eux tandis que je parcours la France, l'Europe même. J'ai bien conscience que je te manque, que je vous manque, mais j'ai également conscience que vous êtes heureux et fiers de moi, de ce que je fais. Toi et papa me manquez terriblement, à chacun de mes déplacements, je pense chaque jour à vous. Chaque jour, je me lève avec la joie de bientôt vous revoir. Alors Maman, c'est sur ces mots que je te laisse. Je te dis à très bientôt.

Ton tendre fils Louis

Ma chère Renée,

Je t'écris en pleine nuit, je n'arrive pas à trouver le sommeil. J'ai besoin de t'écrire, de te parler.

Mon voyage en URSS fut une grande désillusion. Moi qui avais placé tellement d'espoirs dans le communisme. J'avais la certitude que cela pouvait marcher. Mais quand André m'a offert de l'accompagner en URSS afin de voir de nos propres yeux comment le communisme est, non plus dans les écrits de Marx, mais comment il est réellement, quelle désillusion ! Je me doutais de par toute la propagande et le culte de la personnalité autour de Staline que tout ne pouvait pas être parfait. Mais je gardais foi dans le communisme et dans ses idées : l'égalité, la lutte pour les pauvres et l'espoir. Cela se devait de marcher car notre société se devait de changer. Mais tu avais raison, tellement raison.

Dès notre arrivée à Moscou, nous fûmes directement pris en charge par deux hommes. Tout notre séjour fut d'ailleurs organisé par ces deux gradés. Nous n'avions aucune liberté. Ils nous ont menés dans les endroits les plus fous, les plus extravagants. Nous allions de bars en cabarets et faisons la fête de manière permanente. L'alcool coulait à flots. Quand nous avons organisé ce voyage, nous pensions pouvoir visiter par nous-mêmes l'URSS. Il n'en fut rien.

Nous voulions voir de nos yeux la vie du peuple, pas le point de vue des dirigeants. Nous voulions voir la vraie vie, les gens du quotidien, pas les pantins à la botte de Staline. Nous voulions voir la réalité, pas les fêtes interminables qui duraient toute la nuit, qui continuaient une bonne partie de la journée et avec assez d'alcool pour saouler un régiment entier. Nous voulions tellement de choses et nous n'avons rien eu. Je suis tellement déçu, tout notre voyage n'a été qu'un mensonge organisé, planifié depuis le moment où nous en avons fait la demande.

Je te comprends maintenant, je sais pourquoi tu me disais que le communisme était voué à l'échec. Il ne peut pas marcher dans une société comme la nôtre. Une société où les hommes ne cherchent qu'à s'enrichir. Une société où arracher le pouvoir aux mains d'un autre est devenu un geste normal, familier, banal. Le communisme, comme je te l'avais dit plus tôt, c'est l'égalité et je comprends maintenant que les hommes sont égoïstes, qu'ils ne veulent pas être égaux. Ils veulent juste dominer et détruire.

Le bruit régulier du train a finalement raison de moi. Je t'écrirai lorsque j'arriverai à Paris.

Tendrement,

Ton mari, Louis

Dear Lewis,

It's been a while since I have heard from you. Months have passed, and I was wondering if you were fine.

I am in the train back home. Back to Saint-Brieuc. And while writing to you, I remember how much I appreciate train travel. They have a peaceful side I very much enjoy. As far as I can remember, I have always loved them. Even when I was a little boy. I especially remember the train that furrowed the whole department of Côtes-du-Nord.

I am heading home, looking for peace after everything that happened at the end of the war. When they offered me that translator job, I knew it would be hard, I am no fool, but I have seen things. Things I know I will not be able to forget.

Do you remember? The cities totally destroyed by the bombings of God knows who; the refugees living in slums. I recall the emptiness in their eyes, they still haunt me sometimes. Do you know what is killing me? I can't help them, I tried, but those people have lost their homes and a lot of them have lost their family. Against that, I am powerless. It will take months, years to rebuild everything. The war is over and yet they are not at the end of their sorrow. Misery is everywhere.

I believe you to be the only one I can speak to, you are the only one around me who understand. You lived it too.

We split up in Germany, you went back home, to England, and I went on to Poland.

I don't know if the news have come to England, but here the words "death camps" are spreading. I have heard testimonies of survivors back in Poland. They say it was like Hell on Earth, that God had turned his eyes away from the camps. They say Nazis tortured them, often for hours and that thousands and thousands were killed. I am trying to understand how a human being could do that to another one, and worst of all using religion as a pretext to kill, but I can't. They have tattoos, a number on their forearm. This is how they were called in the camps, by a number. The Nazis didn't only take their life, they also stole their identity from them. Some people don't believe them, but I do : during the war we have all seen people disappear. Every day. At first it started with a few people but soon entire families vanished in the middle of the night, leaving everything

behind them. And all the laws against the Jews, the Vichy government excluded them from the population. We knew something was happening, we couldn't believe it, it was too awful. Now, I just hope for the survivors and their families that their persecutors will be judge for their actions.

The train is arriving at the platform. I'm home.

I hope I will hear from you soon.

Your friend, Louis Guilloux.

Mon cher Georges,

Aujourd'hui, ça fait vingt ans que tu es mort, vingt ans que tu me manques terriblement chaque jour. Je me suis rendu sur ta tombe et j'y ai déposé des jacinthes, tes fleurs préférées. J'y ai rencontré certains de tes anciens élèves, ils se recueillaient, comme je le fais chaque année.

Il faut que je te dise, il y a dix ans, j'ai écrit un livre et je me suis inspiré de toi pour le personnage principal: il s'appelle Cripure. Cet homme a une grande capacité intellectuelle, mais pas autant que toi, cela va de soi. Autre détail qui vous rapproche: il est également professeur de philosophie. J'ai dû rajouter un détail moins prestigieux, et je m'en excuse: cette acromégalie que tu devais supporter, mais j'ai trouvé ce détail important car, sans cela, Cripure aurait pu être n'importe qui et je tenais à ce qu'il soit toi. Pour amplifier le malheur de ce pauvre Cripure, par ailleurs son vrai nom est François Merlin, je l'ai marié à une grosse femme rude et sotté, du nom de Maïa. Et évidemment il m'a fallu ajouter un rival, répondant au nom de Nabucet, qui est lui aussi professeur. Vois-tu, mon cher Georges, ce Nabucet est un petit bourgeois qui pense pouvoir devenir un bien pensant de la ville. Il te voue, dans mon livre, une haine farouche. Nous savons toi et moi que peu de personnes pouvaient rivaliser avec toi, même si tu étais bien trop modeste pour t'en vanter, ce que j'aimais chez toi. Malheureusement, Cripure, lassé, provoque Nabucet en duel, ce qui le conduit à la mort. Cette fin m'a rendu

malheureux, mais il fallait qu'il en soit ainsi, il me fallait une fin tragique, qui montre jusqu'au bout ton courage. J'aurais tellement aimé que tu puisses le lire. Si tu étais toujours en vie, peut-être aurais-je écrit la fin différemment. Peut-être n'aurais-je pas écrit ce livre, qui sait? Car, mon cher ami, vois-tu, ce livre t'est entièrement dédié, j'ai tellement pensé à toi en l'écrivant. Pendant l'écriture de certains passages, les larmes me montaient aux yeux, puis roulaient doucement sur ma joue et venaient tacher ma page pleine de ratures. Généralement, les passages qui m'émouvaient étaient ceux remplis de philosophie, ceux où Cripure faisait ses cours. Ils me rappellent à quel point tu étais un bon professeur, à quel point tu m'as tout appris. Je ne te remercierai jamais assez de m'avoir dédié tant de temps à m'expliquer les mystères de la raison.

Mon cher ami, tu as échappé à bien des horreurs. La guerre vient de se terminer. C'est un grand soulagement. Je me demande, à quoi sert la guerre? Pourquoi ces hauts-dirigeants nous envoient-ils au front assassiner, meurtrir des hommes qui, comme nous, ne demandent qu'à construire une famille et être heureux? J'ai vu des hommes morts, dévisagés, amputés. Des femmes espérant voir leurs maris revenir alors qu'elles savent que Dieu avait pris leur vie et les garde maintenant près de lui. Je pense que tu trouverais cette guerre tout aussi absurde que tu trouvais la première...

Je pars en ce moment de Saint-Brieuc pour l'URSS, je suis dans le petit train des Côtes-du-Nord qui sillonne tout le département. Je finirais par cette phrase que j'aime dire: "La vérité de ce monde, ce n'est pas qu'on meurt mais qu'on meurt volé".

*Ton tendre ami,
Louis Guilloux*

ÉLÉONORE BOGUENET - LAURE GELEBART
Prix Collectif Lycées 2018

LE PETIT TRAIN DES LETTRES

Yo man ! Cher Monsieur Guilloux,
ou Cehr Msieunor Giulluox,

« Sleon une édtue de l'uinertisé de Cmabrigde, l'odrrre des lltters dnas un mot n'a pas d'ipmrotncae, la suele coshe ipmrotnate est que la pmeirère et la drenère soeint à la bnnoe pclae. Le rsete peut érte dans un dsérorde ttoal et vuos puoevz tujoruos lrie snas porlbème. C'est prace que le creveau hmauin ne lit pas chuaqe ltetre elle-mmée, mias le mot cmome un tuot. La peruve ... »

Masi clea se copmliuqe qaund on ets dsyelixuiqe : un txete sipmle puet rsesebmler à clea ... »

Tout cela pour vous dire, Monsieur Guilloux, que j'en suis un, de dyslexique. Et puis on peut même y ajouter d'autres maux d'école (dysorthographe, dyspraxie ...).

Il a fallu que s'opère un miracle pour que je vous lise. Mais je suis déter' ! Vos mémoires m'ont donné la patate ! ... Et c'est ainsi que nous tapons ce texte à quatre mains. Comme des pianistes prodiges. Mon blaze, c'est Jules. Quant au prénom de mon binôme, eh bien je le garde pour le dessert ... Une crème brûlée aux myrtilles acidulées. Avant de le connaître mieux le personnage, je l'appelais l'intello à dreadlocks, avec sa cravate et ses cheveux métis aux reflets blonds. Au collège, beaucoup l'appellent « Tchip' ». Tout nous opposait. Nos seuls points communs étaient notre passion immodérée pour les jeux vidéos, ainsi que la malbouffe. Le dernier jeu en date, c'est « Fortnite ». C'est trop d'la fe-pra ! Grave dar ! Le genre de truc hyper addictif où tu dézingues tout avec ton gun, à tel point que t'en perds le sommeil. Côté gastronomie, nous mordons à pleines dents baguées bigmacs et kebabs, sans trop nous soucier des dommages collatéraux. On a la vie devant nous, et sans vouloir nous vanter, sur nos selfies, on est beaux comme des dieux (on met quand même un filtre Instagram pour venir à bout de l'acné !). Ce n'est pas tout : on a prêté serment d'être les meilleurs potes du monde, quoi qu'il advienne.

Cessons de tergiverser, Louis. Je vous laisse faire connaissance avec moi, j'ai 15 ans, je suis la beaugossitude-même. Je suis roux, comme le Poil de carotte que Monsieur Beaufort vous avait donné à lire lorsque vous étiez enfant. J'ai les yeux émeraude. Sportif, type rugbyman écossais. Forte tête, mais grand timide devant l'Éternel, surtout devant les meufs. J'aime bien le skate, mais mon sport de prédilection, c'est le foot. J'ai d'ailleurs dévoré vos passages sur la vie du Stade Briochin. Mais j'avoue, moi, c'est EAG forever. J'ai un look sportswear. Tchip' se moque de mes survêts et de mes sneakers Newbalance blancs : « Rutilant de la tête aux pieds, Jules, t'es le prince Harry de la té-ci ! ». Il n'y a que Tchip' pour sortir des mots comme ça. Ça fait marrer toute la classe quand notre intello sort un truc désuet-chelou : « rutilant », « prédilection », « tergiverser ». J'ai appris plus tard que sa reum était web rédactrice pour une revue de beaux-arts à Paname. À votre instar, Louis, je suis issu d'un milieu populaire, ma mère m'a élevé seule. Elle est vendeuse dans une grande enseigne de chaussures (qui a tué le métier de cordonnier et réduit les petits chinois à l'esclavage). Et comme vous, j'ai connu dans mon enfance des déménagements successifs sur fond de précarité. Ce qui n'est pas le cas de mon binôme : son père ramasse un max de tune dans le commerce international. Y'a qu'à voir les lovés qu'il lui fourre dans les poches pour se donner bonne conscience de ne pas passer assez de temps avec sa tribu. Pourquoi nous sommes-nous retrouvés dans le même bahut ? C'est une question d'option : chinois mandarin pour Tchip'. Quant à moi, c'est un arrangement pour avoir une AVS, auxiliaire de vie scolaire. C'est simple, tout nous oppose. Son milieu ? La bourgeoisie bohème. De mon côté, j'avais peur de passer pour un cassos, un wesh-wesh, à ses yeux.

Maintenant Louis, je vous explique le contexte. Notre prof principale, M.-G. Le Gall, qui est à la fois prof de çais-fran et d'histoire, air pincé, chignon tiré, nous a donné le pire devoir du monde. Elle est grave perchée. Le kif de Marie-George, ça doit être de nous mettre le seum. Sous prétexte de créer de la cohésion au sein de la classe, elle nous a imposé un travail en binôme : écrire un texte de type correspondance avec un personnage briochin célèbre. Pas de bol pour vous, Louis, nous sommes tombés sur vous. Bien sûr, c'est M.-G. qui a fait les paires. Elle a fait les pires duos du monde. Genre elle a mis un élève hyperactif avec un autre qui a deux

de tension, un qui monopolise toujours la parole avec une zoug' dont on n'a jamais entendu la voix, etc. Last but not least, nous : le cancre avec le cerveau bionique de la classe. Je me souviens encore de ce qu'a répliqué Tchip' à la prof, après avoir tchipé (laissez, vous comprendrez plus tard) :

– Nan mais trop pas ! Même pas en rêve ! Vous n'allez pas me mettre avec ce SEGPA ! C'est moi qui vais me taper tout le taf. Je ne partagerai pas ma note avec cette feignasse.

M.-G. aurait pu inspirer les meilleures punchlines des rappeurs :

– L'arrogance est à l'opposé de l'intelligence. Pour qui vous prenez-vous ? Votre mépris sera mentionné dans votre bulletin.

Bref, on est devenus la risée du lycée. Madame Le Gall a tout de même bien veillé à ce que chacun de nous charbonne. A la fin du cours, Tchip' m'a lancé un nonchalant :

– Bon, file-moi ton 06, pour qu'on s'organise.

Tellement débecté par tant de condescendance, je n'ai pas pu répondre aussitôt. Tchip' a ajouté :

– Alors quoi, t'as avalé ta langue ?

Le lendemain, mercredi après-midi, on s'est donné rendez-vous à la médiathèque André Malraux pour faire quelques recherches sur ta biographie. Comme toi, Louis, Tchip' a hérité des gènes des lunettes et de l'écriture. Vous partagez un autre vice : le tabagisme. Ses sweats sentent la clope, l'intello à dreadlocks doit fumer. Si on a une mauvaise note à notre exposé, je dirai à ses darons que Tchip' crapotte en sous-soum. Bref, on a dû se pencher sur ta life, sous prétexte que t'as vécu dans le même fief que nous, Saint-Brieuc, et que t'as connu les deux guerres, et même les guerres coloniales ... Ouais, t'as vu le jour en 1899, t'a dû en croiser, des dinosaures. Moi, je suis né en 2003, génération Web, smartphones, réseaux sociaux ... Je ne t'ai pas perdu, j'espère ... Bon, il faut que je me penche sur ton époque ... Tu nous parles d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître, que dis-je, les moins de cinquante ans ! Avec les allumeurs de réverbères, les montreurs d'ours, les machines à écrire, les trains à vapeur ... Ça me fait déjà bien marrer, quand mes grands-pas sortent de la cave leur minitel et les cassettes audio qu'ils rembobinaient au crayon ...

Si vous pouvez me lire, Louis, c'est parce que je dicte à mon ordi quoi écrire (on n'arrête pas le progrès) ... Mais pas que. Vous être un seigneur Louis, vous êtes dans «l'haut-delà», vous pouvez lire dans mes pensées, non? ... Peut-être que des fois, vous beuguez... Comme ces logiciels Dysvocal et Dragon naturally speaking, qui ne reconnaissent ni l'argot, ni le verlan des djeuns ... L'argot que vous connaissez, c'est celui que vous avez employé dans *Coco perdu*: morlingue, pour portefeuille, probloque pour proprio, coûter bonbon pour coûter une blinde ...

Le deal, avec Tchip', c'était qu'on travaille deux heures sur le sujet chacun chez soi, puis que l'on se retrouve deux samedis midi d'affilée au fastfood du coin pour grailler et bosser OKLM. En récompense de nos efforts respectifs, on irait jouer à «Fortnite». Chez moi, le premier samedi, puis chez Tchip' le second. Ça ne m'arrangeait pas que ce soit chez moi, car je ne voulais pas choquer mon binôme avec ma piaule en méga souk et surtout, mon rat de compagnie. Je m'étais fait du mouron pour rien. De un, je m'étais enjaillé pour faire un grand ménage dans ma chambre, et de deux, Tchip' avait trouvé Rasta-touille trop gol-ri avec ses petits tours. Le premier samedi a donc été une révélation. Sérieux, on s'est entendu comme larrons en foire. On n'a pas arrêté de se taper des barres. Tchip' m'a dit solennellement: ne change pas ta façon de t'exprimer, elle est pittoresque. En fin d'aprèm, il nous restait quand même pas mal de pain sur la planche.

Le deuxième samedi au Macdo, après avoir bu la dernière gorgée de cappuccino et fermé son PC, Tchip' m'a lancé:

- Allez mec, cette fois, on va chez oim.
- Yes! Tu vas goûter à ma revanche. J'ai fait un entraînement commando à «Fortnite». Tu ne t'en remettras jamais.
- Disons que j'avais plutôt envie de te faire goûter aux plaisirs de l'herbe ...

Là, j'avoue que je n'ai pas su quoi répondre. What the f... J'ai trop badé. Moi quoi croyais que mon intello était du style gosse modèle qui veut se fondre dans la masse ... Le stéréotype du bébé à son papa jouait les rebelles, sans doute pour ne jamais être dans la peau d'un boloss, d'une

victime ... Tchip' me proposait du chichon comme une vulgaire caïera ... Euh, non ... Tchip', vulgaire, jamais. Disons plutôt un ange devenu démon.

Face à ma stupéfaction, Tchip' a ajouté, énigmatique :

– Alors, t'as avalé ta langue ?

– Je me doutais bien que tu kèsmo, mais je ne pensais pas que c'était de la weed.

– Tu ne me connais pas ! ai-je eu droit pour toute réponse.

Il fallait prendre le TER pour aller dans sa villa guingampaise.

Pusillanime, trop fasciné, par ce génie démoniaque, je n'ai pas osé lui faire la morale sur la consommation de cannabis. Dans le train, on a d'abord causé musique, en échangeant nos casques audio bluetooth. Le choc des cultures continuait à être présent à travers nos goûts musicaux, Tchip' avait des goûts de vieux, et c'était copié-collé la playlist de son père. C'est ainsi que j'ai découvert des pépites : *Golden Brown* des Stanglers, *The passenger* d'Iggy Pop, et le *Where is my mind*, des Pixies. Je ne te les traduis pas Louis, tu dois maîtriser mieux que moi la langue de Shakespeare, ayant été traducteur à *L'Intransigeant* ... Moi, j'étais telle une petite frappe malpropre avec mes groupes de rap PNL et RK. Ensuite, grisée par du bon son, Tchip' m'a mis au défi :

– Alors, on se la goûte cette herbe d'oubli ?

– C'est quoi, comme variété, « doubli » ? Marocain ?

Ma néo-racaille après s'être esclaffée :

– D'origine celte. De la be-bon ! Cent pour cent bio, pour teuffeurs locaux. Ça déchire plus que « Fortnite ».

– Et tu veux qu'on se la fume tout de suite dans le train ? ...

– Pourquoi ? ... T'as peur ?

– Et l'odeur ? Faut faire belek, y'a le contrôleur ...

– Belek ?

– Oui, « gaffe, attention ».

– ... Alors laisse-moi d'abord te raconter sa légende : on en parle dans les vieux contes bretons. L'herbe d'oubli, c'est une herbe que les méchants cueillent au clair de lune la nuit de la Saint-Jean et qu'ils jettent sous les pas de ceux qu'ils veulent perdre. Celui qui pose un pied sur cette herbe malé-

fique perd son chemin, et les Korrigans le capturent pour une ronde sans fin. Le matin, on retrouve la victime morte d'épuisement ...

- Tu veux dire qu'avec ça, on risque un bad trip ?
- Oh que non, avec Louis, jamais.
- C'est ton dealer ?
- T'as pas de limite, toi !

Puis Tchip' a sorti de sa besace un gros pavé : *L'Herbe d'oubli*, de Louis Guilloux. Non sans tchiper, avec un air de reproche :

- *L'Herbe d'oubli*. T'as l'air de vachement bien maîtriser ton sujet ... Tu ne connais même pas ce titre.

On s'était bien payé ma tête; mais Tchip' était heureuse de jouer les initiatrices. Elle me conseilla d'être posé, de respirer comme si je faisais du yoga, et de faire travailler mon imagination :

- Ferme tes yeux, et laisse-moi t'en lire un passage. Pages deux-cent treize et quinze ... La gare centrale à Saint-Brieuc où l'on allait prendre le train est devenue une gare routière... Le petit train marchait au charbon. Le soir, on l'éclairait au moyen de lampes à pétrole ... Il n'était pas chauffé. Mortel ! Il était loin le temps de la carte KorriGo, et des TER tout confort. Ça, c'était un aparté ... Ma place était toujours debout sur ce que j'appelais la passerelle ...

- Mais?! Ça me dit quelque chose, Tchip' ! Je me souviens que gamin, j'ai entendu parler de ce petit train des Côtes-du-Nord ... En mode cent pour cent touriste, sur le site de Bouteville. J'ai d'ailleurs fait ça en sortie scolaire, le tramway de l'Assoc' des chemins de fer des Côtes-du-Nord. On avait même visité le musée de la Briqueterie.

- C'était bien ?

- C'était cool ! Et puis je suis récemment allé skater jusqu'à l'ancienne gare, en curieux. C'est dommage que ce monument soit fermé car son architecture est superbe. C'est dingue de se dire que les Côtes-du-Nord sont désormais à 2 h 15 de la capitale !

Le miracle avait opéré. Nous avions de vraies conversations culturelles. Tchip' me lut tout un passage jusqu'aux charmants petits cochons de lait qui étaient tenus sur les genoux des ménagères voyageuses. Le cocasse de situation nous fit tous les deux marrer. C'est ainsi et seulement ainsi que

je pris goût à la lecture. Sa jolie voix était beaucoup plus mélodieuse et riche en intonations que celle du logiciel Dysvocal. Il n'y avait pas grand monde dans le wagon. Tchip' en profita pour mettre ma tête sur ses genoux, et continuer sa lecture. J'étais comme un king, mais embarrassé. À ce degré de camaraderie – je peux vous révéler le prénom de mon binôme : Jane. C'était bel et bien une fille. Qui l'eût cru ? Parce qu'entre nous, c'est un vrai tomboy. C'est vrai que je ne connaissais pas Tchip'. C'était la première fois qu'elle avait mis une jupe, je ne l'avais même pas remarqué quand elle était montée dans le train. J'en étais resté à la cravate qu'elle avait mise les premiers jours de la rentrée. Je me permis cette réflexion :

– Tiens, t'as troqué ta cravate contre une jupe ? Ça aide à deviner que t'es une meuf.

Une fois n'est pas coutume, elle tchipa :

– En gros, tu dis que suis gaulée comme une planche de surf...

– Je t'ai vexée ?

– Mais nan ! T'es pas un mauvais bougre !

– Un quoi ?

– Un bougre, un mauvais bulgare... Je t'expliquerai... D'ailleurs, tu savais que le mot cravate venait du mot croate ? Les soldats croates recrutés par le roi de France portaient autrefois ce foulard noué qui les protégeait du froid... C'est Louis Guilloux qui me l'a appris.

Par prudence, on a prêté serment d'être les meilleurs potes du monde et de ne jamais se friper quoi qu'il adienne. Arrivés dans sa maison guin-gampaise, j'ai pu constater qu'il n'y avait pas de place pour la malbouffe. En ouvrant son frigo tout bio, elle me donna le choix entre jus d'aloë vera et cidre fermier. Et le langage était soutenu : « J'abhorre l'idée que vous êtes allés manger chez Ronald. C'est ma fille, qui vous a dévoyé, Jules ? » Sa mère nous avait préparé pour le goûter une crème brûlée aux myrtilles acidulées provenant de leur serre, au fond du jardin. C'est d'ailleurs le goût qu'a eu notre premier baiser, lorsque Jane m'a fait la lecture dans sa chambre. Pourquoi Jane a pour surnom Tchip'. Elle s'appelle Tchip' parce qu'elle tchipe souvent, du verbe tchiper. C'est un bruit qui se fait avec la langue et les lèvres. Ce sont les mères blacks, créoles qui ont importé cela en Europe. C'est une charmante petite onomatopée exprimant la réprobation ou le dédain qu'elles adressent, à la base, à leurs bambins.

En tous cas, je tenais à vous remercier Louis Guilloux. Nous avons eu un quatorze au devoir, c'est passé crème ! La meilleure note – ce qui correspond à un excellent résultat pour Madame M.-G. Le Gall, qui est un peu radcho en points. Au-delà de ça, Jane et moi avons été très heureux de faire votre connaissance, nous vous devons une fière chandelle. C'est un peu comme si vous nous aviez mariés. Jane a lu d'autres ouvrages de ta plume, dont *Ok, Joe!*, auquel elle a été très sensible en tant que métisse, et elle a enrichi sa liste d'écrivains costarmoricains : Jean Grenier, Max Jacob, etc. Quant à moi, j'ai pris goût à l'émancipation, pour créer des meilleures versions de moi-même, bref, à la lecture. Je suis devenu fine bouche. Aux oubliettes, jeux vidéos et fastfoods. J'emprunte des livres audio, et mon vocabulaire s'est passablement enrichi. Ci-mer, cher Louis Guilloux. Certes, je ne sais toujours pas remettre le petit train des lettres dans l'ordre, ma diselxe n'est pas pratie, mias vous aevz cnotirbué à fiare de moi un juene hmome hueuerx !

FLORIAN BOSCHER - KELIG DAGORNE
CINDY DORFLINGER - GWENDAL TESSIER

Prix Collectif Collèges 2018

25^e Prix

Louis **Guilloux**
des
jeunes

2019

La Société des Amis de Louis Guilloux
organise son vingt-cinquième Prix Louis
Guilloux des Jeunes, une compétition d'écriture
qui a pour objectif de découvrir
de cet écrivain de nouvelles
générations à lire.

Sujet proposé :

Louis Guilloux, dans l'ensemble de son œuvre a dit tout l'amour qu'il porte à sa Bretagne et à sa ville natale. En témoignent ces extraits :

Votre propre pays vous construit, on apprend à le reconnaître dans un échange de l'âme, et l'on découvre qu'il vous va bien comme un autre manteau fait pour vous, vous pour lui. (...)

Être Breton et pourquoi il l'était? À quoi il lui sera répondu qu'il était Breton parce que son père et sa mère l'étaient avant lui... Mais qu'est-ce que ça veut dire la Bretagne? (...) Mais c'est notre pays et le pays de nos ancêtres. Qu'est-ce qu'un pays? Mais un pays, c'est une partie du monde.

S'il y a du hasard dans la naissance, le plus important, quoiqu'il en soit, est de naître chez soi.

Sait-on que naguère les marins bretons portaient une ceinture de cuir dont la boucle en cuivre était un cœur?

Louis Guilloux, extraits d'œuvres.

2019

MON TRÈS CHER AMI

Brest le 01/01/2019,

Mon très cher ami,

Je t'écris car il y a des choses qu'on ne peut exprimer qu'avec des mots. J'espère que tu excuseras mon long silence mais je ne t'ai pas oublié, je te l'assure ! J'ai pensé à t'écrire car toi seul peux comprendre ce qui va suivre. Toi seul peux comprendre ce que je vais te raconter. Tu devineras sûrement que l'histoire du personnage qui va suivre n'est qu'un reflet de tout ce qui me bouleverse.

Ami, je vais te raconter une histoire ...

« La Bretagne ». Sa Bretagne. Cette région dite « du bout du monde ». Il en a presque les larmes aux yeux lorsqu'il l'évoque. Il a tant de choses à dire qu'il ne sait pas par quoi commencer et quels bouts raccrocher. Devrait-il d'abord dire qu'il l'aime d'un amour irrationnel ou bien dire que la fierté remplit tout son corps lorsque résonnent sur sa bouche les mots : « Je suis Breton » ? Mais qu'est ce qu'être Breton ?

Lorsqu'il y pense, c'est étrange. N'est-ce-pas seulement un bout de terre comme les autres, séparé par une frontière invisible ? Non. C'est bien plus ! Ses yeux brillent par le rêve et la passion. C'est un sentiment incompréhensible qui berce son corps lorsqu'il entend son nom. Quand il est plus seul qu'une rose dans un soliflore, il se souvient de ces côtes abruptes et dangereuses, cette mer plus noire que les enfers qui, alors, berce sa solitude et la transforme en un sentiment d'apaisement et de nostalgie.

Sa vie serait trop courte pour exprimer tout ce qu'il pense ...

Tout d'abord, il y est né. À « Brest même », comme diraient les Brestois. Personne ne l'aime, sa ville. Tout le monde la trouve blanche. Fade. Peut-être même glauque. Reconstituée. Moche. Tant pis pour eux ! Sa ville, c'est la plus belle.

En fait, tant mieux. Si tout le monde trouvait sa ville magnifique, il devrait la partager. Il préfère avoir pour lui tout seul, cette relation qui les lie. Ô comme il la chérit sa ville, comme il la respecte ! Rien ne pourrait briser son amour pour ce lieu.

C'est une mélodie qui effleure son corps lorsqu'il passe sous ces grands oiseaux de fer rouillés qui dominent le port, scrutant l'horizon. Il y en a de toutes tailles. Les ailes rentrées, la tête courbée, timides et pourtant si grands. Les grues. On ne leur donne pas ce nom pour rien.

Cet endroit. Ce port. On ne peut comprendre l'ambiance qui y règne que si on y est déjà allé. Chaque bateau est prêt à partir, comme dans une course de pur-sang. Les voiles déployées, le mât transperçant l'air, rien ne peut arrêter ces animaux pleins de fougue. L'homme marche sur le quai, impressionné et jaloux de leur liberté. Lui n'a jamais pu partir voguer sur la mer, jouer avec le vent, être une ombre chinoise lors d'un coucher de soleil, prisonnier du temps et de sa vie d'humain. Et puis, il y a ces usines immenses qui rythment la route. Elles paraissent être plus vieilles que ce qu'il n'y paraît, ayant connu tous les aléas d'une époque. Elles semblent être là, hautes dames âgées, celles qu'on ne voit plus et qui pourtant dessinent le bord de la rade. Des usines ? Qu'y-a t-il de beau là-dedans ? Rien, et tout à la fois ! Là est tout le charme. Si tout ceci venait à disparaître, il ne resterait plus que le vide et le manque ...

Il déambule souvent dans Brest. Lorsqu'il marche dans le Jardin des Explorateurs et qu'il a une vue sur la moitié de sa ville, les frissons épousent ses bras. Du haut de cette falaise, il observe le ciel capable de changer en si peu de temps. Un coup, les nuages se massent pour créer une ombre menaçante, surprenant encore les natifs. Puis, se transforment, laissant les rayons du soleil éclairer la mer azur. Tout cela l'émerveille même s'il connaît ça par cœur.

De l'autre côté de la ville, après Recouvrance, le sang pulse plus vite dans ses veines : quel est ce sentiment qu'il ressent lorsqu'il parcourt les ruelles ? Il ressent la destruction de la guerre et cette ambiance amère qui les parcourt : où sont passées ces jolies petites rues pavées ? Ces places publiques si belles ?

Effacées. Envolées. Il aurait aimé les connaître ...

Quand il arrive à cette bâtisse à tête de lion, il caresse timidement les pierres, les seules restantes du passé de Brest. Soudain, une petite pluie fine le surprend, se déposant sur son visage émerveillé. Alors il pense au poème de Jacques Prévert :

« *Cette pluie sage et heureuse*

Sur ton visage heureux

Cette pluie sur la mer ... » et son amour redouble pour sa ville, effaçant toute haine.

Tout cela l’effraye, comment ce paysage peut-il prendre autant de place en son for intérieur ? Comment cela peut-il le toucher si profondément ... ? Il se pose la question régulièrement.

Il a ses petits rituels : parfois il lui prend l’envie de monter dans le château, trônant là, au milieu de la ville. Il se place alors au point le plus haut, accomplit un tour de 360° et admire. Tout passe par son regard et ses yeux perçants. Il filtre chaque couleur pour mieux apprécier ce qui l’entoure. En Bretagne, la palette d’un peintre ne serait pas assez grande pour y mettre toutes les couleurs. Les cieux sont comme des peintures, comme une aquarelle dont on ne connaît pas les contours. Toutes les teintes de bleu, d’orange, de rose parfois même de rouge défilent en un instant. Parfois, cet homme se place à la fenêtre et se dit que rien ne pourrait capter ce moment éphémère. Partout ailleurs il n’a jamais vu des cieux plus beaux que ceux de sa région. Ce n’est pas de la mauvaise foi, c’est qu’il est né au bon endroit. « S’il y a du hasard dans la naissance, le plus important, quoiqu’il en soit, est de naître chez soi. » Quand il y réfléchit, il remercie ses ancêtres d’y être nés pour qu’il puisse, lui aussi, y naître. Il n’aurait pas été le même si ça n’avait pas été le cas. Ça lui plaît de se dire que des dizaines de personnes de sa famille avant lui ont foulé la même terre et pourtant vécu si différemment. La seule chose qui les lie est cette vision intemporelle de la mer. Qui pouvaient-ils être ? Des paysans ? Des pêcheurs ? Des gens que l’on a obligé à oublier leur langue maternelle ? Qui sait ? Il n’en sait rien, seulement que ce sont les personnes les plus chanceuses. Elles sont nées là où le vent trace des sillons dans la mer, là où le soleil se couche tard les jours d’été. Là où l’odeur de crêpes crée des frissons d’envie sur l’épiderme, là où l’air contient toujours une note salée.

Lorsqu'il s'éloigne de Brest, c'est là qu'il est le plus bouleversé. Il longe la mer, plus rien n'existe à part cette beauté. Il respire fort, il halète, tellement la vue lui coupe le souffle et presse ses poumons. Il pourrait juste passer devant, se dire que c'est beau, puis repartir comme la plupart. Mais pour lui c'est autre chose. On lui aurait dit de vivre là où la mer est à des kilomètres, ça aurait été presque de la torture. Ses pensées semblent tragiques et hyperboliques, ça l'est d'un certain côté. Pourtant tout ceci est sincère. Lorsqu'il se retrouve devant l'immensité appelée « océan », il est démuni. Ces vagues parfois noires, d'une force incroyable l'émeuvent. Comment cette chose renfermant autant de force, de puissance et de rage peuvent adoucir les peines et les rancœurs ? Comment cette chose qui a tant interrogé les Hommes au cours des siècles peut renfermer autant de poésie et de douceur, autant de mélancolie et d'ardeur ? Sa douce mélodie fait chavirer son cœur comme elle fait chavirer les bateaux au loin. Ses vagues englobent ses terribles frayeurs, les effaçant d'un coup comme si ce n'était rien. Sans elle, la Bretagne ne serait pas pareille.

Sa gorge se serre quand il s'agit d'aller dans ses endroits préférés. Il trépigne d'impatience. De Camaret au Conquet, de Molène à Ouessant. Ses plus beaux souvenirs sont là-bas. Ce sont ceux-là qui l'ont inspiré, c'est ceux là qui l'ont fait rêver. Lorsqu'il se dressait là sur la falaise et que le soleil se couchait, rasant la mer. Ce moment où la brume de beau temps flirtait avec l'eau et que le silence était seulement brisé par le bruit des vagues, il admirait. Prostré devant ce vieux manoir en ruine qui avait appartenu au poète Saint-Pol Roux, il avait cette sensation que le passé embaumait le paysage. Au loin, il y avait ce rocher qui semblait représenter un bateau sombrant lentement dans les profondeurs froides et sombres de la mer. La falaise était un mouchoir troué par les bombes. Cette impression de surplomber le monde le rendait un peu euphorique. Il n'avait qu'une seule envie, courir jusqu'à cette grande plage, dévaler cet immense chemin qui le séparait de l'eau. Dans sa course, peut-être pourrait-il déployer ses ailes pour enfin s'envoler ? Combien de fois il a envié ces oiseaux marins qui disparaissaient là où le ciel et la mer s'embrassent d'un baiser nécessaire nommé « Horizon ». Les sternes pierregarin, la mouette pygmée, le goéland marin, le tournepierre à collier. Personne ne les regarde mais ils sont beaux. Ils jouent avec le vent, avec les courants d'air, observant leur prestance dans le miroir qu'est la mer. Ils partent là où ils en ont envie. Ils décollent pour

un voyage imprévu, certains atteignent si facilement les îles bretonnes, sans que personne ne s'en étonne, malgré les intempéries impétueuses. Leurs cris insupportent les uns mais le réconfortent lui, car s'il ne les entendait pas il ne serait plus chez lui. Ces oiseaux qui peuplent la Bretagne peuvent voir un monde magnifique : des falaises édentées recueillant les vagues en colère, des moutons parcourant le dos de la mer, un monde marin secret, mystérieux et puis bien d'autres choses si fascinantes à ses yeux. Ils sont les témoins d'un monde qui devient petit lorsqu'ils prennent leur envol.

Lui, rêve de voler afin de sentir les embruns sur son corps, afin d'observer sa région et de la connaître sur le bout des doigts. Connaître chaque contour, chaque irrégularité qui fait son charme et qui l'inspire.

Eux peuvent admirer Ouessant avec sa forme de crabe. Oh ! île peuplant tous ses ardents désirs. C'est là-bas qu'il se sent le plus breton des bretons. Quand il y pense, il sourit. Comme il l'aime ce petit bout de terre ! Endroit sauvage, face à l'Amérique. Lieu de naufrages, voyage atypique. Il se plaît à prendre le bateau pour y aller. Il enfourche son vélo, alors, personne ne peut l'arrêter. Il lutte contre le vent, garde son objectif, le phare du Crea'ch devient alors sa boussole. Ce phare, noir et blanc, est si majestueux qu'il le laisse bouche bée à chaque fois, comme si c'était une nouvelle rencontre. Il lui est arrivé de dormir sur cette île. Il s'était réveillé en pleine nuit pour aller dans la salle de bain. Il n'y avait pas de volet, une étrange lumière passait et repassait dans la pièce. Il s'était donc approché pour voir ce que c'était. Il avait vécu alors un de ces moments qu'il n'oubliera jamais : c'était la lumière du phare qui filait sur terre et mer, gardienne de ces bateaux flottant paisiblement sur l'eau, parfois d'un calme plat, parfois agitée comme un animal enragé. La lumière du phare accomplissait inlassablement ces tours, veillant sur un petit monde endormi. Il n'y avait que le silence, cette lumière et lui. Très souvent encore, il repense à ce moment qui le bouleverse et espère revivre une seule fois une chose pareille avant de mourir ...

Il n'aime pas forcément que le paysage, il aime aussi sa population. Un des personnages emblématiques de Bretagne, de ces îles, qu'il envie et admire le plus, est le marin, le pêcheur. Au premier abord, il paraît sauvage et grognon, certains portent les signes distinctifs : barbe blanche et casquette sur le front. Autrefois, ne portaient-ils pas une ceinture de cuir dont la boucle en cuivre était un cœur ?

Ce qu'il aime chez eux c'est lorsqu'ils s'occupent de leurs bateaux, ils les chérissent comme leurs propres enfants. Quand il était petit, il aimait les voir partir au loin. Il les voyait si grands, comme des héros.

Mais qui sont ces hommes, ces femmes, avides de voyages, voguant parfois sur cette mer indomptée et dangereuse? Lorsqu'elle fait rage, il a l'impression que ce sont des dieux, des rois de la mer qui se dressent de toute leur fierté et leur courage, tentant de maîtriser leur étalon fougueux. Parfois, ils accomplissent un bras de fer avec cette immensité, créant une lutte hypnotisante. Certains périssent, d'autres survivent. Ils chérissent tous pour autant ce qui pourrait les couler en un instant. Il aurait aimé être pareil. Être en symbiose avec la mer. Vivre jusqu'à la fin de sa vie les pieds dans l'eau, le regard bleui par tant de couleurs, les cheveux blanchis par tant de lumière, le cœur allégé par tant de bonheur ...

Cette région, c'est elle qui anime une des flammes qui crépitent en lui. Elle l'embrase et l'embrasse de sa beauté. Lorsqu'il est sur son sol, le bonheur embaume chaque partie de son corps. Cataplasme éphémère de ses blessures agissant comme les bras d'une mère. C'est une berceuse qui l'endort comme cette douce mélodie de la mer.

Il murmure, crie, clame alors que rien ne pourrait le détacher, le séparer de sa Bretagne jusqu'à sa mort ... »

Voilà. Je ne t'ai pas raconté cela de manière directe car il est difficile de dévoiler ce qui gît au plus profond de soi. Je ne dévoile mes sentiments qu'à toi car tu sais que je suis sincère. D'autres diraient que j'en fais trop et que tout ceci est ridicule, que la Bretagne que j'habite n'est qu'une région de plus parmi tant d'autres.

Pour moi, tout ceci a un autre sens comme le prouve le court récit que je viens de t'écrire.

Je te remercie d'avoir lu ce qui me tenait à cœur,

Ton amie Héloïse.

HÉLOÏSE ROSPAPE

Prix Lycées 2019

LE POÈTE DE SEIN

Il y a bien longtemps, en 1914 exactement, la nuit du solstice d'été, par-delà la baie des Trépassés, la fête battait son plein pour accueillir l'arrivée de ce nouvel été qui devrait être doux et beau, réchauffant les eaux de la Manche et de l'Atlantique. Ce soir-là, quelqu'un n'était pas à la fête, c'était Yannick Kerbrazel, il était au bout de la jetée, devant son chevalet et sa toile, il peignait. Il peignait le dernier coucher de soleil printanier sur la baie des Trépassés. Cet homme était peintre le jour, et la nuit, parfois, il écrivait des poèmes. Lorsqu'il eut fini son œuvre, il rentra chez lui.

Mais quelqu'un l'y attendait. Sa voisine qui, étonnée de ne point le trouver à la fête, s'était inquiétée. Il fut grandement touché par cette attention de la part de son amie, l'élégante Awena. On ne pouvait dire d'elle qu'elle était belle, non elle était plus que cela. Et Yannick n'en n'était pas amoureux, il était fou d'elle, mais n'osait le lui dire craignant de ne point trouver les mots. Alors tout en espérant plus, il se contentait de son amitié.

Dans ses poèmes et ses tableaux, Yannick racontait sa Bretagne, celle où il a grandi et où sont ses racines. Il peint aussi la baie des Trépassés lieu au nom si lugubre et pourtant envoûtant que Yannick trouve si belle. Il l'admire tellement que souvent, il quitte l'île en barque, juste pour pouvoir la peindre. Durant sa vie, les seules fois où il a quitté son île et son coin de Finistère, ce fut pour peindre Carnac, Saint-Malo et la côte de granit rose, ces lieux qui font rayonner par-delà ses frontières la beauté de la Bretagne.

Ainsi, après avoir quitté Awena, Yannick rentra chez lui. Il rangea son tableau avant de monter à l'étage, et là, devant sa lucarne et son bureau, il rédigea un poème en hommage à sa belle :

*Par le passé
Je fus frappé
Par ce qui m'a semblé
Le plus doux des mirages
Le plus beau des visages
Par ta beauté
Ma bien aimée
Mon adorée
Ô Awena
Je vis pour toi.*

Ensuite il referma son carnet. Cette nuit-là fut courte car, dès les premières lueurs de l'aube, il prit sa barque et partit vers sa baie adorée. Une fois qu'il eut accosté sur la plage, il prit un sentier escarpé le long de la pointe du Raz. Une fois arrivé au bout, il déplia son chevalet, posa sa toile. Cinq jours durant, il peignit le ciel d'un bleu uniforme, les rochers du pas de Sein et enfin la ligne d'horizon presque imperceptible entre le bleu des cieux et celui des flots.

Très souvent, Yannick, faisait ainsi, s'exilant quelques jours pour peindre et écrire dans la plus grande solitude et ainsi laisser aller son imagination et sa rêverie dans les confins du ciel, les profondeurs de la mer et de la terre. Les poèmes qu'il y écrivait alors sont considérés par ses lecteurs comme les plus beaux et dans une mélodie des plus pures. Yannick disait que c'était sur le continent qu'il arrivait à faire de tels chefs d'œuvre car ses racines plantées si fortement dans le sol breton lui amenaient la mélodie de celui-ci pour qu'il en chante la beauté et la pureté. Ainsi, selon lui, ce n'était pas ses œuvres, mais celles de toute cette terre, celle de tous les habitants qui faisaient de la Bretagne une beauté. Il en était seulement le porte-parole, celui de la Bretagne entière qui, à travers lui, déclamaient ses vers.

De retour sur l'île, il alla voir sa chère mère, lui montrer son tableau et lui lire son poème qu'elle approuva. Il fit cela car sa mère lui réclamait l'honneur de pouvoir commenter la première sa peinture et ses poèmes, c'était ainsi devenu une tradition depuis ses dix ans lorsqu'il découvrit ces arts qui permettent de faire voyager son âme dans les confins du monde afin de les représenter par la peinture ou de les chanter en vers.

La poésie lui était venue tôt lorsqu'il étudia à l'école un livre parlant de son pays, c'était « *Les Bretons* » d'Auguste Brizeux. Ce livre, il le conservait telle une relique car il parlait en vers de sa patrie, la Bretagne, et l'on pouvait y lire tout l'amour qu'il lui portait. Il aimait aussi la poésie car il aimait sentir le chant des mots couler le long de son bras pour s'ancrer sur le papier. Ensuite, une fois chez lui, le poète de Sein entreposa son tableau dans son atelier avant de retourner écrire. L'été continua ainsi jusqu'au premier août quand le tocsin sonna et qu'une bombe sembla s'abattre sur la vie du pacifique Yannick.

La mobilisation générale eut lieu le trois et il fut appelé sous les drapeaux le cinq. Tout se passa ensuite très vite, le six août il fut intégré au dixième corps d'armée de Rennes et partit pour le front le dix-neuf. Le vingt et un, sa compagnie entra sur le territoire belge et traversa les denses forêts des Vosges belges. Enfin, ils arrivèrent en vue du bourg de Maissin où ils firent halte pour la nuit. Là, Yannick eut le temps de faire plus ample connaissance avec un soldat de Plogoff, qu'il avait rencontré peu avant le départ de Rennes. Cela lui fit du bien de parler de la Bretagne avec quelqu'un qui la connaît vraiment et qui vit à une courte distance de chez lui. Puis, avant de prendre son tour de garde, il rédigea un sonnet.

*Ô Bretagne ma douce patrie
J'ai dû te quitter
Mais sûrement pas pour l'éternité
J'espère vous revoir toi et la mer si jolie*

*Ô toi qui m'as donné la vie
C'est pour que tu sois protégée
Que l'on m'oblige à tuer
Et sacrifier d'autres loin de leur patrie*

*Ô ma douce Awena
Toi pour qui mon cœur se décida
Si je vis c'est grâce à toi à ta pensée*

*Ô pays de France
C'est pour toi que je tue
Sans jamais savoir dans quel but.*

Lorsqu'il prit son tour de garde vers quatre heures du matin, il ne se doutait pas de la suite des événements. Pourtant, à cinq heures il réveilla la compagnie après avoir entendu des bruits suspects et alors les soldats du Kaiser passèrent à l'assaut. Le combat dura des heures au corps à corps avant qu'enfin les Allemands ne sonnent la retraite. Mais ce jour-là, Yannick déchira une partie de son âme en tuant. L'image de ce soldat mort de sa main resta ainsi gravée dans son esprit. C'était un jeune homme de son âge environ qui venait ainsi de perdre la vie dans l'horreur des champs de bataille. Après cette journée de combat, Yannick prit réellement conscience de la réalité de la mort et de la fatalité de la guerre qui fait que même le plus pacifique des hommes peut tuer et surtout être tué.

Après cette victoire, il y en eu peu d'autres, et très vite, ce fut la débâcle. Les troupes françaises, belges, anglaises et coloniales subissaient défaites sur défaites avec bien sûr un lot de morts dans les deux camps et le poète de Sein tua encore et encore, mais jamais il n'oublia le premier de Maissin. Il semblait perdre peu à peu goût à la vie en l'arrachant à des inconnus, et cessa même d'écrire. Le dernier poème s'adressait à tous les soldats mais se garda bien de le dévoiler de peur d'être accusé d'insubordination pourtant il y disait tout ce qu'il pensait.

*Ô soldats
Tuez, blessez et massacrez
Tant d'inconnus
Qui sûrement jamais n'ont voulu
À tant d'autres la vie arracher
C'est la guerre qui cause cela*

*Ô soldats
En faisant tout cela
Ce n'est pas votre vie que vous honorez
Mais celle d'autres que vous anéantissez
Lorsque vous assassinez
Vous ne faites que prolonger
L'attente du dernier baiser
Où la mort viendra vous chercher.*

Le trente et un août, il eut sa première permission et rentra chez lui, son carnet de poèmes presque vide et celui de croquis plein de la guerre. Une fois chez lui, il s'enferma pour peindre. Ce jour-là, il n'autorisa personne à voir ses œuvres, pas même sa mère et ce fut de même les lendemain et surlendemain. Le trois septembre, il repartit. Après son départ, sa mère et Awena allèrent dans son atelier pour voir ses tableaux et découvrirent l'Enfer, les corps déchirés. Son premier tableau était plein de morts, de membres et d'obus, l'horreur de la guerre y était fixée. Elles se dirent alors que leur fils et ami n'était plus et qu'un autre, un meurtrier, avait pris sa place, que le vrai Yannick était mort. Pourtant, elles se fourvoient car le peintre poète avait peint ces tableaux pour effacer les souvenirs du front de sa mémoire et ainsi, le jour de son départ, il avait pu s'imprégner de la Bretagne et se remettre à composer. Pourtant le mort de Maissin le hantait encore et il savait que ce serait pour toujours.

Le cinq septembre, le dixième corps d'armée de Rennes arriva à Paris et alla à une caserne avant de prendre le set des taxis pour aller aider les troupes de la sixième armée sur la Marne et ainsi repousser les Allemands. Le combat fut rude et dura deux jours avant que la retraite des soldats du Kaiser ne soit annoncée et alors, là, les armées essayèrent de se dépasser l'une l'autre par le nord dans une longue course à la mer qui dura jusqu'à la mi-novembre avant que les combats ne s'enlisent et que les tranchées ne se creusent.

Dans les tranchées, loin de chez eux, les soldats vivaient au milieu des rats et de la boue. Ceux qui étaient encore assez optimistes comprirent que la guerre allait durer bien plus longtemps que prévu et qu'ils ne seraient pas rentrés pour Noël qui ne serait plus qu'un jour de mort comme tous les autres. Alors ils commencèrent, petit à petit, à perdre espoir, craignant même de ne jamais voir la fin de cette guerre tout en espérant une victoire finale pour oublier l'humiliation de 1870. Chacun rêvait de chez soi et le plus mélancolique d'entre eux était un poète qui rêvait seulement de revoir son île, là-bas, au fin fond de la Bretagne, près de la mer, comme ces tranchées qui, depuis des jours, leur servaient de logis et d'abri. La vie entre « paix » et combats, boue et mort, arrière et front dura deux longs mois et à la mi-janvier, Yannick fut blessé à l'épaule et dut être transporté à l'hôpital

de campagne. Il eut ensuite droit à 7 jours de permission de convalescence durant lesquels, il rentra chez lui à Sein.

Quelle ne fut pas sa joie à la vue de sa Bretagne tant aimée et à celle d'Awena tant rêvée. Il revint à la vie mais au bout de trois jours, le malheur s'abattit. Alors qu'il était allé voir sa mère qui était malade, un incendie se déclencha dans son atelier, tous ses tableaux furent consumés et le feu se propagea jusque à la maison voisine où Awena périt dans les flammes. En apprenant cela, Yannick devint fou de douleur et prit sa barque pour ramer jusqu'au milieu de la mer tandis que la tempête se levait. Il y écrivit un dernier poème qu'il déclama aux vents et aux flots.

*Awena nous a quittés
Et mon cœur a disparu
Awena n'est plus
Et ma raison s'en est allé
Awena a péri
Avec elle ma vie.*

*Ô baie des trépassés
Tant d'hommes tu as dévorée
Celui qui s'offre à toi
C'est un désespéré
Doublé d'un meurtrier
Offre-lui le trépas
Qu'il a plus que demandé
Qu'il a mérité*

*Ô Joffre
Tant d'hommes leur vie t'offrent
Et toi
Loin de les pousser à la victoire
Tu les emmènes au purgatoire
Tel un tyran sans foi ni loi
Moi je soustrais ma vie
À toi et ces armées sans merci*

*Ô Bretagne tant aimée
Ne me prends pas en pitié
Certes j'ai chanté ta glorieuse beauté
Mais le sang sur mes mains l'a souillée*

*Ô océan
Ô vents
Vous qui êtes si déchaînés
Cette barque vous devriez couler
Cet homme vous devriez noyer
Jamais vous ne devrez me sauver
Car mon âme s'est figée
Le jour où mon amour fut tué
Dans le grand brasier
Qui par vous fut attisé
Vous êtes donc priés de mon désir respecter*

*Ô mort
Viens me chercher
Que mon âme soit fauchée
Que je reçoive le dernier baiser
Celui du condamné
Du futur damné
Qui par toi sera donné
Et te verrai ainsi briser mon triste sort*

*Adieu la vie
Adieu la mer
Adieu ma patrie
Adieu ma mère*

*Adieu la vie
Adieu la guerre.*

Kenavo Breizh

À la fin de cette ode à la mort, comme s'ils avaient compris, les éléments se déchaînèrent d'une telle façon que la première vague venue engloutit Yannick qui, résigné, coula à pic dans sa baie adorée, celle des Trépassés. Et de cette façon se finit sa vie, engloutie par la mer et le désespoir, sa mère quant à elle mourut peu après. Ainsi en peu de temps, l'île de Sein perdit trois de ses enfants et la famille Kerbrazel s'éteignit à tout jamais avec la mort de Yannick. Le corps sans vie de celui-ci ne fut jamais retrouvé et gît encore aujourd'hui dans une baie au nom lugubre et pourtant envoûtant dont les falaises immenses mènent à l'océan.

Pendant ce temps au front, Gwenaël, l'enfant de Plogoff périt lui aussi, mais sous le feu ennemi.

SAMUEL VIVIER
Prix Lycées 2019

ÉQUATIONS

Je relis pour la vingtième fois au moins la consigne. « *En vous inspirant librement de ce passage, produire un texte de 3 à 6 pages.* » Alors, je reviens sur le passage. « *Votre propre pays vous construit. Il est fait pour vous, vous pour lui.* » Décidément, non. Ça ne m'inspire pas. Je sens que ce n'est pas moi qui vais gagner le premier prix du concours. Tant pis!

L'appartenance, le nationalisme, l'amour de son pays... Ce ne sont pas des sentiments qui me sont inconnus. Au contraire, on pourrait dire qu'ils sont multipliés par deux, avec ma double nationalité! Même plus, parce que je ne suis pas que mes deux identités. Multipliés par 3, par 4! Ou alors, on pourrait dire qu'ils sont divisés par deux, entre mes nationalités. Et donc, divisés par 3 ou par 4...

J'ai très souvent ressenti le bonheur de rentrer chez moi.
Sauf que je venais de chez moi.

Sur ma carte d'identité, à côté de mon horrible photo (la seule vérité universelle est qu'on est tous moches sur ces photos), je regarde l'inscription « *République française* ». Puis je la tourne et je vois la mention « *Délivré par : ambassade de France à Riyad (Arabie saoudite)* ». Alors je regarde ma carte d'identité grecque. Mon nom de famille n'est pas le même que sur la première.

Dans cet embrouillamini, mon esprit scientifique reprend le dessus. Moi, je suis x , indéterminée, une variante, une inconnue. Créons une première fonction française, $f(x)$. Et une deuxième grecque, $g(x)$. Moi, je suis la somme des deux, tel que $x = f(x) + g(x)$.

La première fonction met en jeu plusieurs variables. Posons E pour l'éducation, C pour la culture, L pour la langue. Mon côté français contient la somme de tout ça, d'où $f(x) = E + C + L$. Comme je vais potentiellement faire mes études en France, aussi, nous pouvons rajouter un E pour

mes études, ce qui donne la formule $f(x) = E + C + L + E = 2E + C + L$. Or, ceci est une constante, puisqu'elle ne dépend pas de x , c'est-à-dire de moi. Pourtant, mon côté français dépend en grande partie de comment je l'exprime. Nous pouvons donc perfectionner en mettant x en facteur, soit $f(x) = x(2E + C + L)$.

Pour reprendre la deuxième fonction, en prenant les variables E' pour l'éducation, C' pour la culture et L' pour la langue, nous avons $g(x) = x(E' + C' + L')$. N'ayant passé que deux ans dans le système éducatif grec, il serait plus juste d'écrire $g(x) = x(1/2E' + C' + L')$. En revanche, j'habite en Grèce, ce qui rajoute la variable h . Nous arrivons donc à la formule $g(x) = x(1/2E' + C' + L' + h)$.

Ainsi, le calcul qui me définit s'écrit :

$$x = f(x) + g(x) = x(2E + C + L) + x(1/2E' + C' + L' + h), \text{ soit } \dots$$

$$x = f(x) + g(x) = x(2E + C + L + 1/2E' + C' + L' + h).$$

Autrement dit, une formule longue et complexe.

Impossible à simplifier, sans rien qui ne s'élimine.

Un véritable problème de maths.

Comme tous les problèmes qui se posent au quotidien quand on est ce x . Oh, pas de grosses difficultés, mais de petits détails de la vie de tous les jours, où l'on est obligé de choisir entre $f(x) > g(x)$ et l'inverse.

L'exemple le plus typique est celui des pâtes. Pour qu'elles ne collent pas, faut-il mettre de l'huile ou du beurre ? Tandis que l'huile d'olive relève d'une habitude grecque, la deuxième option tient du côté français. Dans la vie de tous les jours, des questions comme celles-ci sont de véritables épreuves, puisque, le temps de philosopher là-dessus, les pâtes ont généralement le temps de sécher et de refroidir. La solution est alors de les manger vite, avant qu'elles ne collent, pour n'avoir besoin de rien ajouter.

Une autre difficulté est le temps. La définition même du temps, et sa gestion. En France, le terme « *midi* » désigne 12 heures pile, alors qu'en Grèce, « *μεισημεράκι* » désigne la période du déjeuner et de la sieste, soit de 14 à 16 heures. En plus, la notion d'« être à l'heure » est différente. Quand j'ai un rendez-vous, à 15 h 30 par exemple, je me demande toujours si je dois prévoir d'arriver à 15 h 29, ou si je dois commencer à envisager

l'éventualité de me mettre en route à partir de 15 h 40. Je me retrouve donc à arriver à 13 heures quand les Grecs prévoyaient de me voir à 16 h 30, ou à faire attendre une heure ou deux les Français avec qui j'avais rendez-vous.

Pour traverser la rue, aussi, c'est souvent un véritable dilemme. Faut-il attendre le feu vert, ou bien se lancer n'importe où au milieu de la rue quand on voit qu'aucune voiture n'arrive? En Grèce, j'opte souvent pour cette dernière option, puisqu'il ne faut souvent pas compter sur les feux pour fonctionner, ni sur les voitures pour s'arrêter. Pourtant, quand je me lance en courant sur une grande avenue, mes gênes français sonnent l'alarme, je ne devrais pas, c'est très dangereux, je suis irresponsable. Et quand j'arrive en France et que je me mets à traverser un croisement en diagonale (sans tenir compte des feux, bien sûr), ça ne va pas non plus.

Les notions de politesse également ne sont pas les mêmes. Quand on me propose de me resservir, à table, je sais que si je dis « oui » directement à un Grec, je serai malpolie ; il faut laisser les gens insister un peu avant de faire semblant de céder. Mais en France, quand je dis « non » alors que j'en voudrais à nouveau, les hôtes n'insistent pas et je passe le reste du repas à lorgner sur la nourriture devant mon assiette vide. De même, quand je propose ma place dans le métro d'Athènes, je ne me méfie pas parfois que les gens disent « non » par politesse. Je me rassois et la personne me regarde, étonnée, blessée, et toujours debout.

La question se pose aussi sur la manière de s'adresser aux autres. En France, on me donne du « Madame » et du « vous » et je me sens vieille d'un seul coup. Mais en Grèce, quand un parfait inconnu m'appelle « κοπελιά » (« *jeune fille* ») et me tutoie, je me sens insultée. De la même manière, je ne sais jamais si je dois tutoyer les gens qui ont à peu près mon âge. Alors la solution est de bien formuler ses phrases, de façon à ce qu'elles ne vouvoient ni ne tutoient personne. Au lieu de dire « Est-ce que tu veux te resservir de ci ? » ou « Est-ce que vous avez aimé ça ? », je dis « Il y en a encore, hein, si quelqu'un en veut ? » et « Alors, je l'ai réussi, mon plat ? »

Enfin, le problème le plus concret est mon nom de famille. En grec, les noms en « – poulou » s'accordent et se terminent par « – poulou » au féminin. Mais aux douanes et dans les documents officiels, quand je me présente en « – poulou », on ne fait pas le lien avec mon père, avec mes

frères, avec ma carte française où je suis «-poulos». Combien de fois a-t-on été arrêtés à l'aéroport parce que mes billets ne correspondaient pas à mes papiers!

Pour rendre cette équation plus exhaustive, il faut également prendre en compte les langues que je parle. Posons L_a l'anglais, L_b l'espagnol et L_c l'arabe. Il faut aussi prendre en compte que, bien que je parle couramment anglais, je ne parle pas parfaitement bien espagnol (disons à 75 %) et à peine arabe (certainement moins de 25 %, mais arrondissons).

Nous pouvons donc compléter ainsi...

$$x = x (2E + C + L + 1/2E' + C' + L' + h + L_a + 3/4L_b + 1/4L_c)$$

Quand je parle anglais avec des étrangers, je suis consciente que mon accent français me racle la gorge, et j'en ai honte. J'aimerais pouvoir parler aussi bien que la reine d'Angleterre, avec un bel accent britannique. Pourtant, je ne me débrouille pas mal en anglais : je peux à peu près tout comprendre et me faire comprendre si nécessaire. J'aime bien lire ou voir des films dans cette langue, car je déteste les traductions et doublages. Dîtes-vous même qu'au Québec il était plus facile de communiquer en anglais qu'en français, tellement le québécois est incompréhensible ! Mais mon côté non-anglais revient très vite me rappeler que ce n'est pas ma langue maternelle, dès que je dois m'exprimer à l'oral ou que le niveau de difficulté dépasse mes capacités.

Par ailleurs, on m'a souvent dit que j'avais une légère intonation française quand je parlais grec. Cela est plus embêtant, car le grec est ma langue à moi, une langue que j'aime, la langue de ma famille (ou plutôt de la moitié de ma famille), la langue de mon pays. Est-ce que de lui faire subir cette influence française la rend impure ? Peut-être, mais peut-être aussi que c'est une manière de la personnaliser. Cela ne m'empêche pas de parler couramment grec, heureusement.

Mais quand je parle français en famille ou avec des amis bilingues, il m'arrive très souvent d'insérer des mots grecs. En effet, il me semble assez souvent que l'éventail du vocabulaire français n'est pas assez riche, précis, ou varié pour décrire exactement ce que je veux dire. Par exemple, il n'y a aucun mot en français pour décrire une toute petite pluie de quelques

gouttes à peine, alors que cela se dit « ψιχαλιζει » en grec. Il n'y a pas non plus de manière plus courte que « *Je te souhaite un rétablissement prompt et complet* » pour souhaiter un rétablissement prompt et complet à quelqu'un, alors que « *περαστικά* » résume tout ça en un mot. Mais cela marche également dans l'autre sens : les français font la différence entre la neige, la poudreuse, le verglas et la glace, alors qu'en grec il y a le « *χιόνι* » et c'est tout. Ce manque de précision dans les deux sens me pousse donc à jongler entre les langues pour compléter.

Quant à l'espagnol, j'ai pris l'accent colombien suite à mon immersion à Bogotá. J'avais d'ailleurs du mal à comprendre les réfugiés vénézuéliens qui mendiaient dans les bus, à cause de leur prononciation différente. Pourtant la langue reste la même. Et maintenant que mes cours sont en catalan, je me sens bizarre quand je ne prononce pas les « z » en [θ], ou les « d » en [ð].

Enfin, l'arabe. Je n'ai jamais vraiment appris cette langue, malgré la durée de notre séjour en Arabie saoudite. Peut-être était-elle trop différente des langues européennes, peut-être les cours n'étaient-ils pas bien faits, peut-être n'avais-je pas vraiment envie de l'apprendre. Toujours est-il qu'il ne m'en reste plus que quelques mots de base, l'alphabet, et une petite chanson avec les jours de la semaine qu'on m'avait apprise en CM1. Je me souviens que la chanson commence par le samedi au lieu du lundi, car le week-end était le jeudi et le vendredi.

Je me rends compte que mon identité, mon x , dépend énormément de l'endroit où je me trouve et de l'endroit où j'habite. La variable h est en fait une fonction, $h(x)$, dont l'ensemble de définitions est de ma naissance à maintenant et pendant tout le reste de ma vie, soit $Df = [2002 + \infty]$.

Posons α l'Arabie saoudite, β la Belgique et γ la Colombie.

Ce qui m'en reste, maintenant que je n'y vis plus, ce ne sont que les racines, donc $h(x) = \sqrt{\alpha} + \sqrt{\beta} + \sqrt{\gamma} + g(x)$. Il ne faudrait d'ailleurs prendre que la moitié de la Colombie, c'est-à-dire $\frac{1}{2}\sqrt{\gamma}$ puisque mon séjour y a été très court. D'un autre côté, je me souviens que l'énoncé du concours dit que « *le plus important est de naître chez soi* ». Il faudrait donc donner son importance à la Belgique en la doublant, soit $2\sqrt{\beta}$, et

rajouter une variante pour l'éducation belge, E'' , qui serait divisée par 2 parce que je n'y ai fait que ma maternelle. Nous nous retrouvons donc en réalité avec un système d'équations :

$$\begin{cases} x = x(2E + C + L + \frac{1}{2}E' + C' + L' + h(x) + L_a + \frac{3}{4}L_b + \frac{1}{4}L_c + \frac{1}{2}E'') \\ h(x) = \sqrt{\alpha} + 2\sqrt{\beta} + \frac{1}{2}\sqrt{\gamma} + g(x) \end{cases}$$

Ça fait beaucoup trop de racines, vous ne trouvez pas ?

D'ailleurs, que sont toutes ces racines, tous ces pays dont il ne me reste que le souvenir ? Quelles traces ont-elles laissées en moi ?

De la Belgique, qui est ma racine la plus lointaine, je me souviens de quand j'ai sorti à mon amie, toute fière de ma trouvaille, le nouveau mot que j'avais appris la veille, « espionnage », et où je me suis réjouie de la voir obligée de me demander ce que ça voulait dire. La première meilleure amie de ma vie est d'origine cambodgienne, au fait.

L'Arabie saoudite est un souvenir plus récent. Je revis ma première nuit passée dans le désert, pendant laquelle un dromadaire était venu se promener dans notre campement. On avait vu les empreintes de ses pas le lendemain matin. Et il nous avait même laissé un souvenir : il s'était soulagé en plein devant nos tentes. D'ailleurs, ma meilleure amie de Riyad est indo-canadienne.

La Colombie, souvenir encore plus récent. Presque du présent. Les gens qui parlent espagnol tellement vite que je ne comprends presque rien. La musique et la danse omniprésentes. Les embouteillages à n'en plus finir, des heures et des heures passées dans la voiture pour parcourir quelques kilomètres. La gentillesse et l'accueil chaleureux des gens les plus inconnus. Et les retards, pire qu'en Grèce (c'est dire !).

Enfin, la Grèce, où je suis maintenant. Retour dans mon pays ? Je suis arrivée ici en me sentant autant chez moi que si j'étais allée en Indonésie. À la différence près que je parlais la langue, ce qui est en réalité un énorme avantage. Et je me rends compte que parmi mes amis, il y a une Albanaise, un Estonien et une Péruvienne.



Qu'est-ce que je suis donc, dans tous ces endroits ? En France, je suis grecque. En Grèce, je suis française. En Arabie saoudite et en Colombie, j'étais plus généralement européenne. Étrangère partout, donc. Mais je me sentais chez moi partout aussi. Je m'intéresse autant aux nouvelles de tous ces pays, à la différence près de la météo qui me concerne plus directement quand elle est grecque, parce que c'est sur ma tête qu'il pleut.

On peut se sentir lié à un pays sans pour autant applaudir aveuglément tout ce qu'il fait. Je connais les limites économiques de la Grèce, je sais les problèmes de corruption de la Colombie, je condamne les pratiques misogynes de l'Arabie saoudite, je n'approuve pas toutes les actions politiques de la France, je regrette la division franco-flamande de la Belgique. Aimer son pays ne veut pas dire qu'on l'approuve forcément.

Alors, qu'est-ce que c'est ? Est-ce qu'il s'agit d'avoir le mal du pays quand on n'y est pas ? De ressentir qu'il nous manque ? Je n'ai jamais rien senti de la sorte, ou très faiblement. J'ai, certes, eu plusieurs fois l'envie d'aller en France ou en Grèce, mais j'ai aussi senti l'envie de rentrer « chez moi », dans ces pays étrangers. Pourtant, je considère que j'aime mes pays.

Alors, est-ce que c'est d'être fier de son appartenance à un état ? De montrer la tête haute sa nationalité ? J'ai toujours été fière d'être des nationalités que je suis et d'habiter les pays que j'ai habités. Mais peut-être était-ce plutôt l'orgueil d'être différente des autres, d'avoir plus voyagé que la moyenne, d'être « originale » et « exotique ». Car je le suis, quand on me demande si la vie n'est pas trop dure là-bas à l'étranger et comment je fais pour survivre loin de chez moi pauvre enfant.

Comment définir ce que je suis, alors ? Et est-ce qu'aimer son pays n'est pas simplement de s'y sentir bien ?

Pour revenir à nos calculs, donc, et dans le but de définir une équation qui me détermine, remplaçons $h(x)$ par ce que ça représente.

Nous avons ...

$$\begin{aligned}
 x &= x (2E + C + L + \frac{1}{2}E' + C' + L' + h(x) + L_a + \frac{3}{4}L_b + \frac{1}{4}L_c + \frac{1}{2}E'') \\
 &= x (2E + C + L + \frac{1}{2}E' + C' + L' + \sqrt{\alpha} + 2\sqrt{\beta} + \frac{1}{2}\sqrt{\gamma} + g(x) + L_a + \frac{3}{4}L_b + \\
 &\quad \frac{1}{4}L_c + \frac{1}{2}E'').
 \end{aligned}$$

Et remplaçons $g(x)$ par ce que ça représente ...

$$x = x (2E + C + L + \frac{1}{2}E' + C' + L' + \sqrt{\alpha} + 2\sqrt{\beta} + \frac{1}{2}\sqrt{\gamma} + x[\frac{1}{2}E' + C' + L' + h(x)] + L_a + \frac{3}{4}L_b + \frac{1}{4}L_c + \frac{1}{2}E'').$$

Et remplaçons $h(x)$ par ce que ça représente ...

Cela continue jusqu'à l'infini. C'est impossible.

Donc, l'équation qui me définit n'existe pas. Mais comme disait Gandhi, « *La vie est un mystère qu'il faut vivre, et non un problème à résoudre* ». Contentons-nous donc de vivre, qui que je sois !

EURYDICE COSTOPOULOU
Prix Jeunes étrangers 2019

*Le Prix Louis Guilloux des Jeunes est organisé par
la Société des Amis de Louis Guilloux.*

*Nous remercions le Conseil régional de Bretagne,
le Département des Côtes d'Armor
et la Ville de Saint-Brieuc pour leur soutien fidèle.*

*Nous remercions également le Rectorat d'Académie de Bretagne,
la Direction de l'Enseignement catholique,
la Bibliothèque André Malraux et la Bibliothèque des Côtes d'Armor
pour la diffusion du Concours à tous les collèges et lycées de Bretagne.*

Ce recueil présente un choix de 16 nouvelles primées de 2011 à 2019 par le jury du Prix Louis Guilloux des Jeunes.

Inspirés par des textes de Louis Guilloux, les jeunes auteurs expriment leur vision du monde contemporain et de ses problèmes dans une écriture de liberté et de fraternité.

Vous serez, nous l'espérons, particulièrement sensibles à la façon dont les écrivains en devenir ont été inspirés en 2014 par des réflexions sur le sens de l'existence : « *Je ne sais pas pourquoi je vis* » ... « *Je ne sais pas non plus pourquoi je meurs* », en 2017 sur la question très contemporaine de l'exil, des réfugiés et en 2019 sur celle de l'identité : « *Votre pays vous construit* ».

Sur une note souvent plus légère, les lauréats de 2015 se sont évadés en Angleterre sur les traces d'un jeune narrateur de 15 ans, ceux de 2017 sont partis sur « *l'azur des mers du Sud* », et ceux de 2018 ont été inspirés par « *Le petit train des Côtes-du-Nord* ».

Des thématiques chères à Louis Guilloux ont ainsi trouvé un écho très contemporain dans les œuvres de nos jeunes et talentueux lauréats.

